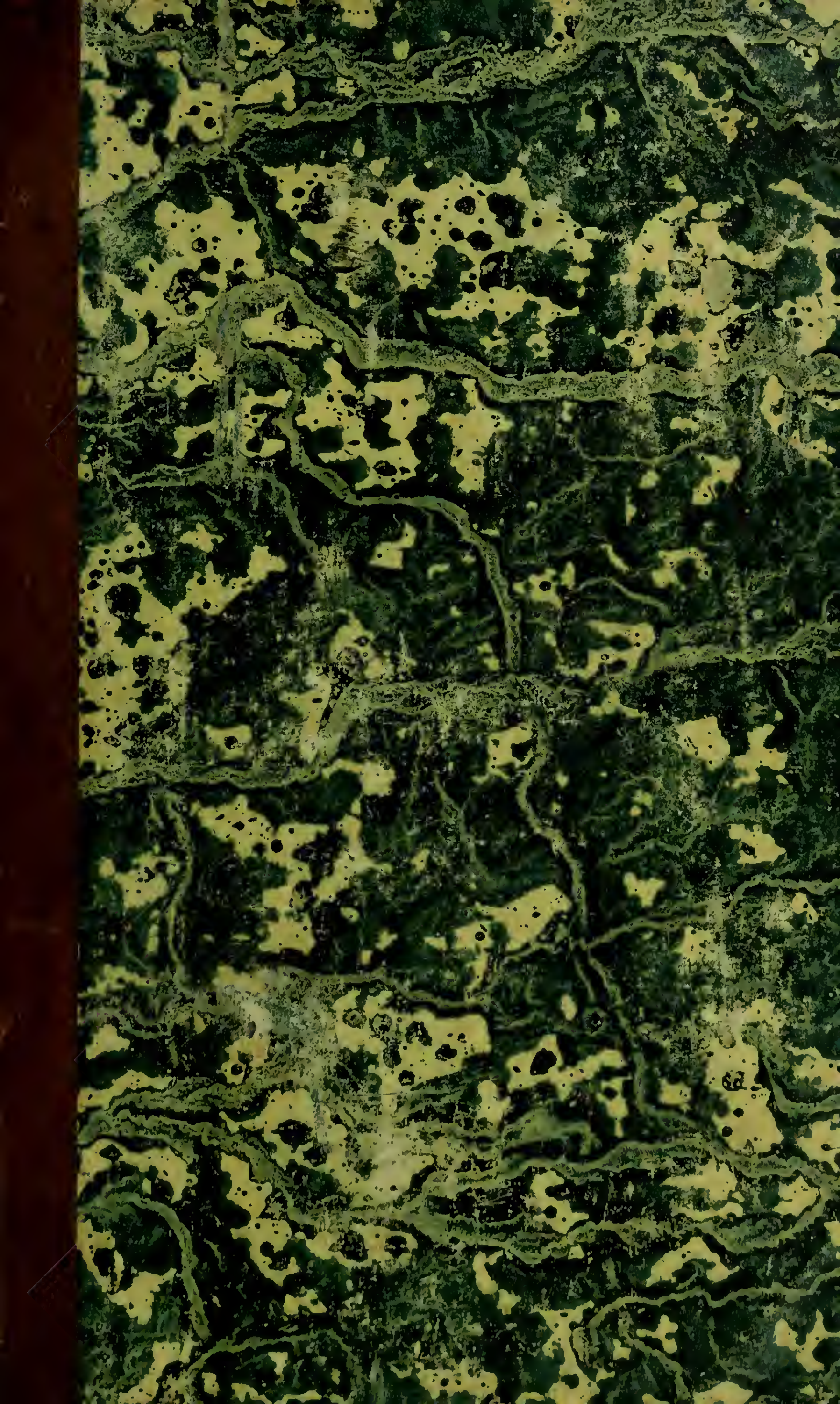
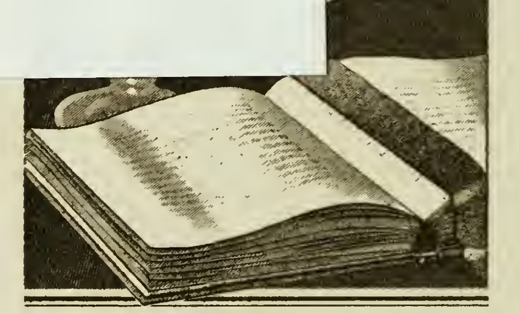



VELUT
ARBOR
ÆVO




SANS PEUR

CAMPAGNES

DE

L'ARMÉE DE PORTUGAL.

Se trouve A PARIS,

Chez { EYMERIE, Libraire, rue Mazarine, n.° 30.
DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal, galerie de bois.

RELATION
HISTORIQUE ET MILITAIRE
DE LA
CAMPAGNE DE PORTUGAL,
SOUS
le Maréchal MASSÉNA, Prince d'Essling;

CONTENANT LES OPÉRATIONS MILITAIRES QUI SE RAPPORTENT A L'EXPÉDITION DE MASSÉNA, ET LES DIVERS FAITS DE L'ARMÉE DE PORTUGAL, JUSQU'A LA FIN DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

PAR M. GUINGRET,
Chef de bataillon, en demi-activité, et Officier de l'Ordre Royal de la Légion d'honneur.

Quod vidi, scripsi.

LIMOGES,
Chez BARGEAS, Imprimeur-Libraire, rue Ferrerie.
MAI, 1817.

C'est aux braves des armées d'Espagne et de Portugal, *à mes camarades d'armes, que je dédie cet Opuscule militaire; ils liront avec intérêt les faits dont ils ont été les héros et quelquefois les victimes : on aime à se rappeler les périls qu'on a bravés et les lauriers qu'on a cueillis. La description d'un lieu témoin de leur courage, le récit d'une action glorieuse, le souvenir même de leurs souffrances, font toujours éprouver une émotion délicieuse à ceux qui, loin de leur patrie, ont couru les mêmes dangers.*

Celui qui vécut dans les camps, qui passa sa jeunesse sur des champs de bataille, ne peut guère avoir d'autre mérite, lorsqu'il écrit, que de raconter avec franchise. Mais, en traitant de son état, il est sûr de l'indulgence des lecteurs : l'exactitude et la naïveté compensent souvent la faiblesse du style.

Cette relation est extraite des notes que je prenais après chaque marche, après

chaque combat, quelquefois même pendant le cours de l'action, lorsque le corps dont je faisais partie n'était point engagé. Mes récits ne contiennent point de ces expressions injurieuses, employées par ceux qui avaient besoin de racheter leur ancienne conduite par de nouvelles bassesses. Les militaires verront qu'en parlant des Généraux, je n'ai fait que consulter la voix de l'armée : sur les champs d'honneur, ce n'est jamais à tort que les troupes donnent ou refusent leur estime et leur affection. J'ai dit du bien de quelques chefs, mais, dans cet écrit, on chercherait en vain des éloges à la suite des noms sans gloire. Ayant fait toute la guerre de la péninsule, depuis 1808, j'ai vu ce que je décris, et j'ai plusieurs fois payé de mon sang, le droit de le raconter sans déguiser la vérité.

Ma vénération pour Masséna, ne m'a point empêché de citer ses fautes. Je sais qu'à la guerre, il est plus facile de les reprendre que de les prévoir; mais il est toujours de l'intérêt national qu'on les

fasse remarquer, afin qu'elles éclairent pour l'avenir. Au reste, les fautes commises en Portugal, n'ont produit, sur la réputation de Masséna, que l'effet du souffle passager qui ternit l'éclat de l'or: l'oubli les couvre déjà, mais la renommée a jeté un éclat inaltérable sur ses anciennes et glorieuses campagnes.

Parmi les ouvrages composés en Angleterre, celui du général Sarrazin, surtout, exhale une vapeur de terroir qui asphyxie les cœurs français. Il n'est point facile d'observer ni d'apprécier des faits belliqueux lorsqu'on a choisi un point de vue trop éloigné du théâtre des dangers. Les autres écrits sur notre séjour en Espagne, considèrent presque tous cette guerre sacrilège sous des rapports politiques, et portent l'empreinte des événemens extraordinaires survenus par la suite. Dans l'esquisse que je trace, je ne m'occupe que de faits indépendans des temps et des circonstances subséquentes. Je me suis emparé de cette période historique, comme d'un exemple d'où je déduis quelques

réflexions, qui intéresseront principalement les gens de guerre. En politique, le bien n'est pas toujours positif, mais, dans les combats, l'héroïsme ne cesse jamais d'être une vertu.

DU PORTUGAL.

Le Portugal formait une grande partie de la Lusitanie des anciens ; il se divise aujourd'hui en six provinces : l'Entre-Duero et Minho, Tra-os-montes, la Beira, l'Estramadure, l'Alentéjo et l'Algarve.

Il a cent lieues de côtes, depuis Sagres, dans l'Algarve, jusqu'à Valence, sur les frontières de Galice. Sa plus grande largeur est de trente-cinq à quarante lieues ; sa plus petite, de vingt.

Le pays est on ne peut plus fertile, mais généralement trop peu cultivé, parce que les habitans, riches de l'or et des productions des Indes, se procurent à leur tour, chez les étrangers, presque toutes les denrées qu'ils leur fournissaient autrefois. Avant leurs découvertes dans les mers lointaines, les portugais étaient laborieux et cultivaient leurs terres avec soin ; mais la richesse, tout en augmentant le luxe, éteint l'industrie ; elle assoupit les peuples dans

une molle paresse qui, en les rendant tributaires des autres nations, amène insensiblement la ruine de l'état, et en facilite toujours la conquête. Ainsi l'extrême abondance de l'or occasionne quelquefois la chute des empires.

Le Portugal est une des contrées les plus montagneuses et les plus pittoresques; arrosé et fécondé par plusieurs fleuves majestueux, orné de bois et de forêts, il est aussi coupé par beaucoup de petites rivières et de torrens qui grossissent prodigieusement aux moindres pluies. On y voit souvent les sites les plus riants et les plus féconds, auprès des aspects les plus arides.

Les routes, étroites, irrégulières et montueuses, sont presque impraticables pour d'autres voitures que celles du pays, qui sont traînées par des bœufs. La grande route de Badajoz à Lisbonne fait exception; elle est fort belle. Les chemins de traverse ne sont que des sentiers, qui gravissent des montagnes escarpées pour descendre ensuite dans des ravins profonds. La configuration du sol fait donc du Portugal un

théâtre peu propre à la guerre, et semble défendre les habitans de toute invasion. Aussi les portugais ont toujours résisté aux espagnols, plus nombreux et plus aguerris qu'eux. Vers le nord et même vers l'est, les difficultés et les obstacles naturels suffiraient pour arrêter une armée ennemie; les indigènes seuls, déployant leur caractère belliqueux, lui feraient éprouver de grandes pertes, et parviendraient peut-être à la détruire.

Estrella, ou Estella, autrefois Herminio, est la montagne la plus considérable du Portugal; le sommet, toujours couvert de neige, contraste étonnamment avec le pied de cette montagne : au-dessous de la région des frimas, l'aspect devient riant et le sol très-fertile; il produit en abondance d'excellens pâturages. Les vallées environnantes sont arrosées par de belles fontaines qui jaillissent ou découlent de la montagne, et vont fertiliser ensuite les campagnes plus éloignées. On voit dans un des vallons d'Estella deux gouffres dont on n'a jamais pu trouver le fond.

Le mont Marvan contient plusieurs villages, et renferme dans son sein des mines d'or, d'argent et de plomb ; ces dernières y sont très-nombreuses.

Monte-Junto, Mendes ou Abordes, sont des montagnes renommées pour la légèreté extraordinaire des chevaux qui naissent et qu'on élève dans les environs. Leur vîtesse étonnante acrédita sans doute cette fable parmi les anciens : ils prétendaient que ces rapides animaux étaient engendrés par les vents. La manière dont les jumens de ce pays se tournent vers les courans d'air pour en recevoir la fraîcheur, peut encore avoir donné lieu à cette conjecture sur leur origine.

La montagne de Cintra, (*) appelée par les anciens Promontoire de la Lune, parce qu'elle avoit deux temples dont l'un était consacré à cet astre de la nuit, et l'autre au Soleil, est située près de Lisbonne, sur les bords de l'océan : on y

(*) Cynthia et Cynthius, surnoms de Diane et d'Apollon, pris du mont Cynthus, sur lequel ils naquirent dans l'île de Délos.

voit une des maisons de plaisance des rois de Portugal, et un couvent taillé dans le roc vif; ce dernier édifice est un chef-d'œuvre digne d'admiration.

Le Tage, le Duero, la Guadiana, le Mondégo, le Minho, sont les principales rivières du Portugal; elles augmentent la force naturelle du pays, et garantissent ses frontières sur plusieurs points. D'autres rivières moins fortes, mais encaissées entre de hautes montagnes, servent partout de limites formidables.

Quelques auteurs ont écrit que le Lima, qui se jette dans l'océan à Viana, était le fleuve si fameux dans l'antiquité sous le nom de Léthé.

Le Portugal a des eaux minérales, fraîches et thermales, qui ont beaucoup de vertu; on cite celles de Obidos, et de Albor dans l'Algarve; elles servent de remèdes spécifiques à différentes infirmités.

Presque entièrement couvert d'oliviers, le pays donne de l'huile en grande abondance et en fournit à une partie de l'Europe; les huiles de Coïmbre sont les

meilleures; il n'y en a point, excepté peut-être en Provence, qui les égalent en bonté.

On recueille une quantité très-considérable de miel dans les environs d'Evora, de Torrès-Védras, d'Abrantès, et dans les campagnes d'Ourique, célèbres par la bataille que D. Alphonse-Henri gagna le jour de saint Jacques, 1139; il était comte de Portugal et fût proclamé roi de ce pays par son armée, après cette victoire qu'il remporta sur cinq rois Maures.

Le Portugal a beaucoup de laines fort estimées, dont on fait de bons draps dans les villes de Portalègre, de Couillan et de Castel-de-Vide. Il renferme beaucoup de salines; produit une grande quantité de fruits de toute espèce; il a des bosquets d'orangers, de limoniers, de limes, de cédrats, qui sont continuellement couverts de fleurs et de fruits. Ces oranges. ces citrons, forment une branche avantageuse du commerce; on les recueille, on les encaisse avec soin; on en charge de gros bâtimens qui les transportent chez les autres nations où ces fruits se paient fort cher.

Tous les vins du Portugal sont délicieux, et très-abondans; ceux de Porto sont renommés partout; les Anglais en font une grande consommation. On trouve en Portugal presque toutes les plantes précieuses qui peuplent nos jardins botaniques; on y rencontre une foule d'herbes odoriférantes, et beaucoup d'autres propres à la teinture; la graine d'écarlate, surtout, y croît ou s'y multiplie en grande quantité. L'intérieur de l'aloës fournissait à nos soldats le moyen de remplacer le savon : j'ignore si les portugais indigens employaient le même expédient avant notre invasion. Les ligamens de cette plante peuvent servir à former différens tissus; elle s'élève dans ces contrées à plus de vingt pieds de hauteur, et sert de haie vive sur beaucoup de routes, les feuilles menaçantes d'où la tige se dégage étant armées, à leurs extrémités, de piquans forts et aigus.

Le nopal, que l'on met aussi dans des pots pour orner nos jardins, prend un accroissement énorme dans ces climats; son tronc boiseux devient quelquefois de la

grosseur des vieux chênes, et ses nombreuses et lourdes raquettes, se ramifient et s'élèvent comme les branches du figuier ordinaire.

J'ai rencontré des bois spacieux de myrtes fleuris, et des ruisseaux dont les bords étaient couverts de laurier-rose. Le myrte et le laurier croissent dans les endroits les plus arides, comme pour dédommager le sol de sa stérilité. Les fleurs roses et blanches de ces deux arbres, contrastent agréablement avec la verdure éternelle de leurs feuilles.

Le Portugal contient beaucoup de mines de différens métaux; il y en a de plomb, de cuivre, d'argent et d'or; la plupart des *montagnes* renferment quelque mine de ce précieux métal : j'entends par *montagnes* les chaînes que les espagnols et les portugais nomment *sierra.* On croit que les monts de la province de Tra-os-montes recèlent beaucoup d'or dans leur sein, et que la mine qui est à Todon, sur le chemin de Viana à Béja, est une des plus riches du Monde. Mais le pays ne possède

que peu de mines de fer, et celles-ci souvent, sont les plus avantageuses et les plus productives.

On trouve des aimans près de Cintra, et de l'ambre sur la côte de Sétubal. Ce pays fournit encore des turquoises, des améthistes, du cristal, du vif-argent; il possède des marbres en abondance. La ville de Bélas a des carrières d'hyacinthes très-fines.

Les sables d'or du Tage étaient célèbres chez les anciens. On assure que le roi Jean III avait un sceptre d'or massif fait du produit de ces sables. Duarto Nunnez a prétendu que ce sceptre existait de son temps dans le trésor royal. Quoi qu'il en soit, plusieurs rivières roulent encore aujourd'hui des parcelles d'or.

Sous le règne de Charles II, les hollandais offrirent de rendre le Tage navigable jusqu'au Mançanarès, et même du Mançanarès à Madrid : on pourrait effectuer ce grand projet par le moyen d'écluses et de digues. Le produit des droits à imposer sur les marchandises transportées par eau, eut

été la récompense des entrepreneurs. Le résultat des délibérations tenues à ce sujet dans les cours de Lisbonne et de Madrid, fut que cela serait contrarier la Providence puisqu'il n'avait pas plu à Dieu de rendre ces rivières navigables. Ce fait présente un trait saillant du caractère des habitans chez lesquels nous avions porté la guerre.

En général, le Portugal est couvert de riches et nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres. Dans quelques parties des montagnes, on coupe les jeunes boucs, on les élève en troupeaux, et lorsqu'ils sont grands, ces animaux ont une chair excellente. Les bœufs ne sont point sauvages comme dans la plupart des provinces de l'Espagne; on peut les approcher et les conduire facilement; c'est un avantage pour les troupes; nous avons presque toujours eu de la viande en abondance dans le cours de notre campagne. Il n'en était point de même du pain, dont le besoin s'est fait sentir souvent à divers corps. Les portugais avaient caché à notre entrée le peu de froment et de seigle que

produit le pays; mais nous trouvâmes encore assez de maïs, car ils en récoltent une quantité si considérable, qu'ils n'avaient pas eu le temps de tout enfouir.

En analysant le pain de maïs, on se convaincra qu'il n'est point, à beaucoup près, aussi nourrissant que le pain de froment, ni même que le pain de seigle : la farine de maïs contient peu ou point de cette partie glutineuse qu'on obtient de la farine ordinaire en la délayant entre les doigts, et qui forme la principale substance nutritive. L'expérience nous a d'ailleurs prouvé que la partie sucrée qui remplace la substance glutineuse dans le maïs, était nuisible à la santé des troupes. Cette partie sucrée étant moins nourrissante que la substance glutineuse, oblige les soldats à manger une plus forte ration de pain de maïs, que celle qu'ils ont l'habitude de recevoir en pain de froment et de seigle; or, comme le pain de maïs est toujours plus humide, plus lourd, plus indigeste, l'estomac doit nécessairement en souffrir et se dégrader.

Les portugais ressemblent beaucoup par

le physique aux espagnols ; ces deux peuples ont dans leurs habitudes et dans leurs expressions quelque chose d'oriental. Le portugais est plus gai, plus agile, moins vain, moins indolent, aussi spirituel et plus instruit ; dans le cours de la vie, l'espagnol est grave, humain, fidèle et loyal ; le portugais est plus poli, mais en même-temps il est un peu *fin ;* il a ce trait de commun avec les andalous. Vivement reconnaissans envers ceux qui les obligent, les espagnols et les portugais sont aussi vindicatifs, perfides et cruels envers leurs ennemis. Si par fois le castillan se montre généreux, c'est par orgueil national, car la vengeance lui est généralement douce. Dans le malheur, l'espagnol porte la patience et la persévérance jusqu'à l'héroïsme ; toujours brave, il a cependant le caractère rodomont, surtout dans la bonne fortune. Le portugais se laisserait plus facilement abattre par l'adversité, mais les succès ne l'enivreraient pas aussi vîte.

Malgré l'ancienne réputation de bravoure des espagnols, et quoiqu'ils nous aient fait

à la longue beaucoup de mal, ils n'ont pas cependant déployé contre nous, un courage aussi actif que celui des portugais : dans les derniers temps, les troupes de ceux-ci rivalisaient de valeur avec la meilleure infanterie anglaise.

Quoiqu'il en soit, les souvenirs historiques des espagnols, leurs jeux périlleux, leurs coutumes chevaleresques, leur zèle religieux, leur vanité même, leur stature nerveuse et leur précieuse sobriété, tout concourt à les rendre très-propres à la guerre. Dans les déserts sablonneux de la Pologne, lorsque nos soldats demandaient du pain à l'Empereur, l'espagnol n'eut réclamé qu'un peu de tabac.

Justin, qui semble n'établir aucune distinction entre les divers peuples de la presqu'île, dit :

« Le corps des espagnols est fait à sup-
« porter la faim et la fatigue, et leur cœur
« à braver la mort. Ils sont tous excessi-
« vement sobres. Ils aiment mieux être en
« guerre qu'en repos. S'ils n'ont point d'en-
« nemis au-dehors, ils en cherchent au-

« dedans. Ils sont souvent morts dans les « tourmens plutôt que de révéler un secret, « préférant ainsi la gloire du silence à la « conservation de la vie, etc. »

Le temps, le croisement des races, la sévérité des institutions religieuses, un gouvernement monarchique, une domination monacale, avaient déguisé ce beau caractère primitif, qui a reparu dans quelques villes lorsqu'il s'est agi de soutenir une guerre nationale.

La saison des pluies ne permet guères, en Portugal, de continuer les opérations militaires; les obstacles se multiplient; on rencontre alors des rivières dans des lieux où il n'existait pas même de ruisseau.

J'ai jeté en militaire un coup d'œil rapide sur le sol et sur les productions du Portugal; j'ai tracé quelques traits du caractère des habitans; mais il faudrait un volume pour donner la géographie et la statistique d'un pays si peu connu avant que nous y portassions la guerre.

CAMPAGNE DE PORTUGAL.

Année 1810.

NOTRE armée, forte de cinquante mille vieux guerriers, venait d'enlever Ciudad-Rodrigo après un siége pénible. L'armée anglo-espagno-portugaise avait été, pendant trois mois, paisible spectatrice de notre constance et de nos travaux. Nous étions trop redoutables alors pour craindre d'être troublés par lord Wellington, dont les troupes étaient encore assez peu aguerries. Dans les circonstances favorables où nous nous trouvions, il était naturel et facile d'entreprendre aussi le siége d'Almeïda : cette place, frontière de l'Espagne et du Portugal, pouvait servir de foyer d'insurrection et de refuge aux bandes, ou aux troupes franches des deux nations, que nous, militaires, avions qualifiées du nom d'insurgés et de brigands. C'était d'ailleurs enlever

un dépôt et un établissement précieux au général anglais ; cette place aurait servi de pivot à ses opérations ; et lui assurant toujours une retraite, elle lui eut donné plus de hardiesse dans la conception de ses plans, et plus de sécurité dans ses mouvemens ultérieurs. Nous étions abondamment pourvus de munitions de guerre et d'artillerie ; les magasins de Rodrigo, tombés en notre pouvoir, augmentaient encore nos moyens ; nous avions des officiers habiles aux siéges et des soldats expérimentés ; notre infanterie, malgré les dernières privations, était très-vigoureuse ; le soleil achevait d'ailleurs de mûrir la moisson ; notre subsistance était donc assurée pendant toute la durée du siége. Jamais attaque de place ne fut entreprise sous de plus heureux auspices, ni couronnée d'un succès plus prompt et aussi inattendu.

Notre armée, commandée en chef par le prince d'Essling, investit la place d'Almeïda le 24 juillet. La troisième division du sixième corps, commandée par le général Loison, eut une affaire assez chaude

avec une division anglaise qu'elle rencontra à hauteur du fort de la Conception, sur la route de Rodrigo à Almeïda. Le général Loison, sous la direction du maréchal Ney, duc d'Elchingen, tenta envain de jeter les anglais dans la place; ils effectuèrent leur retraite par la route de Célorico, après un combat assez sanglant. Avant de se retirer, ils firent sauter le joli fort de la Conception qui était un chef-d'œuvre de l'art; les mines éclatèrent au moment où nous arrivions sur les glacis. On serra de pres cette forte division de l'armée anglaise, et on lui fit un certain nombre de prisonniers.

L'ennemi avait perdu, sans exagération, trois fois plus de monde que nous, lorsque nous arrivâmes au pont de la Coa, de l'autre côté d'Almeïda. Cette rivière forme, dans cet endroit, un ravin profond entre deux montagnes escarpées et rocailleuses; le flanc du ravin qui se trouve de l'autre côté du pont, sur la rive gauche de la Coa, est d'un abord extrêmement difficile, et forme une position militaire des plus formidables. La sagesse semblait nous prescrire d'arrêter

au pont; je ne sais par quel vertige on voulut le franchir de suite : il n'était alors d'aucune utilité pour nous. Cependant on s'obstina à le passer, quoiqu'il fut défendu par de petits murs en amphithéâtre, formant des retranchemens naturels, derrière lesquels les anglais avaient eu tout le temps de bien distribuer leurs forces. Il était d'autant plus imprudent d'attaquer en ce moment la nouvelle position de l'ennemi, qu'on ne pouvait employer que les mêmes bataillons d'avant-garde qui avaient combattu toute la journée; ils étaient déjà harassés, et ils n'avaient pu arriver réunis à la portée du pont, à cause des circonstances du combat et de la nature du terrain. Une faute plus grande encore fut de faire donner ces troupes successivement; aussi échoua-t-on; et nous perdîmes beaucoup de braves gens dont on aurait pu utiliser le courage pour la gloire de la patrie dans une autre occasion. (*)

(*) Le brave capitaine Bonne-Maison perdit une jambe dans cette infructueuse attaque; nous regrettâmes ce digne officier d'avant-garde. Le bataillon

Qu'un chef est coupable lorsqu'il sacrifie ainsi les défenseurs de l'état, par imprudence ou par témérité : il n'est que trop de circonstances dans la guerre où l'on ne doit point épargner la vie des troupes. Dans les gouvernemens où les armées sont plutôt celles de la nation que celles du monarque, les généraux sont toujours moins prodigues du sang des soldats. Pendant les neuf dernières années de guerre, que de maux sont nés de l'abus de la conscription ? Cette loi sage, qui aurait dû perpétuer la force de nos armées, finit par contribuer à les affaiblir. La grande facilité de remplacer les pertes, dispensait de ménager les troupes : on ne réfléchissait pas que l'on compromettait le salut de la France, en ne présentant plus à l'ennemi

des chasseurs de siége, composé des plus braves et des plus adroits tireurs des régimens de l'armée, souffrit grandement : M.r le maréchal Ney les avait réunis en corps, au siége de Rodrigo, pour tirer dans les embrasures de la place. Ils se logeaient dans des trous-de-loup, à vingt toises des glacis, et de là, ils tuaient les canonniers espagnols qui, auparavant, incommodaient continuellement nos tranchées.

que des recrues, au lieu de soldats aguerris. De cette criminelle insouciance provenait aussi le peu de soin qu'on avait de nos blessés; on les laissait souvent expirer sans secours sur le champ de bataille que les chefs ingrats devaient à leur intrépidité.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'une faute, que nous commettons fréquemment à la guerre : entraînés par un excès de confiance et par l'impétuosité naturelle aux français, nous attaquons des masses disproportionnées, ou des positions difficiles et redoutables, en faisant donner partiellement nos troupes, les unes après les autres. Dans ces occasions, il nous arrive presque toujours ce que l'on observe en mécanique du choc de deux corps inégaux; le moindre est repoussé. Cette comparaison du choc des corps en physique, s'accorde généralement assez bien, pour les résultats, avec les mouvemens que l'on fait opérer à deux troupes ennemies sur un champ de bataille. La valeur des soldats que l'on doit faire entrer en considération, équivaut au plus ou moins de

dureté des corps, ainsi qu'à la quantité de vîtesse. En considérant l'attaque d'une position militaire, d'une montagne, par exemple, sous ce point de vue, on démontrerait qu'à courage et à nombre égal, la masse qui défend la montagne doit culbuter celle qui entreprend d'enlever la position.

Guibert remarque qu'on ne peut comparer les troupes à ce que l'on appelle corps ou masse en mécanique, parce que, dit-il, les hommes qui composent une colonne ne sont point des parties adhérentes comme les molécules des corps. Mais, la volonté du chef, l'élan qu'il doit savoir imprimer à ses soldats, le courage de ceux-ci, la discipline militaire qui les comprime, l'honneur et le devoir, sont autant d'affections morales, qui peuvent, dans beaucoup de circonstances, tenir lieu de la loi d'agrégation.

D'après cette hypothèse, on pourrait apprécier mathématiquement le nombre de soldats qu'il faudrait pour enlever telle ou telle hauteur donnée; et l'on se con-

vaincrait que, pour réussir dans l'attaque, les assaillans doivent toujours être les plus nombreux, à moins qu'ils ne soient opposés à une qualité de troupes, très-inférieures en valeur et en discipline.

Le courage du soldat est indéfini, mais sa force physique est bornée, et si l'on n'avait pas toujours négligé de la faire entrer en considération dans le projet d'attaque, on eut évité plus souvent d'aborder de front les montagnes : cette faute a converti plusieurs monts en écueils célèbres, où sont venues échouer de grandes réputations.

Celui qui défend ce que l'on nomme une position, une hauteur, une crête, a encore la facilité de découvrir les mouvemens de son ennemi et de pouvoir lui dérober les siens; cet avantage est immense dans une affaire.

Saisir au premier coup d'œil la meilleure disposition, la rectifier sur-le-champ lorsque l'ennemi rend la sienne plus favorable, entre pour beaucoup dans le génie qui fait gagner les batailles. Que l'on montre

quarante plans de grandes affaires à un militaire un peu expérimenté, sans que ces plans portent la moindre indication écrite; que les troupes des deux partis, ou des deux nations inconnues, soient seulement distinguées par des couleurs différentes; vous verrez qu'il ne se trompera presque jamais : il vous dira d'après la disposition des corps, celle des deux armées qui aura remporté la victoire, et cela sans connaître dans quel pays la bataille a été livrée. Si vous remarquez les plans où son tact l'aura laissé en défaut, vous vous convaincrez que ce sont ceux de quelques affaires où les soldats ont montré un courage inoui, ou une faiblesse sans exemple. Ces cas arrivent dans les grandes secousses d'un état, lorsque les nations croyant combattre pour leur liberté, les soldats déploient une valeur si grande qu'elle remédie au peu de génie du général; ou bien lorsque le despotisme du monarque et la haine qu'il inspire, ont énervé tous les courages.

Avant de terminer cette digression, je

dirai qu'on ne doit faire donner les troupes par parties isolées, que lorsqu'il s'agit de tâtonner l'ennemi, ou qu'on a pour but de l'*amuser*, et que la faute que l'on commet, en engageant son monde par *petits-paquets*, demeure rarement impunie. Cette méthode, trop souvent employée, dénote un général qui n'a que des desseins vagues, indéterminés. Si le hasard le plus imprévu le favorisait une fois, la manière peu habile dont il aurait employé ses troupes, le mettrait dans l'impossibilité de recueillir le fruit des succès qu'il aurait obtenus. Il faut que les corps qu'on engage soient soutenus et protégés par d'autres forces; les troupes lancées hors du système d'attaque ou de défense, sont sacrifiées. En agissant simultanément, vous recueillerez plus de trophées si la victoire vous couronne; vos corps se protégeant mutuellement, vous serez plus à même de réprimer les coups du sort si la fortune vous trahit. En général, la fortune à la guerre favorise le plus habile et le plus sage.

Je reviens à mon sujet : le prompt in-

vestissement d'Almeïdà fut dû à l'infatigable activité du duc d'Elchingen, qui ne crut pas devoir attendre dans le repos, à Rodrigo, les lents préparatifs de l'artillerie. Il se porta immédiatement en avant avec son corps d'armée. Ce mouvement eut pour résultat positif de battre l'arrière-garde de l'armée anglaise, qui ne s'attendait pas à nous voir aussitôt, et d'empêcher l'ennemi de faire entrer dans la place la moisson, qui était déjà coupée et ramassée en tas à portée des glacis. Si lord Wellington eut bien prévu notre approche, les blés, qui restaient encore sur pied dans les environs, eussent été incendiés par ses ordres. Ce général eut cherché à nous ôter toute ressource pendant le siége, car il n'ignorait pas que nos moyens de subsistance avaient été épuisés devant Rodrigo. Ce mouvement sur Almeïda eut donc encore cela de bon, qu'il nous assura l'abondance pendant tout le temps que devait durer le siége.

Le 28, l'ennemi fit une sortie assez vigoureuse; il venait au nombre de douze cents hommes avec quatre pièces de canon

et plusieurs voitures : comme je me trouvais d'avancée, je m'opposai à son projet qui était d'enlever les tas de grain ; je parvins, à l'aide des braves que je commandais, à le maintenir en échec jusqu'à ce que l'on vint à mon secours. Alors cet ennemi fut mené chaudement, et nous le rejetâmes en désordre dans la place ; nous le forçâmes à abandonner ses voitures, et nous lui prîmes une pièce de canon (*) sur les glacis. J'eus l'épaule droite cassée d'un coup de mousquet dans cette action ; le chef, me voyant rentrer blessé dans le camp, toucha sur celle qui me restait intacte, et je souffris moins. Impatient de revoir mes drapeaux, mon retour au régiment devança ma guérison.

On s'occupa avec activité des préparatifs du siége, et dans la nuit du 15 août, on ouvrit la tranchée sans éprouver de perte ; à peine l'ennemi s'aperçut-il avant le point du jour qu'on remuait de la terre. Almeïda étant une bonne place, bien fortifiée et

(*) Cette pièce fut prise par le jeune Nenmayer, du sixième d'infanterie légère.

parfaitement armée, nous eussions perdu beaucoup de monde cette première nuit, si le gouverneur avait tenu des postes hors des fortifications, ainsi que cela doit se pratiquer. Ces postes, faisant des patrouilles extérieures, se seraient aperçus de nos travaux, en auraient rendu compte, et alors nous eussions beaucoup souffert par les feux de la place. Cette mesure d'avoir quelques gardes sûres, hors de l'enceinte des fortifications d'une place bloquée, ne sera jamais négligée par un gouverneur vigilant et habitué à la guerre.

On continua à monter la tranchée; on poussa les boyaux, et le 25 août, les batteries furent terminées.

Le 26, on commença à *chauffer* la place; le même soir, une de nos bombes fit sauter la grande poudrière, et au même instant tout l'intérieur de la ville disparut comme par l'effet de la plus effroyable magie.

Cette poudrière, qui était au centre de la place, contenait plus de cent cinquante milliers de poudre; l'explosion fut si terrible, qu'elle détruisit la ville entière et sa

population dans la même seconde. Des pierres énormes, des rochers, furent lancés jusque dans nos tranchées où plus de vingt soldats périrent écrasés par leur chute; des pièces de gros calibre furent enlevées de la citadelle et jetées à plus de deux cents toises, brisées en plusieurs tronçons. Tout ce qui garnissait les remparts, ce jour-là, fut tué par les éclats, ou enlevé avec les pierres. Heureusement la garnison habitait des casemates, dans lesquelles s'étaient aussi retirés quelques habitans justement craintifs; sans cela tout eut péri. La citadelle fut entièrement renversée, les parapets abattus, et les remparts dégradés en beaucoup d'endroits. A l'aspect horrible de cette ville enlevée dans les airs, l'esprit avait peine à concevoir comment ce qui était dans les casemates avait pu survivre à un danger si imminent.

Un événement si funeste épargna cependant la vie à beaucoup de français; car nos batteries étant dirigées sur un roc vif, couvert d'un revêtement, il nous eut fallu peut-être recommencer un nouveau front

d'attaque, après avoir vainement battu en brèche. Nous avions donc commis une grande faute en commençant les travaux sans avoir une connaissance assez parfaite de la place, connaissance indispensable à celui qui est chargé de l'attaque. Dans un siége, on doit toujours marcher en règle; tout est positif, tout doit se calculer; on ne doit rien entre prendre au hasard.

Je citerai le sang-froid de quelques canonniers portugais, qui ayant eu le bonheur miraculeux de survivre à l'explosion, continuèrent à faire jouer leur pièce pendant que les débris de la place volaient encore, et menaçaient de les écraser. On aime à admirer le courage, même dans ses ennemis.

Cette désastreuse explosion fut l'effet de l'imprudence ou du peu de soin des artilleurs de la garnison. La poudrière d'Almeïda était à l'épreuve des bombes comme toutes celles des autres places; mais les canonniers étaient occupés à sortir ou à rentrer des barils de poudre; ces barils, mal cerclés, avaient laissé des traînées sur

la place d'armes et dans les escaliers de la poudrière. Les artilleurs, n'ayant point terminé leur travail, avaient négligé de balayer ces traînées à mesure qu'elles se faisaient; une de nos bombes les enflamma en tombant, et dans un clin d'œil le feu se communiqua dans les magasins. On ne prend jamais assez de précautions dans ces sortes de travaux.

La journée du 27, dans laquelle nous tirâmes aussi quelques coups de canon, fut employée à parlementer. Le gouverneur, qui était anglais, se rendit avec sa garnison, composée de troupes portugaises; et le 28 août, nous entrâmes dans la place.

Lord Wellington avait pour principe de ne jamais renfermer les troupes anglaises dans des places; il y mettait toujours ses alliés; mais il avait grand soin de faire confier le gouvernement des villes à des hommes sûrs, à des gens d'honneur. En général, tous les chefs ennemis qui ont commandé des places en Espagne ou en Portugal, ont acquis beaucoup de gloire. Presque tous ont déployé un grand cou-

rage, montré un rare dévouement, et prouvé le plus noble désintéressement pendant leurs défenses; il semblait que moins ils espéraient de secours, plus ils y mettaient d'acharnement. Une conduite militaire si belle dans ces ennemis, ajoute à la gloire des chefs français qui ont été chargés d'enlever leurs places.

Nous trouvâmes encore cent cinquante bouches à feu dans Almeïda, avec une quantité considérable de projectiles.

Le prince d'Essling donna la liberté à une partie de la garnison; il renvoya dans leurs foyers, après les avoir désarmés, trois mille hommes de milice portugaise. Si le prince avait mieux connu les mœurs et le caractère des peuples de la presqu'île, il n'eut point montré tant de générosité, ni agi avec autant de confiance. Ces habitans, dans cette guerre, injuste à la vérité dans son principe, méconnaissaient tout sentiment de reconnaissance, pour ne suivre d'autre loi que leur penchant à la cruauté. Ces trois mille hommes de milice, malgré leurs promesses de rester paisibles chez

eux, trouvèrent bientôt des armes, et nous eûmes trois mille ennemis acharnés de plus à combattre. L'espagnol et le portugais, naturellement vindicatifs et cruels, font de la vengeance une idole à laquelle ils sacrifient avec volupté; s'il est beau de combattre vaillamment son ennemi, il est horrible, atroce, d'employer la perfidie pour l'immoler sans défense. Cependant, dans la dernière guerre, l'habitant de la Péninsule ne répugnait à aucun moyen de destruction; et je ne trouve aucun mot dans notre langue pour exprimer l'effroyable sentiment de joie que l'espagnol éprouvait, en multipliant à dessein, et en prolongeant les souffrances de l'ennemi désarmé qu'il égorgeait.

Le marquis d'Alorna, général portugais, qui avait embrassé avec feu le parti français, après avoir joué un grand rôle en Portugal, jouissait d'une haute considération dans notre armée; nous lui supposions encore beaucoup d'influence sur ses compatriotes. Ce général, dis-je, harangua le reste de la garnison, composé du régiment de Bra-

gance et d'une compagnie de cavalerie : il leur proposa de les garder avec lui pour coopérer à soumettre le Portugal. Tous parurent y consentir, aux cris de vive le marquis d'Alorna : c'était la joie de se voir de suite soustraits à une longue et pénible captivité qui, dans le premier moment, parlait au cœur de ces soldats. Masséna commit la faute de ne point s'opposer à ce projet peu réfléchi. On campa ces portugais comme nous-mêmes autour de la place, et tous désertèrent dans deux jours.

Comment pouvait-on supposer que des ennemis outrés s'alliassent aussi subitement à nous, pour faire la conquête de leur patrie? c'est-à-dire, pour aller combattre leurs frères, égorger leurs amis, dévaster leur pays, saccager leurs villes, et ruiner leurs propres familles; car tous ces maux accompagnent les conquêtes. C'est à la haute sagesse de celui qui administre un pays conquis, à réparer les malheurs causés par la guerre, et à en effacer jusques aux moindres souvenirs dans l'esprit des peuples.

Nous perdîmes donc par notre propre

faute presque tout le fruit de la prise d'Almeïda. On ne peut concevoir comment le prince consentit à l'article de la capitulation qui l'obligeait à renvoyer les trois mille hommes de milice, parce que dans l'état déplorable où se trouvait la place après l'explosion, elle ne pouvait que se rendre à discrétion, n'ayant plus de poudre, les fortifications étant dans le plus grand délabrement et n'offrant plus qu'un léger et vain obstacle.

Si le gouverneur anglais demanda la liberté de ces trois mille portugais, qui sous le nom de miliciens étaient à peu près des soldats comme les nôtres, on devait songer qu'ils pouvaient servir tôt ou tard à l'échange de trois mille prisonniers français aussi braves que malheureux. Quelques officiers et quelques cavaliers portugais demeurèrent cependant volontairement dans notre armée; mais ils servirent d'agens à nos ennemis.

Nous avons vu précédemment qu'il était sage, pour notre sécurité, d'avoir entrepris le siége d'Almeïda; la prise de cette place

devait avancer la soumission et la pacification de l'Espagne, mais il en fut autrement.

On conçut l'étrange projet d'ôter notre belle et formidable armée de l'Espagne, où elle était si nécessaire, pour envahir le Portugal. L'Espagne déjà aux abois, découragée par ses revers nombreux, commençait à soupirer après la paix; déjà les espagnols maudissaient ouvertement la conduite des anglais qui les excitaient à la guerre, et les abandonnaient à notre merci aussitôt que nos armées approchaient; déjà l'intérêt attirait des partisans à Joseph Napoléon, et la crainte comprimait les sentimens des espagnols encore fidèles à l'héritier de Charles IV. C'était le moment d'employer toutes les troupes françaises, répandues en Espagne, à purger les provinces des débris de corps et des bandes de Guerrillas qui s'y étaient réfugiés dans les lieux les plus cachés; c'était le moment de redoubler de sévérité pour maintenir la plus exacte discipline dans nos troupes; il fallait s'occuper à mettre de l'ordre dans les administrations civiles et militaires; il

fallait réprimer les exactions, les vexations, et tous les abus de la force et du pouvoir. Alors, on aurait peut-être conservé la conquête presque achevée de l'Espagne, ou du moins, s'il eut fallu l'abandonner par la suite, nous eussions pu éviter quelques revers trop fameux. Il est de fait que les espagnols, indécis, fatigués, rebutés par nos succès, effrayés de nos forces, semblaient prêts à ployer volontairement sous le joug des Français, lorsque l'on commit l'énorme faute de faire pénétrer notre armée en Portugal.

Le vide, immense et irréparable, que nous fîmes en Espagne, réveilla une lueur d'espérance dans le cœur des vrais Castillans, et ranima leur courage abattu. Ils parcoururent les provinces, haranguèrent les habitans, inondèrent les villes et les villages de proclamations enflammantes; et, secondés par l'éloquence prosélytique des prêtres, l'Espagne fût bientôt électrisée de nouveau, et aussi acharnée contre nous qu'elle l'avait été d'abord.

Il semblait que les différens chefs mi-

litaires, qui se succédèrent assez rapidement dans les commandemens en Espagne, fussent d'accord pour tromper la France sur la véritable situation politique de cette péninsule. Après les moindres expéditions, on la présentait, dans les rapports, comme entièrement abattue, soumise et satisfaite de son sort, lorsqu'elle rongeait le frein dont le fer la blessait : battre l'ennemi, n'est point vaincre l'opinion. Ces rapports, auxquels on devait ajouter foi à Paris, ont pu contribuer quelquefois à nos échecs. Il est certain que si l'on avait fait une peinture exacte de l'Espagne au gouvernement français après la prise d'Almeïda, il n'eût point ordonné d'envahir aussitôt le Portugal : entreprendre la conquête de ce royaume à cette époque, c'était vouloir poser le dôme d'un édifice dont les murs n'étaient point encore élevés.

Cependant, les préparatifs de cette nouvelle campagne se poussèrent avec vigueur; les chefs des différentes armes mirent beaucoup d'activité et de zèle pour ne point la retarder. Nos braves et vieux sol-

dats, qui n'avaient jamais connu les revers, voyaient avec joie de nouveaux travaux destinés à leur courage. Fiers de la gloire qu'ils avaient acquise dans les deux derniers siéges, ils regardaient la conquête du Portugal comme devant être le prix de quelques jours de fatigues et de privations; mais le militaire plus éclairé, que la soif de la gloirene privait pas de la saine raison, craignait que cette campagne n'entraînât des conséquences funestes.

Depuis l'investissement d'Almeïda, le prince d'Essling avait fait répandre, dans le Portugal, une de ces proclamations dont les conquérans prennent toujours soin de bercer les peuples qu'ils veulent soumettre. Je la rapporte ici comme un monument du temps et de l'esprit qui régnait alors; il est assez probable que cette pièce signée Masséna, lui aura été envoyée directement de Paris; on n'y reconnaît point la touche qui caractérise le style ferme de ce vieux guerrier.

« PORTUGAIS,

« Les armées du Grand-Napoléon sont
« sur vos frontières, et vont entrer sur
« votre territoire, en amis et non en vain-
« queurs. Elles ne viennent pas pour vous
« faire la guerre, mais pour combattre
« ceux qui vous portent à la faire. Portu-
« gais, ouvrez les yeux sur vos intérêts.
« Qu'a fait l'Angleterre pour que vous souf-
« friez la présence de ses soldats sur votre
« sol? Elle a détruit vos fabriques, ruiné
« votre commerce, a paralysé votre indus-
« trie dans la seule vue d'introduire chez
« vous des objets manufacturés dans ses
« ateliers, et de vous rendre ses tributaires.
« Que fait-elle aujourd'hui pour que vous
« embrassiez la cause injuste qui a soulevé
« contre elle toutes les puissances du conti-
« nent? Elle vous trompe sur les résultats
« d'une campagne où elle ne veut rien
« risquer; elle se fait un rempart de vos
« bataillons, comme si votre sang devait
« être compté pour rien; elle se tient en
« mesure de vous abandonner quand cela

« conviendra à ses intérêts, dût-il en ré-
« sulter des dommages pour les vôtres; et,
« pour mettre le comble à vos maux et à
« son insatiable ambition, elle envoie ses
« vaisseaux dans vos ports, pour emmener
« dans ses colonies ceux de vos enfans qui
« auront échappé aux dangers auxquels
« elle les aura exposés sur le continent.
« La conduite de son armée devant Ciudad-
« Rodrigo, ne vous dit-elle pas assez ce
« que vous devez attendre de semblables
« alliés? N'ont-ils pas excité la garnison et
« les malheureux habitans de cette place,
« par des promesses trompeuses, et ont-ils
« brûlé une seule amorce pour les secou-
« rir? Plus récemment encore, ont-ils jeté
« quelques-uns des leurs dans Almeïda, si
« ce n'est un gouverneur chargé de vous
« engager à une défense aussi mal entendue
« que celle de Rodrigo? Eh! ne vous ont-ils
« pas fait outrage, en mettant ainsi dans
« la balance un seul anglais contre six mille
« de votre nation? Portugais, ne vous lais-
« sez pas abuser plus long-temps; le puis-
« sant Souverain dont tant de peuples

« bénissent les lois, la force et le génie, va « assurer votre prospérité. Mettez-vous sous « sa protection. Accueillez ses soldats en « amis, et vous trouverez sûreté pour vos « personnes et vos propriétés. Les maux « qui résultent de l'état de guerre vous sont « connus : vous savez qu'ils vous menacent « dans tout ce que vous avez de plus cher, « dans vos enfans, vos parens, vos amis, « vos fortunes et votre existence politique « et privée. Prenez donc une résolution « qui vous offre tous les avantages de la « paix. Restez tranquilles dans vos habi- « tations; livrez-vous à vos travaux domes- « tiques, et ne regardez comme vos enne- « mis que ceux qui vous conseillent une « guerre dont toutes les chances sont contre « le bien de votre pays. »

Ciudad-Rodrigo, le 1.er août 1810.

Le Maréchal Prince d'Essling, commandant en chef l'armée de Portugal,

Signé MASSÉNA.

L'organisation de l'artillerie et des moyens de transports ne nous arrêtant plus, l'ar-

mée se mit en mouvement le 15 septembre, et pénétra en Portugal. Ma blessure me permit de suivre le sixième corps dont je faisais partie. Nous prîmes la route de Célorico, qui est extrêmement montueuse, cahoteuse et très-difficile pour l'artillerie. On rencontra quelques éclaireurs ennemis chargés d'observer notre marche; et le capitaine anglais Percy, tomba entre nos mains par une imprudence de jeune homme, à la suite, disait-on, d'une folle gageure (*). Plusieurs fois les officiers anglais ont donné à la guerre des preuves de légèreté qu'on est tout étonné de rencontrer dans leur caractère; et surtout dans leurs armées, où il existe tant de méthode. Le lieutenant-général lord Paget se fit prendre aussi assez imprudemment sur

(*) Le fils de lord Percy avait promis d'enlever et de rapporter aux siens le bonnet d'un grenadier français; le soldat d'avant-garde auquel il s'adressa, défendit si *bien son bonnet*, qu'il ramena lui-même à notre colonne le jeune lord et son élégant cheval, lequel n'était pas aussi rétif qu'on le prétendit dans les rapports anglais.

la route de Salamanque à Rodrigo; je pourrais encore citer, pour exemple, la prise de plusieurs personnages moins élevés, quoique d'un rang distingué.

Nous eûmes de mauvais chemins pendant les quatre ou cinq premières journées de marche, mais nous vîmes des villages d'un aspect beaucoup plus agréable que ceux que l'on rencontre dans la plupart des provinces de l'Espagne. Nous passâmes par Meingualdes, jolie petite ville où l'on voit une commanderie de l'ordre de Malte, ou peut être de l'ordre du Christ; les édifices et les jardins qui en dépendent sont du meilleur goût. Les plantes et les arbres indigènes, qui embellissent ce lieu, concourent à le rendre plus délicieux aux regards de l'étranger. Nous commençâmes, à Meingualdes, à trouver des monumens d'utilité publique, monumens très-rares en Espagne, où il en existait bien moins encore avant le règne de Charles III.

Outre les monumens d'utilité publique, les diverses fabriques que l'on rencontre, les bonnes bibliothéques que l'on trouve

si fréquemment dans les villes, et même dans des villages, où les principaux habitans ont toujours un choix d'excellens ouvrages en différentes langues; les instrumens de mathématiques, de physique, d'astronomie, de marine, que l'on voit communément en Portugal, et dont on ignore même la forme en Espagne; tout cela, dis-je, semble attester que la nation portugaise est bien plus avancée que la nation espagnole. Cette différence peut provenir en partie de ce que l'inquisition exerce un despotisme moins fanatique à Lisbonne qu'à Madrid; partout où les prêtres règnent exclusivement, l'erreur a ses autels, et la vérité trouve des barrières insurmontables. Jusqu'au moment de la guerre d'Espagne, l'inquisition avait enchaîné l'esprit de la nation, et le génie ne pouvait prendre son essor; l'audacieux qui tentait de pénétrer dans le sanctuaire de la vérité, était bientôt plongé dans les cachots affreux de la Santa-Hermandad; heureux s'il n'y terminait pas ses jours, pour avoir entrepris de retirer sa nation de

l'ignorance profonde où elle était ensevelie. Si les auto-da-fé publics ne rassasiaient plus les juges de l'inquisition, le long supplice des prisons frappait dans l'ombre, ceux dont l'imagination renfermait le germe des idées libérales.

Nous arrivâmes à Viseu le 19 septembre. Le huitième corps d'armée, sous les ordres du duc d'Abrantès, nous y précéda de quelques heures; son avant-garde échangea quelques coups de fusil avec une portion de l'arrière-garde anglo-portugaise.

Viseu, que je ne vis qu'en passant, est une ville de moyenne grandeur, dont les maisons sont bien massées et d'une architecture moderne; elle possède quelques grands édifices, et se trouve voisine de riches mines d'étain. Aux voitures élégantes que je vis sous des remises, à la richesse de quelques meubles que j'aperçus, à la somptuosité des jardins qui entourent la ville, je jugeai qu'il devait y avoir beaucoup de luxe.

A peine avions-nous rencontré un seul habitant portugais depuis notre départ d'Al-

neïda ; excités par les conseils des anglais et déterminés par les ordres de leur gouvernement, tous fuyaient à la première nouvelle de notre approche, emportant avec eux, ou détruisant avant de partir, tout ce qui pouvait être utile ou nécessaire à la subsistance de l'armée française. La politique des anglais avait prévu que nos soldats, manquant de vivres, quitteraient indispensablement leurs rangs pour s'écarter dans les campagnes et se livrer à la maraude ; et que dans leurs courses, étant dégagés du frein de la discipline, ils se porteraient, envers les habitans, à des excès qui nous en feraient inévitablement des ennemis plus acharnés. Quelques soldats se conduisirent, en effet, d'une manière abominable envers les femmes et les habitans qu'ils surprenaient épars dans les campagnes ; mais, les troupes manquant de subsistance, on fut forcé de tolérer ces courses dans l'intérieur des compagnies : un pareil vice peut détruire l'énergie et entraîner la corruption d'une armée.

Les habitans avaient aussi abandonné

Viseu; on y trouva seulement quelques vieilles femmes qui n'avaient pu fuir à cause de leur grand âge, ainsi qu'une partie des gens sans aveu qui étaient demeurés dans la ville avec l'intention de profiter du désordre pour dévaster quelques maisons opulentes. Tout le mal fut imputé à notre armée.

En partant de Viseu, nous prîmes la route de Coïmbre, dans l'intention de rencontrer l'ennemi; car, jusqu'alors, nous n'en avions presque point vu. Vains et confians comme nous le sommes trop souvent, beaucoup de militaires affirmaient déjà que l'armée anglaise voulait forcer de marches sur nous, pour avoir la facilité et le temps de s'embarquer. Quelques-uns de nos soldats, dans leurs courses isolées sur les flancs de l'armée, avaient pourtant appris des habitans que l'ennemi avait fortifié d'avance des positions formidables où il se proposait de nous attendre et de nous combattre.

En effet, le vingt-cinq septembre, nous rencontrâmes toute l'arrière-garde de l'ar-

mée anglo-portugaise dans une très-belle position, en arrière de Mortagoa. Nous l'attaquâmes; et ne voulant point se laisser engager à fond, elle battit en retraite sur la route de Coïmbre, après avoir défendu légèrement sa position, comme si elle voulait seulement nous attirer sur ses traces.

Le vingt-six, nous vîmes l'armée ennemie couronnant la formidable position d'Al-Coba ou de Pena-Coba; cette montagne extrêmement élevée et assez escarpée, forme une espèce de *chartron*, hérissé en plusieurs endroits de bruyères, de bois, de bosquets d'oliviers et de rochers; elle est défendue sur plusieurs points par des ravins profonds et fourrés. On a prétendu que toutes les forces de l'armée anglo-portugaise, n'étaient point réunies le vingt-six lorsque nous arrivâmes à portée de la montagne, et que si nous eussions attaqué la position sur-le-champ, nous aurions pu l'enlever de vive force. Le fait est que l'ennemi montra peu de monde dans la matinée. Des prisonniers et des déserteurs, auxquels je parlai en arrivant sur le terrain,

nous dirent qu'il y avait des corps anglais à deux lieues en arrière de la montagne, et que lord Wellington avait aussi des troupes sur l'Alva pour en défendre le passage au besoin; mais on ne peut pas toujours se fier à ces rapports. D'ailleurs, le Prince n'étant point encore là, le maréchal Ney, le duc d'Abrantès, et le comte Reynier, qui commandait le deuxième corps, ne pouvaient prendre sur eux d'attaquer : il fallut donc attendre.

Peu à peu les corps ennemis parurent; ils se distribuèrent en face de nous, sur les crêtes et sur le versant de la montagne; nous vîmes disposer de l'artillerie dans les rochers et dans quelques retranchemens. Les réserves anglo-portugaises, se trouvant sur le penchant opposé, nous étaient naturellement masquées.

Trois heures après l'arrivée de nos corps d'armée, Masséna arriva avec son état-major; il parcourut notre front, il reconnut les positions, il désigna celles où nous devions bivaquer; il lorgna et examina soigneusement l'ennemi, et nous fit con-

naître qu'il attaquerait le lendemain au point du jour. On donna de suite les ordres; on fit les dispositions, et nous attendîmes l'événement avec calme et gaieté. Les français sont encore les mêmes au moment d'une bataille qu'au milieu d'une fête; c'est un des traits distinctifs du caractère de la nation. La mort qui nous frappait à l'improviste, nous surprenait toujours rians.

Les deux armées étaient ordonnées de la manière suivante : la crête de la montagne était occupée dans la longueur d'une lieue et demie par l'armée de Wellington, forte, le jour de la bataille, de soixante-quatre mille hommes, et de quatre-vingt pièces de canon. Le général anglais n'avait point négligé de faire occuper tous les bouquets de sapins, les hameaux et les groupes de maisons qui se trouvaient dans le système de sa position. Les deux routes, qui conduisaient sur le dos de la montagne, avaient été coupées ou barricadées dans la nuit; elles étaient défendues par une nombreuse artillerie qui les battait

de front et de flanc : toutes deux menaient à Coïmbre ; celle de gauche traversait San Antonio de Cantaro, et celle de droite passait par le couvent de Boussaco. Il est essentiel de dire que ces deux routes gravissaient la montagne l'espace d'une demi-lieue; qu'elles arrivaient à la crête sans aucun serpentement, et que leur inclinaison était partout extraordinairement rapide. Aux points où les deux chemins joignaient la crête, Wellington avait placé de fortes masses pour soutenir l'artillerie, et repousser nos troupes si elles approchaient du sommet, après avoir enlevé les bois et les hameaux qui fortifiaient le front de sa ligne. D'autres masses d'infanterie, étaient disposées d'intervalle en intervalle, avec de l'artillerie, soit dans les endroits qui paraissaient les plus faibles, ou dans des lieux qui leur permettaient de se porter rapidement où leur présence pourrait devenir nécessaire. Les chefs des divisions ennemies, se tenant sur les points les plus élevés de leur front, découvraient tous les mouvemens des troupes qu'on était à même

de leur opposer; et Wellington pouvait au besoin faire jouer toutes ses bouches à feu.

Le deuxième corps, commandé par le général Reynier, formant la gauche de notre armée, était vis-à-vis l'une des deux routes, en face de l'aile droite de l'ennemi. Le huitième corps, sous les ordres de Junot, duc d'Abrantès, occupait notre centre et servait de réserve. Le sixième corps, sous le duc d'Elchingen, composait notre aile droite, et se trouvait en face de la seconde route; mais ce corps ne se prolongeait pas aussi loin que la gauche de l'ennemi.

Le prince d'Essling et son état-major occupaient un mamelon très-près de la route, au centre du maréchal Ney, à portée de quelques batteries ennemies. Derrière le prince, était la superbe et redoutable cavalerie de l'intrépide général Montbrun; elle était prête à se lancer si nous parvenions à enlever le passage. Notre flanc droit était éclairé par quelques pelotons de cavalerie légère. Nous ne pouvions nous servir de notre excellente ar-

tillerie ; quelques pièces seulement avaient été mises en batterie ; mais toute l'artillerie légère était disposée derrière les deuxième et sixième corps, toute prête à suivre les traces de l'infanterie si elle parvenait sur le sommet de la montagne.

La force de notre armée était à peu près de cinquante mille hommes et de soixante pièces de canon.

Lorsque je réfléchissais de sang-froid, il me semblait impossible que notre armée, toute brave et aguerrie qu'elle était, pût enlever la position qu'on allait nous faire attaquer. Je remarquais la hauteur et l'escarpement de la montagne, la grandeur des bruyères armées de piquans, les bois fourrés, les ravins, les accidens et la rapidité du terrain, qui offraient autant d'obstacles naturels très-difficiles à vaincre; et je pensais qu'un soldat armé de son fusil, chargé du havre-sac, de sa giberne et de cinquante à soixante cartouches, aurait bien du mal à les surmonter, même s'il n'avait point d'ennemis à combattre. Je considérais que les deux seules routes

étaient fort étroites; qu'on ne pouvait y marcher au plus que sur trois de front, et qu'en supposant nos soldats doués à la fois d'une force physique et d'un courage extraordinaires, ils ne pourraient parvenir à la crête qu'en tirailleurs et fort harassés; qu'alors un seul peloton ennemi bien déterminé, suffirait pour culbuter une brigade entière. Je me disais, d'ailleurs, que si on échouait dans cette attaque, nos troupes perdraient de leur invincible assurance; que l'armée anglaise, qui avait toujours fui devant elles, ne manquerait certainement pas de s'attribuer tout le mérite de l'affaire; et que cela inspirerait aux troupes anglo-portugaises, et à Wellington lui-même, un sentiment de confiance qui pourrait nous devenir funeste par la suite. Lorsque ces sages considérations s'offraient à mon esprit, je désirais, je l'avoue, qu'on tournât la position ennemie par notre droite.

Mais si l'aiguillon séducteur de la gloire venait échauffer mon imagination, mon âme s'exaltait et je ne voyais plus que le fruit de la victoire sans en calculer les

chances. Emporter de vive-force cette montagne formidable, eut été un fait si éclatant pour notre armée, si honorable pour les officiers qui s'y seraient distingués, que je ne pouvais m'empêcher de désirer vivement la bataille. Si nous réussissions, l'ennemi était totalement défait; son artillerie, ses bagages, un grand nombre de prisonniers devenaient nos trophées : alors ne laissant aucun relâche à Wellington, nous pouvions arriver pêle-mêle avec les débris de son armée dans les murs de Lisbonne, et jouir de nos lauriers avec sécurité. Si au contraire nous échouons, disais-je, égaré par mon enthousiasme, nous en serons quitte pour quelques milliers d'hommes.....

Les espagnols, dont on avait tant vanté le prodigieux courage, n'avaient jamais pu soutenir le choc foudroyant des soldats de la Grande-Armée, accourus des plaines de la Lithuanie pour venger leurs jeunes frères, victimes aux Fourches Caudines de Baylen. Nos victoires en Espagne avaient été souvent si étonnantes que nous étions parfois

obligés d'enfler nos pertes, et de diminuer, dans nos rapports, le nombre réel des ennemis que nous avions combattus, afin de rendre les résultats plus vraisemblables. Les espagnols possèdent un courage de tête propre à la persévérance, mais dans les dangers nous avions sur eux l'avantage d'un plus grand courage de cœur, et la victoire se complaisait toujours à favoriser ce sentiment sublime et désintéressé. L'habitude de voir nos plus grands efforts couronnés, nous faisait alors paraître tout facile. On pouvait préjuger que les anglais qui avaient laissé enlever les places fortes de leurs alliés, ne défendraient pas très-opiniâtrement le pays. Si leur position était redoutable, notre armée se trouvait composée des soldats les plus intrépides : combattre et vaincre étaient, à cette époque, des mots synonymes pour eux; et le nouvel ennemi qu'ils devaient attaquer, leur avait toujours été inférieur en valeur et en tactique, depuis les guerres de la révolution. Masséna, déjà si heureux dans ses campagnes passées, semblait

d'ailleurs favorablement inspiré, puisqu'il se déterminait à tenter encore le sort des combats et qu'il avait rarement combattu sans vaincre. Enfin le succès devait être laborieux, mais il pouvait nous paraître problable.

La soif de la gloire et la difficulté excitant toujours le courage du français quelque soit son rang, je voulus aussi prendre part à l'affaire, tout blessé que j'étais.

Le 27 septembre, au point du jour, les deuxième et sixième corps attaquèrent la montagne avec une ardeur et une intrépidité sans exemple. Les deux attaques simultanées avaient pour but de nous rendre maîtres des routes et de nous établir sur la crête, pour donner la facilité de faire monter notre artillerie, ainsi que les autres troupes. Plusieurs régimens du corps du général Reynier se distinguèrent par la plus honorable audace, en gravissant la montagne vis-à-vis la droite de l'ennemi, près la route de gauche; ces braves régimens parvinrent à s'établir sur la crête; et ils s'y déployèrent malgré tous les feux

qui les foudroyaient. Alors, ils engagèrent une fusillade à brûle-pourpoint. Les braves généraux Foy, Merle et Graindorge, qui étaient montés à la tête des troupes, et qui donnaient sur le plateau l'exemple de l'intrépidité et du plus généreux abandon de soi-même, furent bientôt mis hors de combat, ainsi que la plupart des officiers supérieurs qui avaient eu la gloire de les imiter. La mousqueterie avait déjà beaucoup éclairci les rangs des régimens déployés sur la montagne, et ces courageuses troupes avaient perdu presque tous leurs chefs, lorsque des masses anglaises affluant, vinrent déterminer leur retraite, et les précipiter en désordre du haut de la position.

Dans le moment où le deuxième corps avait commencé l'attaque, la troisième division du duc d'Elchingen, commandée par le comte Loison, s'était aussi ébranlée : elle avait franchi d'abord le ravin qui se trouve à droite et près de la seconde route, pour s'élever ensuite en grimpant presque à-pic sur le versant de la position. La seconde brigade de cette division attaqua

et enleva des bois défendus par l'ennemi; elle s'empara aussi du hameau qui est à moitié de la hauteur, sur la route. L'autre brigade, commandée par le brave général Simon, monta un peu plus à droite, dans un des endroits les plus élevés et les plus rapides. Il est impossible que des troupes aient jamais plus d'élan, de détermination et de courage que n'en montra cette brigade dans cette occasion : artillerie, mitraille, mousqueterie, efforts de l'ennemi, accidens et difficultés du terrain, rien ne put arrêter ni ralentir sa marche audacieuse : elle se dirigea sur la crête, droit vers une formidable batterie, et parvint malgré tous les obstacles, à la place où étaient les pièces, que les canonniers venaient d'emmener à grande course de chevaux. Dans ce moment, une masse d'infanterie anglo-portugaise, qui était presque masquée sur le versant opposé, s'avança au pas de charge; elle fit à dix pas un feu nourri et meurtrier sur la brigade Simon qui paraissait sur le sommet de la montagne, toute épuisée de fatigues,

et incapable de résistance : aussi fut-elle culbutée en un instant par des troupes beaucoup moins valeureuses que les siennes, et même moins nombreuses (*). Le général Simon, qui était le premier de sa colonne, tomba dangereusement blessé sur le lieu qu'occupait la batterie ennemie, et fut assez malheureux pour demeurer au pouvoir des anglais.

La première division du sixième corps, commandée par le général comte Marchand, s'était mise en mouvement quelque temps après la division Loison; elle commença à s'engager précisément au moment où les troupes du général Simon rebroussaient. Cette division Marchand devait suivre la route de Boussaco pour se rendre maîtresse du passage : c'était le morceau le plus difficile; car cette route était battue de

(*) Le quarante-troisième régiment anglais, qui prit le général Simon, après avoir repoussé sa brigade, montra cependant de la détermination et du courage : sans ce corps nous eussions peut-être réussi dans cette audacieuse attaque : l'artillerie ennemie ayant abandonné sa position, le sixième corps se serait promptement établi sur la montagne.

front et de flanc gauche, par une bonne artillerie et par une nombreuse infanterie. Les troupes de cette division avancèrent à l'ennemi en suivant le chemin sur trois files d'épaisseur; mais les boulets creux, remplis de balles, lui enlevant des compagnies entières; et les rochers, les bruyères, les bouquets de bois qui les flanquaient à quinze pas sur la gauche, fourmillant de tirailleurs ennemis, la première brigade de cette division se jeta simultanément à gauche de la route, tant pour éviter l'effet trop destructeur de l'artillerie que pour éloigner la foule des tirailleurs qui l'incommodaient. On les repoussa effectivement plusieurs fois jusqu'à la crête de la montagne qui est presque inexpugnable vers ce point. Nos voltigeurs pénétrèrent même dans le retranchement qui se trouvait au-dessous du rocher de gauche, si remarquable, où l'ennemi avait une batterie; mais *nous* (*) y entrâmes en très-petit

(*) J'étais avec ces voltigeurs; j'attrapai pour ma part une balle à travers le cou, et plusieurs grains de mitraille dans la poitrine.

nombre, et tous ceux qui ne furent pas tués, en sortirent avec plusieurs blessures. Nous fûme ramenés à notre tour, puis on repoussa encore l'ennemi. Enfin l'attaque ayant échoué, et Wellington étant trop prudent pour descendre de ses hautes positions, on se borna à tirailler le reste de la journée.

Cette affaire nous coûta de trois à quatre millle hommes hors de combat; l'ennemi peut avoir essuyé les deux tiers de notre perte. Cette différence est peu considérable si l'on fait attention à l'immense avantage que devait donner la position : Wellington pouvait faire jouer toutes ses pièces, et nous ne pouvions employer que quelques-unes des nôtres. Cette affaire, toute sanglante qu'elle fut pour nous, coûta donc aussi très-cher à l'armée anglo-portugaise. Les deux partis occupèrent à peu près les mêmes postes qu'avant l'action; les nôtres furent même poussés un peu plus en avant, soit pour mieux se garder, ou pour montrer que l'on n'avait point cédé de terrain.

Lord Wellington recueillit un avantage précieux de cette journée : il eut pour lui l'influence de l'opinion, qui, dans cette circonstance, à la première affaire d'une campagne, valait au moins un succès réel.

Le soir, après l'action, qui prit le nom de bataille de Boussaco, du nom d'un village voisin, le général anglais parcourut la ligne de ses troupes en donnant des éloges à leur bravoure, et exagérant leur victoire : nous entendîmes tous les régimens crier successivement, *viva Wellington ! vitoria ! vitoria !* Le lendemain de cette journée, l'armée anglo-portugaise avait peut-être doublé de valeur; et si nos troupes n'eussent pas été aussi bonnes, elles auraient dû perdre beaucoup de leur détermination.

Nos soldats furent surpris de cet *échouement*, mais leur courage n'en fut point attiédi : animés d'une violente et louable impatience, tous exprimaient hautement le désir de rencontrer l'ennemi sur un nouveau champ de bataille, où Wellington n'aurait pas à leur opposer la protection

d'un bouclier aussi formidable que la chaîne de Boussaco.

Tous les papiers-nouvelles retentirent de la prétendue éclatante victoire remportée par Wellington : c'est de là que commence à dater la réputation trop gigantesque dont il jouit maintenant auprès de ceux qui ne jugent que d'après les résultats, sans considérer s'ils sont l'effet du hasard, de la sagesse et de la science, ou bien s'ils proviennent des fautes grossières de l'ennemi. A la guerre, il arrive presque toujours que la sottise des chefs d'un parti, sert de piédestal à la statue que la foule érige au mérite et à la gloire de leur adversaire.

Avant Boussaco, Wellington n'avait commis que des fautes : la bataille de Talavéra dont on a beaucoup parlé, et où les soldats des deux armées combattirent vaillamment, sans avantage marqué, fut amenée par la faute la plus grossière qu'un général puisse jamais commettre. Les militaires qui ont suivi les affaires d'Espagne savent bien que Wellington, ayant conçu et exécuté cet imprudent mouvement, aurait dû être per-

du sans ressource, avec tout son monde. Jamais la gloire des armes anglaises n'aurait pu se relever du coup qui devait foudroyer Wellington, si l'armée de Joseph Napoléon, qui combattit à Talavéra, avait attendu le mouvement des cinquante mille hommes que le maréchal Soult, duc de Dalmatie, amenait à grandes journées sur les derrières de l'ennemi. Mais Joseph, qui n'était point guerrier, craignant de découvrir Madrid pendant deux ou trois jours, crut devoir combattre lorsqu'il ne fallait que céder du terrain. C'est ce défaut de concordance, dans les mouvemens des deux armées françaises, qui donna le temps au général anglais de dégager ses troupes, parce qu'on l'avait empêché à tort de s'enfourner vers Madrid.

Cette digression n'a point pour but de ternir la gloire de Wellington, mais on doit toujours examiner la source des réputations colossales; c'est le moyen d'apprécier sans passion le vrai mérite des hommes célèbres; on ne peut les juger alors qu'on est ébloui par l'éclat de leur

nom. Un français doit-il exalter tous les faits d'un ennemi, lorsqu'il ne déguise point les fautes que ses chefs ont pu commettre? Si Wellington a montré par la suite de la science et même de la vigueur, il n'a dû cependant ses victoires en Espagne qu'à nos fautes nombreuses; et jamais il n'a profité en grand général des faveurs de la fortune. J'en appelle aux militaires qui ont combattu contre lui dans la péninsule, et même à tous ceux qui ont servi sous ses ordres : Wellington ne sembla-t-il pas toujours ignorer cette maxime importante, qu'on ne doit laisser aucun relâche à un ennemi battu, quelque soit la cause de sa défaite? Faire un pont d'or à l'ennemi qui se retire, est un principe consacré par l'ignorance et la crainte. Une victoire n'est plus qu'une boucherie inutile lorsqu'on laisse à l'armée qui cède, la facilité de se reformer, et de combattre encore quelques jours après.

Le matin de la bataille de Boussaco, Masséna encourageait les régimens qui défilaient devant lui, en excitant les soldats

par ses discours. Cette noble familiarité est souvent la source de beaucoup d'actions glorieuses : « Mes amis, disait-il, « cette montagne est la clef de Lisbonne, « il faut la gagner à la baïonnette ; encore « cette victoire et nous nous reposerons. » Lorsque j'arrivai à hauteur de ce vieux guerrier, en allant à l'attaque, il remarqua mon bras en écharpe, et me dit d'un ton encourageant : « bon, il faut vous venger. »

Obligé de citer les fautes commises dans la campagne de Portugal, je dois parler aussi des qualités militaires qui distinguaient encore Masséna ; il avait toujours le même courage qui lui acquit en Italie le surnom d'Enfant de la Victoire, mais ce courage était devenu plus calme avec l'âge. Ayant la plus grande habitude des champs de bataille, il conservait un sang-froid imperturbable au milieu d'une affaire, et jamais général ne montra plus de tenacité dans le combat : l'opiniâtreté de caractère a gagné plus de batailles qu'on ne pense ; on peut la comprendre au nombre des grandes qualités du général en chef.

Masséna et Wellington ont attiré les yeux de l'Europe entière : l'un est venu ternir en Portugal une réputation brillante acquise par vingt années de victoires; l'autre, dans la même campagne, a commencé l'éclat d'un nom devenu depuis illustre dans la guerre, mais que la flatterie, l'esprit de parti et la bassesse de quelques écrivains à gages, ont voulu placer dans un rang trop élevé en le mettant à côté des plus grands capitaines. Le vulgaire enthousiaste et ignorant a également exagéré les qualités et les défauts de ces deux hommes célèbres.

Masséna ne possédait point toutes les qualités nécessaires à un grand général, mais il savait s'entourer d'hommes instruits et habiles; il avait plus de hardiesse que Wellington; son caractère était plus entreprenant. Le général anglais avait plus de prudence, plus de sagesse dans ses plans, plus d'ordre et de prévoyance dans son administration, et calculait davantage. Il s'occupait beaucoup de l'étude du pays, théâtre de la guerre; Masséna paraissait la

négliger trop, pour fixer d'avance les chances hasardeuses d'un combat; mais prompt et acharné, il se décidait et exécutait vivement; s'il eut remporté quelque avantage marqué sur l'armée anglo-portugaise, il aurait tellement poursuivi le succès, qu'elle n'eût jamais pu reparaître en campagne. Wellington, lent à combiner et à agir, d'un caractère froid, laissait échapper le fruit de la victoire; mais aussi, ne donnant rien au hasard, il savait en homme habile la préparer.

En 1810, Masséna, fatigué par de longs travaux, était déjà vieux avant le temps; sa force, sa santé, ses moyens physiques déclinaient, et sa tête s'affaiblissait; sa vue, qui avait beaucoup souffert, à la suite d'un accident, pouvait lui nuire au milieu d'une affaire où le général a toujours besoin d'un coup d'œil exact et étendu. L'armée qu'il commandait, presqu'abandonnée, manquait de tout, excepté de valeur; et dans les circonstances où nous nous trouvions, il était très-difficile au prince de pourvoir à nos besoins : le genre de guerre, les

difficultés du pays et la haine nationale, nous avions tout contre nous.

Wellington, au contraire, était dans l'âge où un général est propre aux grandes choses; son armée était nombreuse, et il y régnait une discipline sévère, toujours facile à maintenir lorsque les troupes sont abondamment pourvues de tout ce qui leur est nécessaire. Le guerrier anglais se trouvait dans la plus heureuse conjoncture; il défendait une belle cause, et stimulé par l'envie d'élever sa réputation, les deux nations ardentes qu'il protégeait contribuèrent encore par tous les moyens imaginables à rendre son nom éclatant. L'Espagne et le Portugal ne laissèrent échapper aucune occasion de ravaler la gloire des chefs français, et d'exalter celle de leur défenseur. Il faut distinguer la fortune du vrai mérite : Masséna dans son temps, Wellington dans ses dernières campagnes, ont été des généraux heureux. Une activité rare, une bouillante intrépidité, un caractère impétueux, et l'acharnement au combat, favorisèrent l'un; un esprit et un

courage méthodiques distinguent l'autre. Masséna doit une partie de sa gloire à la valeur extraordinaire des soldats français, et Wellington a dû l'éclat de son nom aux fautes des chefs qui les ont commandés dans quelques occasions. Là, l'ignorance laissait échapper de grands avantages; ailleurs une imprudente et présomptueuse confiance faisait écraser un corps nombreux, ou sacrifiait les meilleures troupes, pour obtenir un succès impossible; tantôt, une sécurité, une imprévoyance condamnables, et peut-être la vile jalousie, laissaient enlever des places qui nous avaient coûté beaucoup de temps et de peines. Parfois, traître à la gloire nationale et au bien de la patrie, on dédaignait une victoire assurée, et l'on était honteusement battu pour avoir livré le combat sans attendre celui avec lequel on craignait de partager le triomphe. Nos forces étaient-elles réunies? le chef vraiment capable de commander laissait retirer l'armée ennemie, lorsqu'il pouvait l'écraser, parce que l'honneur de la bataille aurait rejailli

sur un roi mannequin. Enfin, une superbe et nombreuse armée, composée de la meilleure infanterie française, est mise en fuite par une autre armée, formée d'élémens tout-à-fait incohérens; et par l'ineptie et les mauvaises dispositions du chef, ou de ses conseillers, les soldats les plus courageux de l'Europe perdent une bataille qui souille l'éclat de nos armes, sans que la victoire soit réellement honorable à l'ennemi... Wellington aurait-il recueilli tant de trophées à Vitoria, si quatre jours avant l'affaire on eut donné le commandement de notre armée, à l'un des mille anciens soldats qui se trouvaient dans nos derniers rangs? Non certes, et vingt mille hommes de plus, qui n'étaient point à la bataille, et qui auraient dû s'y trouver, si on leur en avait donné l'ordre, auraient pu déterminer la victoire en notre faveur.

Joseph, quoiqu'instruit, était trop inactif et trop faible pour bien commander : il parut prendre la marche évidente de l'armée anglaise pour les mouvemens de quelques colonnes de *Guerrillas*, ou de

troupes légères. Roi dans son palais seulement, il n'exerçait aucune influence dans les provinces; les généraux gouvernaient toujours d'une manière absolue et isolée dans l'étendue de leur commandement. De ce défaut d'unité de pouvoir naissait le manque d'harmonie, si préjudiciable aux gouvernemens et si fatal à la guerre.

Dans toutes les campagnes précédentes, j'avais remarqué que nous manquions toujours de vivres à l'approche d'une affaire : c'était une suite naturelle de nos marches rapides et de la centralisation de nos forces vers un même point. Nos généraux, d'ailleurs, s'inquiétaient peu de nous mener à jeun au combat, parce que l'habitude leur avait appris à compter beaucoup sur les ressources et sur les magasins de l'ennemi. La faim était pour nous une espèce de thermomètre de gloire, et l'abondance et la profusion succédaient souvent aux privations les plus grandes.

Par une étrange fatalité à Vitoria, on songea trop à la subsistance des troupes : tous les corps avaient envoyé de forts dé-

tachemens dans des moulins; on avait fait partir differentes corvées pour *toucher* des vivres et recevoir des effets d'habillement; et par extraordinaire, on avait poussé les soins si loin cette journée là, qu'il y avait trois mille hommes de l'armée occupés dans la ville, à une distribution de tabac, lorsque la bataille s'engagea.

L'armée se trouvait donc imprudemment affaiblie, puisqu'il fallait quelques heures pour réunir ces divers détachemens.

Les troupes engagées déployèrent leur vaillance accoutumée, mais elles furent vaincues, parce qu'elles combattirent sans direction. Joseph avait pris si peu de dispositions, que l'affaire était perdue pour nous, avant même qu'elle ne fût entamée.

Avant la bataille de Water-Loo, j'avais souvent entendu dire à des généraux renommés, que le hasard et les circonstances avaient tout fait pour lord Wellington, et qu'il jouissait d'une réputation usurpée. Ces chefs persistent-ils dans la même assertion, depuis cette victoire? Je l'ignore. A la vérité le *génie* de Blucher et

les troupes prussiennes revendiquent la gloire de cette fatale journée : mais si la fortune a toujours favorisé lord Wellington, on ne peut cependant lui refuser de grandes qualités militaires, des talens administratifs et une politique sage et profonde. Cette opinion paraîtra trop modérée à quelques lecteurs : mais on doit apprécier les hommes et ne jamais les aduler.

Cette grande célébrité qui accompagne d'ordinaire tous les généraux victorieux, diminue peu à peu jusqu'à ce que le temps équitable ait assigné le dégré de gloire qui convient à chacun. Or, le mérite réel de Wellington égale-t-il celui de Turenne ou de Condé ?... Non. (*) Chez ces deux héros, on reconnaît vraiment le génie de la guerre, qui consiste à contrebalancer la fortune, à

(*) Condé était grand par inspiration, par génie, par nature; Turenne par sagesse : c'était un général profond et sans ostentation : il livrait peu de batailles rangées, qui souvent font beaucoup de mal sans produire aucun avantage; mais il se ménageait des combats utiles à son pays, et ne laissait point de prise aux caprices du sort.

s'assurer des succès, et à vaincre indépendamment du nombre ou de la valeur des troupes.

Pour l'intelligence du récit de la campagne, je devais tracer, sans partialité, l'esquisse du caractère militaire des deux chefs opposés; je terminerai leur parallèle, en ajoutant qu'outre l'avidité de la gloire et le sentiment précieux de l'amour excessif de son pays, Wellington était encore excité par une haine jalouse envers notre nation. Des mobiles moins puissans sollicitaient Masséna : sa réputation était si élevée à cette époque qu'il ne pouvait guères songer qu'à la conserver; les secousses violentes et brusques des différens gouvernemens qui s'étaient déjà succédés en France, la crainte de déplaire au colosse qui y régnait alors, devaient avoir tempéré en lui le feu ardent du patriotisme; et ce chef d'armée n'englobait pas toute la nation anglaise dans une haine profonde. Des actions bien généreuses, ont quelquefois prouvé à l'Europe, qu'une passion aussi implacable n'est point dans le caractère des français.

Revenons maintenant à la suite de l'affaire de Boussaco.

Le lendemain de cette bataille, les deux armées gardèrent les mêmes positions, et, pendant que notre cavalerie manœuvrait, nous nous occupâmes à faire des brancards de feuillage, pour enlever nos braves et malheureux blessés; car on manquait de moyens de transport : nous employâmes les bretelles de nos fusils, coupées par bandes, et les mouchoirs de poche des soldats, pour servir de liens. Les régimens français mirent la plus louable activité à remplir ces soins touchans : chacun travaillait à l'envi; les corps étrangers étaient les seuls qui ne s'occupassent point de ce travail avec zèle : aussi abandonnèrent-ils sur le terrain une partie de leurs infortunés camarades d'armes.

Nous partîmes dans la nuit, emmenant nos blessés avec nous : ceux qui n'avaient que des blessures légères montèrent sur les chevaux de la cavalerie; tous les autres atteints de blessures graves ou de fractures, furent emportés à dos par leurs ca-

marades. Quelques bataillons avaient tant souffert, que tout ce qui leur restait encore de soldats valides, ne suffisaient pas à porter les autres.

Les militaires peuvent seuls savoir combien les marches de nuit sont généralement difficiles et pénibles; elles harassent, dégoûtent et usent bientôt le soldat; elles sont cependant souvent indispensables, soit qu'on veuille agglomérer des troupes sur un point faible, à l'insçu de l'ennemi, soit qu'on se propose de gagner une marche, de cacher une retraite ou de masquer un mouvement de flanc.

Pendant l'hiver, j'avais supporté des nuits bien terribles en Allemagne et dans la Pologne, mais celle où nous quittâmes la position de Boussaco est une des époques de ma vie où je fus le plus péniblement affecté. La marche lente et grave de notre armée, occupée à transporter ses nombreux blessés sur des brancards, offrait l'aspect d'une longue suite de convois funèbres. Le silence morne de l'obscurité, était troublé par le bruit sourd et lugubre

des roues de l'artillerie. De malheureux soldats s'efforçaient envain de contenir l'expression de leurs souffrances; les cris déchirans de la douleur, à moitié comprimés par les efforts du courage, s'échappaient, par intervalles, du fond de leurs entrailles, et fesaient tressaillir de compassion le cœur le moins sensible. Les cadavres de ceux dont la mort terminait les maux au milieu de cette marche affligeante, déposés sur le bord des fossés, servaient à faire reconnaître la route, à travers l'obscurité, aux troupes qui nous suivaient. Les cris aigus des oiseaux de proie qui fuyaient leur refuge et abandonnaient leurs aires à mesure que nous avancions, et dont quelques-uns accompagnaient audacieusement l'armée, en convoitant leur proie, ajoutaient encore quelque chose de sinistre à cette scène.

Lord Wellington ayant négligé à tort d'assurer entièrement sa position, en fesant occuper le pays entre la gauche de la montagne et l'Ouza, c'est-à-dire les défilés de Sardao, Masséna se hâta de profiter de

cette faute pour masquer, sous l'apparence de la victoire, l'échec que son armée venait d'éprouver.

Le 29, nous tournâmes la montagne par notre droite; ce mouvement obligea l'ennemi à opérer sa retraite. Ayant été instruit de notre marche à temps, il quitta sa position dans le plus grand ordre, et nous ne vîmes plus personne lorsque nous descendîmes de l'autre côté dans la plaine. Le revers de la montagne de Boussàco offrait à peu près le même aspect que le versant opposé. Nous aperçûmes alors le couvent de Boussaco dont nous avions distingué une partie du clocher le jour de l'action. Les religieux de ce monastère avaient recueilli, et traité avec la plus grande humanité, les blessés de notre armée, demeurés sur le champ de bataille, à une distance hors de portée du secours que nous eussions désiré leur donner. Dans beaucoup d'endroits de l'Espagne, les moines les eussent achevés au lieu d'entreprendre de leur conserver la vie.

Le mouvement ayant si bien réussi, tout

le monde alors blâma le prince d'Essling de n'avoir pas exécuté cette manœuvre avant l'attaque, dans laquelle il avait perdu au moins trois mille de ses plus braves combattans; perte immense, surtout dans un pays où nous ne pouvions guère espérer de recrues.

On prétendit que la veille de la bataille, le marquis d'Alorna avait suggéré ce sage mouvement au prince; mais que voyant l'armée ennemie à portée, ce dernier avait voulu préalablement tenter le sort des armes : j'ignore jusqu'à quel point on doit condamner cette détermination, dans un guerrier qui jusqu'alors avait été si heureux. La conduite de Masséna dans cette occasion, prouve combien il est dangereux d'avoir à soutenir le poids d'une si haute réputation : il crut devoir braver un écueil qu'un chef vulgaire eût prudemment évité.

Après avoir franchi les défilés de Sardao, on entre dans un pays gai, riche et fertile; nous y trouvâmes quelques vivres, qui nous furent d'un grand secours; car deux jours avant la bataille, le besoin

6

avait déjà commencé à se faire ressentir.

Nous échangeâmes quelques coups de canon dans une petite affaire, avant d'entrer à Coïmbre : l'arrière-garde ennemie nous avait attendus pour la forme, afin de pouvoir dire que la capitale de la Beira n'avait point été cédée sans combattre ; et peut-être aussi, dans le but d'exciter nos soldats au désordre ; car il est reconnu que les troupes se conduisent plus mal, lorsqu'elles pénètrent dans une ville après un combat, quelque léger qu'il soit.

Nous avions nourri l'espoir de trouver enfin des habitans à Coïmbre ; nous savions que c'était une grande ville, très-opulente et assez peuplée ; nous fûmes trompés dans notre attente : les habitans de la capitale de la Beira (*), avaient fui à notre approche, comme dans tout le reste de la province.

(*) Coïmbre est située dans un pays très-agréable, abondant en vignes, en fruits de toute espèce et en oliviers : cette ville est sur une montagne dont le pied est arrosé par le Mondégo, qui serpente majestueusement au milieu de la jolie plaine qu'il féconde ; ses eaux baignent aussi le faubourg de Leyria qu'un superbe pont joint à la cité. Coïmbre possède

Cette émigration de la population entière d'une grande ville, fut d'un sinistre augure pour la suite de la campagne : elle favorisa le vice désorganisateur qui s'introduisait dans notre armée. Les habitans n'ayant pu emporter tous leurs effets avec eux, avaient caché dans leurs demeures ce qu'ils avaient laissé de précieux; et sous le prétexte de se procurer des vivres, dont on avait manqué quelques jours, les soldats fouillèrent les maisons, les dégradèrent pour découvrir les cachettes, et bientôt toute la ville fut pillée. L'enlèvement des subsistances était indispensable; mais il fallait qu'on y mît de l'ordre, et qu'on ne laissât point commettre à plaisir des dégâts inutiles. Les habitans des pays où

---

de beaux monumens publics : la cathédrale et les fontaines sont magnifiques. Son université, si célèbre, fut fondée par Denis, sixième roi de Portugal. Ce prince nommait les cultivateurs les nerfs de l'état : toujours victorieux, il aima et protégea les lettres, institua l'ordre du Christ, et jouissait d'une si grande réputation de justice, que ses ennemis mêmes le choisirent quelquefois pour arbitre. Le peuple le surnomma le père de la patrie : il mourut en 1325.

l'on fait la guerre, sentent que le premier soin des soldats, de quelque nation qu'ils soient, est de se procurer des alimens; ensorte que la perte de leurs provisions, ne les exaspèrent jamais autant que le vol de quelques chiffons, ou qu'un ravage commis dans leurs possessions.

La faute que l'on fit, en laissant saccager la ville de Coïmbre, était d'autant plus énorme, que l'on avait déjà résolu d'y faire rester nos malades et nos blessés. Quel traitement devaient-ils attendre de la part des habitans, qui trouveraient tout pillé et dévasté en rentrant chez eux?

L'armée séjourna le 2 et le 3 octobre, pour se munir de vivres, et l'on prévint que le départ aurait lieu le 4.

On prescrivit, *à l'ordre*, de déposer dans les hôpitaux de Coïmbre, ou dans des couvens qui avaient été désignés à cet effet, tous les blessés et malades susceptibles d'embarrasser la marche; on commanda le nombre de chirurgiens et de médecins nécessaires pour les soigner; et l'on nous assura qu'il restait plusieurs ba-

taillons de garnison dans la ville. Cependant personne n'était d'accord sur le nombre et sur la qualité des troupes qui devaient y demeurer : allait-on aux informations? on vous renvoyait de l'un à l'autre; et même à l'état-major du prince, on ne pouvait rien apprendre de positif. Cette particularité ayant excité notre méfiance, nous nous adressâmes à notre général de division, le comte Marchand, qui depuis long-temps possédait notre affection : il nous fit dire que ceux de nous qui se sentaient encore assez de force pour suivre à cheval, pendant une huitaine de jours, feraient fort bien de ne point rester. Ce conseil fut plus que suffisant pour déterminer nos officiers blessés à partir: nous fîmes suivre aussi ceux de nos soldats qui pouvaient encore se traîner, et nous ne laissâmes que les amputés, et les hommes trop dangereusement blessés pour supporter les fatigues et les douleurs aiguës de la route.

Soit que les régimens des autres divisions n'eussent point eu vent du projet qui se tramait ou qu'ils estimassent trop

l'humanité pour soupçonner un crime aussi noir, ils déposèrent, avec confiance, leurs blessés et leurs malades, dans les lieux désignés par l'ordre du jour.

Le nombre des malheureux qu'on eut la cruauté d'abandonner à Coïmbre, s'éleva à près de trois mille : il n'y avait que peu de malades; la plupart étaient les braves, blessés à Boussaco... Plus de mille de ces victimes auraient pu nous suivre et combattre encore dans nos rangs, au bout de deux mois, si l'on eut mis tous les chefs de corps dans la confidence. Oui, les commandans des régimens auraient pu emmener et sauver la moitié des soldats qu'ils laissèrent à Coïmbre, s'ils eussent été prévenus qu'on devait les abandonner sans pitié. Il resta cependant une faible compagnie pour fournir des sentinelles aux hôpitaux : c'était sacrifier quelques soldats de plus.

Pour calmer l'inquiétude affreuse des infortunés qu'on livrait ainsi à la merci du sort, et qui voyaient filer nos dernières troupes, on leur insinua que les régimens

qui devaient former la garnison, avaient été dans les montagnes chercher des bœufs pour le service des hôpitaux, et qu'on ne laissait qu'une simple compagnie en attendant leur retour.

Les anglais avaient proclamé avec ostentation la victoire du 27 septembre : le but de cette forfanterie était d'exalter le courage des troupes, et l'esprit de la nation portugaise. L'immense population de Lisbonne, accrue de toute la masse des réfugiés, se livra d'abord à l'excès de joie que peut inspirer l'idée d'un grand triomphe; mais cette vive impression fut de courte durée : elle fut suivie d'un mécontentement général. Voyant revenir l'armée anglo-portugaise en grande hâte, sachant que nous avions occupé l'opulente Coïmbre, et que, malgré les pluies abondantes, nous approchions à marches forcées des murs de Lisbonne, tous les habitans se crurent indignement joués. Le peuple est aussi méfiant que facile à tromper. Doués d'une imagination ardente, les portugais s'exagéraient les maux auxquels ils seraient

livrés, si leurs alliés les abandonnaient; et dans leur appréhension, ils projetaient vaguement de les empêcher de monter sur leurs vaisseaux.

Ces légers mouvemens occasionnèrent sans doute les bruits qui coururent alors d'une conspiration en notre faveur, et dont les anglais profitèrent habilement pour imposer leur dictature à la régence de Portugal.

En sortant de Coïmbre, nous prîmes la route de Lisbonne dont nous étions encore éloignés de trente-six lieues. Nous passâmes par Rédinha, Pombal, et nous arrivâmes à Leyria le 7. Notre cavalerie légère donna et reçut quelques coups de sabre le long de la route : il y eut plusieurs charges de part et d'autre, sans avantage bien marqué. Le troisième régiment de hussards, dont le nom se rattache à tout ce que la cavalerie française peut avoir fait de glorieux, eut quelques officiers prisonniers.

Leyria est une jolie petite ville, située dans un bassin fort agréable. Le palais

de l'évêché est très-beau et parfaitement situé : nous y trouvâmes une excellente bibliothéque : les orangers qui entourent ce palais produisent les fruits les plus délicieux du pays. Leyria possède un ancien fort qui n'est plus défensible aujourd'hui ; les habitans de cette ville étaient tous désertés.

Après Leyria, nous passâmes par Moliano, Rio-Mayor, Tagaro; et l'armée se dirigea sur Alenquer, Villa-Nova et Villa-Franca. Nous trouvâmes l'ennemi en position sur les hauteurs qui sont près de ce dernier endroit : ces montagnes se lient à la position de Vimeira, où le général Junot avait eu une affaire très-glorieuse contre les anglais, avant son honorable capitulation.

Ces hauteurs de Villa-Franca, que nous nommâmes les positions de Lisbonne, parce qu'elles défendaient l'entrée de cette capitale, avaient été fortifiées à l'avance par l'ennemi : elles étaient retranchées, palissadées en plusieurs endroits, et hérissées de pièces de canon de tout calibre.

Après les avoir reconnues avec sagesse, on les jugea vraiment inexpugnables. Peut-être qu'on les eût attaquées sans la leçon, un peu chère, que l'armée avait reçue à Boussaco.

Les deux armées étaient placées de la manière suivante : l'armée anglo-portugaise était distribuée sur des montagnes inégalement élevées, formant une position demi-circulaire, convexe rapport à nous; sa droite, appuyée au Tage, était flanquée par plusieurs chaloupes canonnières : les mamelons avaient été tellement fortifiés, vers les points accessibles, qu'il eût fallu en faire le siége pour s'en rendre maître.

Le général Hill, à qui Wellington doit quelques lauriers de sa couronne, occupait Alhandra et Bucellas. Les divisions Crawford et Heiths étaient sous Canvas; celle de sir Spencer au centre et à la gauche. Les généraux Picton, Cole et Campbell occupaient Torrès-Védras, Dias-Portas et Ribaldiera. Sir Cotton, commandant la cavalerie, avait son quartier-général à Mafra La gauche de l'armée ennemie se

terminait près de l'embouchure du Sisandro, dans la mer.

Cette ligne si étendue était pourtant très-forte naturellement, et toutes les ressources de l'art avaient été mises en œuvre pour la rendre encore plus formidable ; le Tage et la mer empêchaient de la tourner.

Les deuxième et huitième corps de notre armée occupaient aussi une fort belle position : ils couronnaient des hauteurs formant un second arc de cercle, à peu près concentrique à celui décrit par l'armée ennemie, mais tracé d'un rayon plus grand : en sorte qu'avec moins de monde, nous occupions une ligne bien plus étendue que celle des anglais, puisque nous embrassions pour ainsi dire la leur. Un vallon riant, mais assez étroit séparait les deux armées. Notre gauche occupait Villa-Franca sur les bords du Tage : c'est là que nous perdîmes, dès le premier jour de notre arrivée, le jeune général Sainte-Croix, officier qui donnait les plus grandes espérances : il fut tué par un boulet parti des chaloupes canonnières.

Le duc d'Abrantès occupait le centre à Sobral. Le maréchal Ney avait des troupes à Otta et à Villa-Nova; le reste de son corps d'armée formait la réserve, et fournissait des postes dans les villages tout le long de la rive, pour observer le fleuve, dont l'ennemi était maître au moyen de ses embarcations.

Nous avions une bonne division de dragons à Alventre, pour couvrir notre flanc droit contre les attaques d'une partie de la cavalerie anglaise, stationnée sur le Sisandro.

Masséna avait habilement distribué son armée; elle pouvait être réunie en quatre heures, et faire face à tout. Notre attitude imposante bravait l'armée anglo-portugaise; et nos gardes la défiaient continuellement pendant les premiers jours. Peu à peu ces petites provocations cessèrent; les avant-postes ne s'inquiétèrent plus, et le calme de la paix régna sur tout le front de ces deux armées ennemies.

Dans ces circonstances, nous apprîmes que les trois mille malheureux que nous

avions abandonnés à Coïmbre, avaient été enlevés et conduits à Porto, par un corps de trois mille portugais qui les avaient fort maltraités, surtout dans le moment où ce parti pénétra dans les hôpitaux. Tous les objets qu'avaient pu conserver nos infortunés compagnons, tous leurs vètemens, leur furent ravis inhumainement : les bandes qui comprimaient leurs blessures furent arrachées, malgré leurs cris de douleur, par quelques soldats portugais d'une avarice sordide, qui espéraient découvrir encore de l'argent, caché sur leurs plaies vives et sanglantes. Cet événement si décourageant pour l'armée, et que les historiens qualifieront d'une épithète plus énergique, eut lieu le 7 octobre.

Nos soldats, ayant acquis la certitude qu'on n'avait point laissé de garnison à Coïmbre, pour veiller à la sûreté de leurs camarades, blessés en combattant avec la plus grande valeur, crièrent ouvertement contre Masséna. Dès-lors, l'armée valut beaucoup moins : le général n'avait plus toute sa confiance.

Ce fut à cette époque que le prince d'Essling dépêcha le général Foy à Paris, pour rendre compte de tout ce qui s'était passé depuis que l'armée avait quitté Almeïda. Le prince, dans son rapport, présenta l'affaire de Boussaco comme une fausse attaque, qu'il avait ordonnée dans le but de faciliter les moyens de tourner la position; mais que les troupes, emportées par leur audace et leur intrépidité, s'étant trop engagées, il en était résulté un combat sanglant. Il peignait le funeste événement de Coïmbre comme le résultat fâcheux d'un malentendu; il disait que son intention avait été de laisser des troupes dans cette ville, etc. Après avoir rendu compte de la force des lignes de Torrès-Védras, il parlait de la fuite générale des habitans, exposait le dénuement total où se trouverait bientôt son armée, et finissait par demander des ordres et des renforts. Ce rapport montre que les généraux, mêmes, déguisent parfois la vérité aux princes dont ils ont toute la confiance.

Des nouvelles si peu satisfaisantes, cal-

mèrent cependant une partie des vives inquiétudes que la France éprouvait sur notre sort : depuis l'affaire de Boussaco, les anglais avaient répandu l'alarme; la désolation régnait dans nos familles, toujours disposées à s'exagérer les dangers et les maux de ceux que leur amour accompagnait dans des contrées lointaines. Si l'envoyé du prince adoucit les craintes affectueuses de nos compatriotes, ses récits durent produire une profonde impression sur la perspicacité guerrière du chef du gouvernement : Napoléon put reconnaître alors la faute que l'armée avait commise en pénétrant en Portugal ; elle eût été employée à une campagne outre-mer, qu'elle ne se serait pas trouvée plus isolée de l'Espagne.

Ce voyage périlleux du général Foy, à la tête d'une poignée de soldats, traversant un pays inconnu et entièrement soulevé, est un des plus hasardeux et des plus intéressans qu'on puisse rapporter : il mérite d'être cité dans les annales militaires, pour la prudence, le courage et le sang-froid

avec lesquels il a été exécuté. Coupé par l'ennemi sur presque tous les points, le général Foy a fait souvent des marches insidieuses et des contre-marches pénibles, en traversant des terrains âpres et *impratiqués*, pour éviter les embûches qui l'entouraient. Dans une de ces occasions, contrarié par la violence des élémens, une bourrasque lui fit perdre une bonne partie de son escorte, au passage d'une montagne. Cependant, connaissant le mérite, la prudence, le courage actif et entreprenant de cet habile chef, on conçoit qu'il ait pu pénétrer jusqu'en France. Mais ce qui excita surtout notre étonnement, ce fut de le voir revenir ensuite parmi nous, après avoir surmonté ou vaincu tous les périls, tandis que tous les chefs de parti, étaient aux aguets en Espagne et en Portugal, pour empêcher son retour. L'armée entière avait pris le plus vif intérêt à l'issue de ce voyage; nous espérions que les ordres que le général Foy rapporterait, amélioreraient notre situation.

On peut citer comme un fait honorable

pour l'armée de Portugal, d'avoir occupé pendant un mois les positions de Villa-Franca, où nous manquions absolument de tout, sans que l'armée anglo-portugaise osât nous attaquer : grossie par toutes les milices qui avaient reflué vers Lisbonne, par les renforts venus de l'Angleterre, et par dix mille espagnols que l'infatigable marquis de la Romana avait amenés dans les lignes de Torrès-Védras, elle était alors au moins double de la nôtre.

Sans doute lord Wellington a agi avec sagesse, en évitant de compromettre la cause qui lui était confiée : il eut le froid mérite d'attendre du temps le résultat d'une victoire, qu'il pouvait peut-être obtenir en effet, plus glorieusement par la force des armes. Il temporisa jusqu'à ce que ses terribles auxiliaires, la faim et les maladies, eussent insensiblement miné nos forces. Les écrivains *Français* qui prodiguent tant de louanges à ce moderne *Fabius*, dans leurs écrits sur l'Espagne, auraient-ils dû refuser quelques éloges à une persévérance de courage jusqu'alors sans exemple, dans

l'histoire des troupes de leur nation.

C'est avec trente-cinq mille français seulament, souffrant toute espèce de privation, que Masséna a bloqué pendant un mois l'armée combinée, composée de 36,000 anglais, de 35,000 hommes de troupes régulières portugaises, de 11,000 hommes de milices, au moins, et de 10,000 espagnols. Pendant ce temps le reste de notre armée fortifiait Santarem, occupait Tomar et menaçait Abrantès. Voilà les faits; que le lecteur fasse les commentaires.

Au bout d'un mois, le dénuement total des vivres obligea le Prince à abandonner ses positions, et l'armée se porta en arrière, à hauteur de Santarem, où les ressources n'étaient point encore épuisées. Ce mouvement s'effectua avec beaucoup d'ordre, dans la nuit du 14 au 15 novembre.

Les Anglais voyant cette marche rétrograde, pensèrent que nous voulions déjà abandonner le pays, pour rentrer en Espagne; dans cette idée, ils suivirent de près notre arrière-garde, et voulant hâter notre retraite, en nous harcelant vigoureu-

sement, ils essayèrent de forcer nos postes. Le 19, Wellington menaça infructueusement de franchir le Rio-Mayor, petite rivière derrière laquelle nous avions fait volte-face : Masséna offrait encore l'image d'un vieux lion qui s'éloigne à pas lents, et qui se retourne brusquement pour réprimer les insultes du chasseur. La savante position que le prince d'Essling avait choisie en imposa au général anglais; il la contempla long-temps d'une colline opposée, et, dans la soirée, il fit reculer ses troupes sur diverses directions. Bien convaincue alors que nous étions déterminés à défendre vigoureusement le terrain, l'armée ennemie se répartit dans les villages que nous venions d'évacuer dans la plaine.

La nouvelle position militaire que le prince avait choisie, en avant de Santarem, présentait à l'ennemi un double rideau boisé, assez étendu, facile à défendre, et que nous fortifiâmes immédiatement par de nombreux abatis d'arbres entiers : on sacrifia à cette mesure de sûreté, une

quantité immense d'oliviers. Des montagnes gardaient notre droite, et notre gauche appuyait encore au Tage. En quelques jours, notre front était devenu inattaquable; et, couverts par le Monté-Junto, il était difficile de nous tourner. Si l'ennemi eut tenté de le faire, Masséna aurait peut-être profité du mouvement pour marcher avec rapidité sur Lisbonne.

Santarem, qui servait de dépôt général, se trouvant très-près de la ligne, nous donnait encore de grands avantages. Cette ancienne et assez belle ville est située sur le sommet d'une montagne qui commande le Tage, et qui est coupée à-pic du côté du fleuve, qui baigne sa base (*).

Depuis notre mouvement rétrograde, l'ennemi était censé avoir repris l'*initiative :* nous étions réduits à la défense, mais nous nous sentions encore assez formidables pour attendre avec sécurité les

---

(*) Les terres environnantes sont très-fécondes en vignes, en olives et en froment : on doit remarquer qu'on y fait la récolte deux mois après avoir semé. Santarem est à quatorze lieues de Lisbonne.

ordres que devait rapporter le général Foy. C'est parce que Masséna était bien pénétré de la force de sa nouvelle position, qu'il transféra son quartier-général de Santarem à Torrès-Novas, où, d'ailleurs, ce chef était plus au centre de son armée. Le nouveau quartier-général de Wellington était à Cartaxo; c'est dans cette dernière ville que se termina l'active carrière du marquis de la Romana : la mort seule pouvait arracher le courage et l'espoir du cœur antique de ce moderne espagnol.

Aussitôt que le prince d'Essling eut jugé les positions de Lisbonne inabordables, il ordonna la construction d'un pont de bateaux : tous les ouvriers des corps s'étaient rendus à Santarem pour s'y occuper de suite de ce travail, conjointement avec les sapeurs du génie et le quarante-quatrième bataillon de marine, qui faisait partie de notre armée. La construction des pontons fut poussée avec toute l'activité qu'on pouvait espérer d'une armée réduite à ses propres moyens : les travaux étaient dirigés par le vieux et

estimable général Eblé, l'un des chefs qui ont fait le plus d'honneur à l'arme de l'artillerie.

Lorsque nous occupions les positions de Villa-Franca, des maraudeurs français avaient plusieurs fois franchi le Tage à la nage, pour aller dans l'Alentéjo enlever des comestibles dans les fermes voisines du fleuve. L'armée combinée envoya des partis sur la rive méridionale pour défendre les habitans de ces excursions. Cependant, malgré les patrouilles ennemies, nos nageurs parvinrent, à diverses reprises, à ramener à nous quelques bateaux qui étaient sur la rive gauche; et plusieurs fois, ils détruisirent à coups de hache ceux qui ne pouvaient se mettre à flot. M. Féard, officier du soixante-seizième régiment, exécuta volontairement quelques-unes de ces opérations, à la vue des partis portugais: on ne peut trop citer les courageux exemples.

Les embarcations enlevées à l'ennemi furent armées en course et croisèrent sur le Tage; elles augmentèrent ensuite le

nombre des pontons que l'on construisait.

Le prince voulait se mettre à même de pouvoir passer sur la rive gauche du Tage, lorsqu'il aurait épuisé toutes les ressources de la rive droite : ce projet était d'autant meilleur que l'armée du maréchal Soult faisant le siége de Badajoz, nous nous fussions trouvés appuyés par elle; et nos derrières étant libres, nous eussions pu communiquer fréquemment avec l'Espagne. L'Alentéjo, qu'on nomme le grenier du Portugal, riche en tout genre de subsistances et de productions, nous eut permis d'organiser enfin nos administrations des vivres, et de faire des distributions reglées aux troupes. Depuis l'ouverture de la campagne, on avait été dans l'impossibilité de leur délivrer la moindre ration de *pain* ou de *biscuit* : les soldats se procuraient des vivres, en maraudant, et les confectionnaient eux-mêmes.

Des hauteurs de Santarem, nous voyions les riches et belles plaines de l'Alentéjo, couvertes au loin des nombreux troupeaux que les habitans avaient fait passer d'une

rive à l'autre, au moment de notre arrivée : cette vue qui promettait l'abondance et qui faisait sentir plus vivement les privations, excitait les désirs que l'armée avait de franchir le Tage.

Lord Wellington, qui avait été instruit des travaux de construction commencés dans les chantiers de Santarem, ne put douter du projet que le prince d'Essling avait de jeter son armée dans l'Alentéjo. Pour s'opposer à cette opération, qui eut fait tourner les résultats de la campagne en faveur de notre armée, il fit passer de nombreux renforts au sud du fleuve : la division du général Hill, le traversa sur des barques, près de Villa-Nova ; et bientôt des batteries furent élevées pour défendre les principaux points de passage.

Le Prince avait fait passer le Zézère à quelques troupes, pour reconnaître, menacer, et même attaquer Abrantès, que l'ennemi avait fortifié de nouveau par quelques ouvrages en terre : cette ville était défendue par trois ou quatre régimens espagnols ou portugais. On simula une

espèce de mouvement d'attaque, afin de faire une sommation; mais soit que les fortifications fussent dans un état respectable, ou que le gouverneur eût montré de la fermeté, nos troupes se retirèrent; et l'on se borna à observer la place, des hauteurs arides de Punhète.

Quelques temps après le départ du général Foy, Masséna envoya de fréquentes reconnaissances sur les routes de Coïmbre et de Castel-Branco; sans doute dans l'intention de protéger les détachemens qui pourraient venir d'Espagne pour lui remettre des dépêches; ou peut-être envoyait-il ces fortes découvertes, dans le but d'obtenir des renseignemens sur les renforts qu'il attendait.

On apprit, en effet, dans une de ces expéditions, que des troupes françaises, au nombre de trois mille, sous les ordres du général Gardanne, avaient pénétré en Portugal; mais qu'après plusieurs journées de marche, elles avaient rebroussé en grande hâte, et qu'elles étaient rentrées en Espagne. Cette nouvelle, loin de satis-

faire, était assez inquiétante : on ne savait à quoi attribuer ce mouvement rétrograde et si précipité, surtout, ces troupes n'ayant point rencontré d'ennemi. On nous dit par la suite, que le général Gardanne avait ajouté foi trop facilement aux faux rapports d'un déserteur portugais, que le gouverneur d'Abrantès lui avait adressé exprès : les discours des habitans, qu'il avait pu rencontrer sur nos derrières, avaient plutôt contribué à l'induire en erreur. Quoi qu'il en soit, le général Gardanne crut que l'armée de Masséna était complétement défaite, et ne jugea pas à propos de s'aventurer plus avant en Portugal : il rebroussa au moment où son avant-garde pouvait découvrir les feux de nos bivouacs. Trompé sur le nombre, sur la position et sur les projets de l'ennemi, il redouta de se voir attaquer par des forces bien plus nombreuses que les siennes; et il força tellement sa marche rétrograde vers l'Espagne, qu'il perdit beaucoup de monde sans avoir eu de combat à soutenir.

Un militaire ne saurait jamais être assez en garde contre toute espèce de ruse de guerre; car il ne faut qu'un seul instant dans le métier des armes pour perdre sans retour une réputation glorieuse, acquise par vingt années de peines, de travaux et de combats : on ne voit plus alors que la faute de l'officier; on oublie et ses hauts faits et ses blessures honorables. La guerre favoriserait trop les enfans de la gloire, s'ils ne rencontraient pas souvent l'ingratitude au milieu de la plus noble carrière : un guerrier a d'ailleurs assez d'avantages : il est à la fois le défenseur de l'État et le soutien du Prince, il consacre ses talens et tous ses instans à sa patrie, il l'aide aussi de sa fortune; et, plus noblement généreux. il a l'honneur d'exposer à chaque instant sa vie, et de la sacrifier au moindre signe du Monarque, pour la sécurité publique.

Le général Drouet, comte d'Erlon, se trouvait déjà dans les environs de Rodrigo avec son corps; mais ayant vu revenir en désordre les troupes du général Gardanne,

qui, excitées par leur terreur panique, devaient exagérer encore les faux rapports, il attendit, avec raison, d'être plus amplement informé, pour s'avancer en Portugal.

Dans cet intervalle, l'armée du prince travaillait à se précautionner de biscuit pour une quinzaine de jours d'avance : l'exécution de cette mesure prudente, éprouva des difficultés et demanda du temps, parce que les grains commençaient à devenir fort rares. Pour former cette réserve, on était dans l'obligation d'économiser sur la subsistance de chaque journée.

Vers la fin de décembre, on annonça qu'un renfort très-considérable, commandé par le comte d'Erlon, nous était arrivé (*). Cette nouvelle fit une sensation très-vive sur l'esprit de l'armée, qui, se trouvant privée de toute communication, commençait à se considérer comme abandonnée. On ne peut imaginer combien il est pernicieux à l'énergie des troupes, de se voir entièrement isolées et

(*) La jonction eut lieu le 26.

réduites à elles-mêmes sur un sol étranger, que la fuite des habitans a rendu désert : il faut s'être trouvé dans ces sombres circonstances, pour concevoir combien les soldats regrettent alors leur mere-patrie.

Le renfort considérable que l'on avait annoncé, se réduisit à une seule division de troupes qui n'étaient point encore acclimatées, et qui, même dans les momens les plus critiques des guerres du nord, n'avaient jamais vu d'exemple de notre manière extraordinaire d'exister. Cette division occupa Leyria, sous les ordres du comte d'Erlon : ce point bien gardé assurait entièrement nos positions de Santarem, et mettait le général anglais dans l'impossibilité de nous attaquer avec succès.

La division Claparède, qui faisait partie du corps que le général Drouet commandait dans la campagne de Wagram, était entrée aussi en Portugal; mais elle demeura dans les environs de Guarda, pour assurer les derrières du gros de l'armée, menacés par les partisans Sylveira (*),

(*) Sylveira est le guerrier sans gloire, qui s'est

Muller, Wilson (*), Trant, Bacellard et Grant. La mission de ces chefs de milice était de nous harceler sans cesse, et d'intercepter nos convois et nos dépêches. Le général Claparède se trouva ainsi dans un état continuel de guerre : attaquant ou attaqué, il montra la prévoyance et l'activité qui caractérise le mérite militaire. Au pont d'Albade, près de Trancoso, il repoussa rudement le corps de Sylveira ; et après avoir fait ses dispositions, il se mit en marche, le 9 janvier, dans l'intention d'attaquer à son tour, et de rejeter de l'autre côté du Duero, ce corps ennemi dont le voisinage fatiguait les cantonnemens de sa division. Il trouva Sylveira posté sur les hauteurs de Sarzeda, présentant à ses pieds une ligne étendue de tirailleurs : déjà les colonnes françaises

souillé d'infamie envers la postérité, en faisant assassiner les malades et les convalescens désarmés, que le maréchal Soult laissa à Chavez, avant l'affaire de Porto. C'est à ce tigre portugais que le savant Cuvier doit la mort de son beau-fils.

(*) Wilson, est le même anglais qui a figuré dans l'évasion de Lavalette.

étaient en marche pour le tourner, lorsque l'ennemi débusqua sans attendre le résultat de cette manœuvre. Le général Claparède le poursuivit; le 11, le corps de Sylveira fut rencontré, forcé, battu et culbuté aux ponts de Villa et de Freisinh, sur la Tavora : il fut ensuite mené si vivement que Muller, qui accourait à son secours, rebroussa subitement en apprenant que les troupes de Sylveira fuyaient en déroute, vers tous les points du Duero, où elles pouvaient trouver des barques.

Après cette expédition, la division Claparède abandonna les bords du Duero, pour s'approcher de Célorico, sur la communication directe de Santarem avec Almeïda. Ce mouvement pouvait protéger le retour du général Foy, qui partit d'Almeïda, le 2 février, pour rejoindre l'armée.

De nouveaux rassemblemens ayant lieu dans les environs de Guarda, Belmonte, Covilhao, Fondao, etc., le général Claparède rassembla encore sa division et marcha pour les dissiper : ils s'étaient réunis à Covilhao, dans une position su-

perbe, sous la conduite d'un anglais nommé Grant. Ce partisan, qui avait fait de grands préparatifs de défense, se laissa *manœuvrer*, et bientôt sa troupe, composée de milices, d'ordonnances et de Guerrillas, fut mise dans une déroute complète.

Cette guerre de détail, à laquelle nous n'avons jamais donné assez d'importance en Espagne, parce qu'on trouvait peu glorieux de combattre des milices et des paysans, devenait pourtant très-destructive à la longue. Le mépris même que nous avions pour ce genre de troupe nous était préjudiciable : nous ne marchions que contre les gros rassemblemens : nous les dissipions si facilement, que nous en négligions les débris. Mais ces restes épars imitaient les polypes; ils formaient de nouveaux troncs qui prenaient souvent l'accroissement de la souche. Les petits partis, que nos généraux dédaignaient à cause de leur faiblesse, ne négligaient jamais d'attaquer et d'égorger tous les soldats malades ou blessés qu'ils rencontraient isolément, sur les chemins, en arrière de nos régimens.

Les troupes du général Hill, sur les bords du Tage, voyaient chaque jour les progrès de nos travaux de construction; d'une rive à l'autre, elles pouvaient compter le nombre de pontons achevés, et calculer, par conséquent, le moment où nous pourrions être à même de tenter le passage. Cet instant approchait lorsque les anglais essayèrent, sans succès, d'incendier nos bateaux avec leurs fusées à la Congrève; elles parcourent rapidement la distance qui les séparent de la proie qu'elles doivent embraser, et s'y fixent d'une manière invariable au moyen d'un crampon de fer. Le feu aurait tout consumé si l'on ne se fut empressé d'éloigner les pontons.

L'ennemi savait que nous commencions à éprouver de nouveau beaucoup de privations, et que bientôt les souffrances et le besoin, nous obligeraient immanquablement à essayer de franchir le Tage, pour nous établir dans l'Alentéjo; ou enfin, que nous nous trouverions forcés, malgré notre obstination outrée, à nous retirer derrière le Mondégo. Il était évident que nous ne

pouvions demeurer encore long-temps dans les positions que nous occupions. Le pays, dépouillé de ses productions et de ses ressources, tout en conservant un certain aspect pittoresque, rappelait les déserts de l'Égypte; et les villages abandonnés et en ruines, offraient quelquefois l'aspect lugubre de ses silencieux tombeaux.

Pendant que les deux armées s'occupaient, en s'observant, de leurs travaux d'attaque et de défense, le général Junot, d'un caractère irascible et violent, eut la figure traversée d'une balle dans une légère escarmouche, qui survint à la suite d'une reconnaissance. Le chef anglais eut l'attention de s'informer de sa blessure, et de lui faire offrir les choses qui pouvaient contribuer à son rétablissement; il poussa les soins jusqu'à lui donner des nouvelles de Madame la duchesse d'Abrantès, qui était demeurée à Ciudad-Rodrigo.

Depuis l'affaire de Boussaco, l'armée entière ne vivait que de ses maraudes : tous les habitans fuyaient constamment notre approche; ils abandonnaient leurs

demeures pour se réfugier au milieu des montagnes ou dans le cœur des forêts; ils emportaient toujours avec eux, leurs effets et leurs provisions de toute espèce; ils emmenaient aussi leurs bestiaux, et ils avaient grand soin, avant leur émigration, de cacher et d'enfouir dans les lieux les plus difficiles, tout ce qu'ils ne pouvaient enlever. Si notre marche rapide ou imprévue ne leur laissait point le temps de construire ou de creuser leurs cachettes, ils jetaient dans les puits, dans des mares ou dans les rivières, tout ce qui pouvait servir à alimenter notre armée ou être utile à sa conservation. Cette conduite, comme je l'ai déjà dit, leur avait été prescrite par les anglais; et le gouvernement de Lisbonne, entièrement dévoué à Wellington, avait prononcé peine de mort pour quiconque ne s'y conformerait pas strictement. Ce plan, fidèlement exécuté, était efficace pour nous obliger à évacuer, au bout de quelque temps, les provinces où nous avions eu l'intention de nous fixer : à la vérité, il assurait aussi la dé-

vastation et la ruine de ces mêmes contrées pendant nombre d'années ; mais les portugais, déterminés et vindicatifs, supportaient ces sacrifices avec plaisir, en songeant aux privations et aux besoins poignans qui devaient nous assaillir. Nous trouvions partout les moulins détruits, les huches cassées, les fours démolis ; et nous étions sans cesse dans la nécessité de fabriquer nous-mêmes, tous les ustensiles propres à la manutention.

Quelque riche et fertile que soit un pays, il est impossible qu'une armée étrangère puisse y subsister long-temps, lorsqu'elle est absolument privée de tout secours de la part des habitans. Les subsistances sont bientôt épuisées, si les indigènes ne renouvellent les productions du sol. Les convois par terre ne peuvent suffire à alimenter une armée, dans un pays lointain, lorsqu'elle est un peu considérable : cette observation s'applique, *à fortiori*, à l'armée de Portugal, qui se trouvait privée et éloignée de tout secours, et qui ne pouvait meme recevoir de convois de munitions, pour remplacer celles

qui avaient été consommées dans les combats.

On avait essayé d'envoyer aux vivres des détachemens en ordre, commandés par des officiers; mais ces détachemens, contenus par la discipline militaire, ne rapportaient jamais rien; tandis que les soldats qui s'échappaient furtivement des camps ou de leurs cantonnemens, et qui se réunissaient ensuite par groupes, revenaient toujours avec des mulets ou des ânes chargés de farine, de grain, de lard, de jambons, de légumes secs et d'outres de vin. Les corps étant chargés de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, on renonça au mode d'envoyer de gros détachemens aux vivres, et l'on fut forcé, malgré tous les inconvéniens, de tolérer les courses partielles dans l'intérieur des compagnies; toute autre manière de s'*avitailler* avait été reconnue infructueuse. Nos maraudeurs, allant à travers champs, se dérobaient facilement aux partis portugais qui harassaient sans cesse nos troupes le long des chemins, et qui nous faisaient

toujours payer notre subsistance du sang de quelques-uns de nos camarades. Dans les commencemens, il n'y avait point d'égoïsme : les capitaines dont les soldats faisaient meilleure capture, partageaient avec les autres, et ceux-ci savaient reconnaître ce service à leur tour.

Le sixième corps qui occupait Tomar, Santa-Cruz, Ourem, etc., en seconde ligne, était beaucoup moins gêné pour les vivres que le reste de l'armée; les villages n'étaient point aussi dévastés que dans les environs de Santarem, et les soldats avaient moins de distance à parcourir pour trouver un pays neuf. Aussi, le sixième corps a-t-il fourni quelquefois des subsistances aux autres troupes, qui se trouvaient dans les positions les plus défavorables.

Nous avions dans toutes les compagnies, un ou plusieurs hommes d'un tact si fin qu'aucune cachette ne pouvait leur échapper : dans les maisons, ils les désignaient au premier moment; dans les champs, dans les bois, dans les rochers, ils les devinaient à cinquante pas au loin. On

ne le croira peut-être pas, mais j'ai connu, en Portugal, des soldats dont le sens de l'odorat était si exquis, qu'ils découvraient les cachettes à l'odeur, à une distance assez forte pour surprendre étrangement tous les spectateurs. J'avais, dans ma compagnie, un certain *Tabaco*, qui aurait fait fortune en employant le prestige de la baguette devinatoire; son talent n'était point de découvrir les sources, ni de dire où l'on avait caché de l'eau; mais il allait flairant, et sentait où l'on avait enfoui le vin : lorsqu'il passait à côté de quelque cachette de cette liqueur, on le voyait se mettre en arrêt, et il ne tombait jamais en défaut. Dans les circonstances où nous nous trouvions, l'instinct de ces soldats, plus adroits ou privilégiés, était devenu très-précieux pour leurs camarades : ils se mettaient à la tête des groupes de maraudeurs, et pourvoyaient leurs compagnies de tout ce qui était nécessaire à la vie et à l'entretien des troupes. Les officiers, de leur côté, avaient dirigé la construction des fours; ils nommèrent des boulangers, des

bouchers; ils organisèrent des ateliers pour les tailleurs et pour les cordonniers; ils avaient désigné des meûniers qui mirent les anciens moulins en état; et même, dans les endroits où il n'y en avait jamais eu, les soldats avaient imaginé d'en construire qu'ils faisaient tourner à bras, ou bien qu'un âne seul, attelé à l'extrémité d'un levier, pouvait facilement faire aller. Les meules étaient fabriquées avec des tombes prises dans les églises, parce qu'on ne trouvait point ailleurs des pierres convenables. Ces moulins, une fois achevés, ressemblaient assez aux moulins à bras dont on se sert en Bretagne pour moudre le blé noir. Ainsi, notre armée dépourvue de tout ce qui était indispensable à la vie, avait suppléé à tout : la nécessité est un habile maître.

Les maraudes, qui d'abord étaient assez heureuses, devinrent de jour en jour moins productives et plus pénibles. Le pays que l'armée occupait, rapportait peu de froment; on fut bientôt réduit au pain de maïs, et même, n'en trouvant point suf-

fisamment, plusieurs corps étaient réduits à la moitié ou au tiers de la ration ; d'autres régimens ne vivaient que de viande et de légumes, encore n'en avaient-ils pas toujours en assez grande quantité.

Le vin qui abondait dans le pays, ayant été gaspillé par les soldats qui le trouvaient, ou consommé dans les camps avec une imprévoyante profusion, était aussi épuisé.

Nos maraudeurs avaient beau s'étendre jusqu'à quinze ou vingt lieues sur les derrières ou sur les flancs de l'armée, ils ne rapportaient plus que très-peu de chose : le produit des courses était quelquefois consommé par les pourvoyeurs avant leur rentrée dans les cantonnemens. Les compagnies étaient toujours dans une avide attente : dans leur anxiété, elles plaçaient des hommes aux aguets sur les chemins par où leurs détachemens devaient revenir. Si la tournée avait été heureuse, les soldats placés en vedettes revenaient en courant prévenir leurs camarades, et la joie du besoin satisfait brillait un instant sur tous les visages ; si la maraude avait été

infructueuse, les figures s'allongeaient, et l'esprit restait sombre. C'est à cette époque, que la plupart des régimens commencèrent à ressentir vraiment toute espèce de besoins.

Les membres des administrations, les commissaires des guerres, les employés aux vivres, et ceux des hôpitaux, qui avaient fait d'avance de si beaux projets sur l'occupation et la richesse du Portugal; n'ayant point de soldats pour se pourvoir, souffraient beaucoup plus que les militaires; et j'avoue, à notre honte, que personne n'en était fâché. Plusieurs de ces Messieurs étaient venus faire cette campagne, armés de pacotilles de modes, d'éventails, etc., dont ils espéraient retirer un grand profit; mais ils se trompèrent dans leurs spéculations; ils ne rencontrèrent pas un seul acheteur; et leurs marchandises délicates furent englouties dans des torrens.

On trouvait encore quelques troupeaux cachés dans des lieux déserts et presque inaccessibles; soit dans les endroits les

plus sombres et les plus touffus des forêts, soit derrière des masses énormes de rochers, où l'homme n'avait peut-être jamais pénétré avant cette guerre; ou enfin, au fond des précipices les plus affreux. Là aussi, étaient retirés des habitans que la crainte et la solitude avaient rendus à moitié sauvages : leur barbe longue, leurs cheveux épars, leurs traits noircis par la fumée des feux qu'ils n'osaient allumer que la nuit, peignaient toute l'insouciance du malheur.

Des personnes distinguées, des prêtres, que les mouvemens de nos colonnes avaient empêchés de se retirer vers Lisbonne, se trouvaient aussi réfugiés dans ces espèces d'antres, avec des familles de paysans. Dans ces crevasses de montagnes, où nul chemin ne conduisait, ces malheureux habitans se croyaient en sûreté à côté de leur fortune; mais ces réduits farouches, qui devaient les défendre de la cupidité du soldat sans frein, aigri par les fatigues et le besoin, leur servaient quelquefois de tombeaux. Les femmes, les filles,

trouvées dans ces lieux sauvages, étaient obligées d'assouvir les passions les plus effrénées pour éviter la mort : je le dis à regret, on en a vu même d'égorgées par les tigres dont elles venaient de rassasier la brutalité ! Ceux qui commettaient ces abominations, étaient quelques misérables qui, du rebut gangrené des grandes villes, avaient été introduits, par le sort, dans les rangs des braves. Ce sont ces êtres vils qui dans leurs courses, se trouvant dégagés de toute espèce de joug, s'abandonnaient aveuglément à leur férocité. Qu'on se garde bien de confondre ces brigands atroces avec nos vrais soldats. Les hommes les plus cruels sont presque toujours les plus lâches.

Dans la crise où notre armée se trouvait alors, les lois répressives, les réglemens de police et de discipline, étaient tombés en désuétude. On ne punissait guère que le subordonné qui manquait à son supérieur, encore montrait-on parfois une indulgence condamnable. Si l'on faisait un exemple d'un coupable pris en

flagrant délit, la police refermait bientôt son œil indolent, et le vice reprenait son cours. Un état de chose si pernicieux aurait fini par corrompre tous nos soldats, car il faut des liens inflexibles pour contenir dans l'ordre les corps nombreux.

Dans les commencemens, les hommes de nos compagnies ramenaient souvent avec eux, sans distinction de rang et de qualité, les jeunes et jolies femmes qu'ils surprenaient dans leurs courses vagabondes. Obligées de se couvrir des seuls effets que les soldats trouvaient, la jeune paysanne était quelquefois affublée du costume d'une comtesse, et la Dame portait à son tour les vêtemens d'une simple villageoise. Cette disparate de l'habit et de la condition était une chose curieuse à observer.

Les captives montraient d'abord de la tristesse, mais elles s'habituaient facilement à une situation qui, du moins, les garantissait des souffrances et des nombreux dangers, qu'elles avaient courus dans leurs sauvages rochers : elles avaient leur protecteur qui les faisait respecter dans

les cantonnemens, et, d'ordinaire, elles s'y attachaient fortement. Quelquefois aussi, elles s'élevaient de dégré en dégré jusqu'à devenir les compagnes des généraux : ces exemples n'étaient point rares.

Un jour, étant en correspondance à Quinta-de-Sardina, près de Leyria, un vieux brave de ma compagnie, me ramena une jeune et jolie demoiselle avec sa mère d'un nom connu et respecté en Portugal : leurs vêtemens salis, mais d'une riche étoffe, étaient en désordre; et leurs pleurs et leurs soupirs exprimaient la plus vive affliction. Mon estimable soldat venait de les arracher d'entre les mains d'un groupe de maraudeurs, au moment où les seuls obstacles de la nature, défendaient encore la jeune fille, de l'ignominie des traitemens qu'éprouvait sa mère. Les soins les plus respectueux, que je leur prodiguai pendant quelques jours, ne tarissant point leurs larmes, je pris sur moi de les faire conduire à plusieurs lieues, hors des avant-postes, par le digne voltigeur qui les

avait déjà sauvées une fois (*).

Une circonstance bien particulière de cette guerre, et dont on n'a jamais parlé, est qu'on a porté le dérèglement jusqu'à vendre des femmes! On en a aussi troqué pour des comestibles et pour des chevaux de main : j'ai vu une partie de cartes où l'on jouait une jeune fille contre un objet de luxe. Un employé aux vivres me sollicita moi-même, très-sérieusement, de lui céder en propriété, pour deux onces d'or, une des femmes réfugiées dans le petit village que je commandais.

On avait découvert tant de cachettes qu'il n'en restait plus; ou du moins, celles

---

(*) Plusieurs mois après que nous fûmes rentrés en Espagne, un homme, habillé en paysan espagnol, vint me remettre une lettre en grand secret; elle était de la Dame portugaise : aussi reconnaissante que mère tendre, elle me prodiguait les expressions les plus affectueuses, et me chargeait de remettre au bon soldat français le présent assez considérable qu'elle lui envoyait. Hélas! le brave voltigeur n'était déjà plus; une balle portugaise l'avait frappé. Je renvoyai l'or, et je terminai ma réponse, en prévenant cette Dame qu'une nouvelle lettre de sa part, pourrait me compromettre et me perdre.

qui existaient encore avaient été faites avec un tel soin, qu'il était presque impossible de les découvrir. Le tact que nos soldats avaient acquis par l'habitude se trouvait de plus en plus en défaut; et les besoins augmentaient chaque jour d'une manière effrayante. Le mal-être était si grand qu'il rendait nos soldats insensibles et cruels : excités par la faim, ils essayèrent de torturer les habitans opiniâtres qu'ils pouvaient saisir à portée des villages abandonnés, afin de leur faire déclarer les cachettes qu'ils connaissaient encore : ce moyen, d'une barbarie inouie, leur réussit, et l'armée entière vécut quelques temps d'aveux arrachés par la question. Des soldats qui, dans des circonstances antérieures, avaient montré des sentimens généreux, racontaient alors avec sang-froid ces abominations !

Si l'histoire parle un jour de ces atrocités, qu'elle n'omette pas de rapporter, qu'il ne restait à l'armée de Portugal, commandée par le prince d'Essling, que ce seul et dernier moyen pour ne pas

succomber dans les angoisses du besoin.

Ceux qui, dans des voyages de long cours, ont été réduits à manger de la chair humaine; les prisonniers français que les espagnols avaient abandonnés sans vivres dans des îles désertes, et qui ont été sur le point de se dévorer entr'eux dans la dernière guerre, une fois soustraits aux horreurs de la famine, et rendus à la société, sont aussi sensibles que les personnes qui se sentent révolter à ces récits.

Enfin, dans les derniers jours de février, année 1811, quels que fussent les moyens que les maraudeurs employassent, ils ne rapportaient plus rien : le tiers de l'armée, cependant, s'occupait à rôder et à fouiller les campagnes. Excepté quelques régimens, qui, dès le commencement, avaient eu la prévoyance de ramasser des grains et de former des magasins, tous les corps de l'armée souffraient cruellement de la faim. L'égoïsme avait fait des progrès à mesure que la famine nous menaçait d'avantage : on ne se soulageait plus mutuellement. L'abondance qui fuyait les

lèvres de Tantale ne repaissait pas du moins ses ennemis : les français éprouvaient un supplice plus grand : ils voyaient l'armée combinée regorger de tout.

Je ne me serais point étendu aussi longuement sur notre manière d'exister, si le soin des subsistances ne formait point une des parties les plus essentielles et les plus épineuses de la guerre : la nourriture des troupes, le pain surtout, ou le biscuit, doit être l'objet de toute la sollicitude d'un chef d'armée. La nécessité de pourvoir les soldats de pain pour plusieurs jours, la difficulté de le remplacer dans les marches, entravent toujours les opérations, et font souvent échouer les projets les plus heureux. C'est aussi en fixant son attention sur les établissemens, sur les fours, sur les magasins de l'ennemi, que l'on peut deviner ses desseins et les faire avorter : l'activité de ses manutentions vous indique les mouvemens qu'il va entreprendre ; et le nombre des rations distribuées fait prévoir la direction de sa marche, et la durée de l'expédition. Un

espion pris parmi les boulangers de l'ennemi, peut donner de précieux avis.

Nous étions au plus haut point de détresse, lorsque Masséna, qui avait toujours menacé de passer le Tage, fit brûler les bateaux, qui nous avaient coûté tant de travail, et ordonna la retraite. Par le seul secours de notre industrie, nous étions parvenus à construire deux équipages de pont, de quatre-vingt bateaux chacun. Les cordages, les outils même qui avaient servi à abattre les premiers arbres, les voitures ou prolonges pour transporter les bois, nous avions tout fabriqué : le pays n'offrait aucune ressource pour ces immenses travaux.

Franchir un aussi large fleuve était une opération devenue en effet très-difficile et fort périlleuse : il ne s'agissait point d'un simple passage de rivière où les deux armées en présence, occupent exclusivement chacune leur rive : il est plus facile encore de réussir dans ces sortes de passages, que de forcer une armée dans des lignes trop étendues; entreprise qui n'a

presque jamais échoué. Si une armée occupe le côté d'un fleuve qu'elle veut franchir, elle peut tromper l'ennemi par de vives démonstrations sur l'un des points les plus probables du passage; tandis que les forces de la rive opposée accourent pour défendre l'endroit qui se trouve menacé, elle jette promptement les ponts dans un lieu imprévu, et passe avec ordre sous la protection de toute son artillerie. Souvent même, l'ennemi après avoir reconnu son erreur, se trouve attaqué au milieu de la lenteur et du trouble qui accompagnent toujours un contre-mouvement. A Santarem, l'armée combinée avait ses forces principales en face de nous, aussi sur la rive droite du Tage; ses vedettes étaient à portée de pistolet des nôtres. Le vigilant général Hill, avec des troupes assez nombreuses, occupait et défendait la rive gauche, déjà garantie par de bonnes batteries, élevées aux endroits les plus abordables. Les postes ennemis, établis le long du rivage, voyaient tous nos mouvemens pendant le jour; la

nuit, ils pouvaient tout entendre. L'armée anglo-portugaise nous observant de très-près, sur tous les points, nous ne pouvions lui dérober des manœuvres importantes. Il fallait donc, pour entreprendre le passage du Tage, opérer un grand mouvement de flanc, devant des forces considérables; et lord Wellington n'eût point manqué de profiter de cette imprudence pour nous attaquer avec avantage, en même temps que les troupes qu'il tenait sur la rive gauche se seraient opposées à l'établissement du pont et au passage de nos têtes de colonnes.

Aussitôt que le général en chef des armées ennemies, sut que toutes les forces disponibles des armées françaises d'Andalousie se dirigeaient vers Mérida, il prévit que les maréchaux Soult et Mortier n'avaient point l'intention de menacer vainement les places de Badajoz et d'Elvas, qui défendent les frontières orientales de l'Alentéjo : toutes les troupes espagnoles qui se trouvaient encore dans l'armée anglaise, et quelques corps portugais, re-

çurent immédiatement l'ordre de se diriger vers ces deux forteresses pour opérer une forte diversion. Le marquis de la Romana étant déjà atteint de la maladie qui termina ses jours, la conduite de l'expédition fut remise aux généraux La Carréra et Mendizabal. Mais s'en rapportant peu à l'opposition de cette armée, Wellington fit passer de nouvelles forces sur la rive sud; et le général Hill étant tombé malade, le maréchal Beresford prit le commandement de l'Alentéjo.

Dans ces circonstances, il était non-seulement très-périlleux d'entreprendre de franchir le Tage, mais cette opération était presque impossible; elle ne pouvait offrir de chance favorable, à moins que les troupes des maréchaux Soult ou Mortier n'abandonnassent momentanément l'Espagne pour pénétrer aussi en Portugal. Ce vaste plan eut assuré la chute de Lisbonne : un nouveau corps d'armée, s'emparant de l'Alentéjo, pouvait des hauteurs d'Almada, à l'embouchure du Tage, bombarder cette capitale, et obliger cette ville opulente à

capituler, en présence même de l'armée combinée. Mais la famine, qui nous pressait vivement, nous empêcha d'attendre à Santarem la nouvelle si importante de la prise de Badajoz : elle eut peut-être changé nos projets de retraite.

Le maréchal Soult, dont le mérite militaire est apprécié de tous les gens de guerre, avait d'abord savamment divisé et ensuite anéanti tous les corps qui devaient s'opposer à ses projets : le général Gazan avait battu et dissipé l'armée de Ballesteros ; Olivença s'était rendue à discrétion, aux maréchaux Soult et Mortier, après quelques jours de tranchée ouverte ; et, par une prompte contre-marche, le siége fut mis devant Badajoz : d'habiles chefs poursuivent ainsi leurs succès. La Carréra et Mendizabal étant accourus au siége de cette dernière place, prirent position sur la Gévora, après avoir rétabli un instant les communications avec le Portugal. Mais dans la nuit du 19 février, les assiégeans traversèrent sans bruit la Guadiana et la Gévora ; au point du jour, ils tombèrent à l'im-

proviste dans le camp des espagnols (*) et leur armée fut bientôt complétement détruite. Le maréchal Mortier avait puissamment contribué au succès de cette belle victoire. N'ayant plus de diversion à craindre, les opérations du siége furent poussées avec une nouvelle vigueur, et Badajoz capitula après une noble résistance : la garnison eut l'honneur de sortir par la brèche avant de déposer les armes. Cette place se rendit le 11 mars, et l'armée de Portugal avait commencé sa retraite le 4.

On fit une faute sur les bords du Tage, en brûlant les pontons quelques jours avant de commencer le mouvement : Wellington, sachant que le pont était déjà détruit, ne douta plus des véritables intentions du Prince : il ordonna de suite à tous ses corps de se tenir prêts à nous suivre, et donna aussi des ordres pour que Coïmbre, qui devait être notre point

(*) Le porte-drapeau Lanchon, s'élança des premiers dans le camp ennemi ; il y planta courageusement son étendard ; son régiment l'eut bientôt entouré, et la position fut enlevée.

de retraite, fut occupée par une forte garnison.

Au lieu de laisser apercevoir nos projets à l'ennemi, il eut fallu s'assurer d'avance du passage de Coïmbre; et ne mettre le feu aux bateaux qu'au moment même où nous devions opérer la retraite.

L'armée commença son mouvement rétrograde après la saison pluvieuse, dans les premiers jours de mars; il s'exécuta dans le plus grand ordre. Le maréchal Ney faisait l'arrière-garde avec le même corps d'armée qui s'était illustré sous son commandement, en soutenant la fameuse retraite de Gudstad, retraite qui a fait époque parmi les hauts faits de la Grande-Armée. Il était juste que ce corps, qui avait le moins éprouvé de privations et de fatigues pendant la mauvaise saison, remplît cette honorable fonction. Le maréchal Ney, d'ailleurs, était l'homme qui devait en être chargé pour le salut de l'armée.

Pendant que les corps abandonnaient leurs positions, on poussa quelques trou-

pes en avant de Leyria pour donner à notre marche un aspect offensif : ce principe de guerre est rarement négligé. On feignit ensuite de vouloir attendre l'ennemi dans les plaines de Pombal, j'ignore positivement dans quelle intention, je n'ai jamais pu m'en rendre compte : peut-être était-ce afin d'attendre les corps qui s'étaient retirés de Santarem par Tomar; ou bien pour laisser gagner du temps aux gros équipages, et leur donner la facilité de filer; ou, enfin, pour mettre dans les rapports qu'on avait présenté la bataille à l'armée anglo-portugaise avant d'évacuer. Les généraux redoutant de s'attirer les reproches du gouvernement d'alors, usaient toujours d'un peu de charlatanisme dans leur conduite militaire. Comment ce calcul craintif et intéressé, pouvait-il exister dans des cœurs qui s'étaient montrés parfois si grands et si généreux en combattant pour la gloire de la patrie ?... A quoi aurait servi une bataille, même en supposant que nous l'eussions gagnée ?... N'eût-il pas toujours fallu se retirer, et abandonner en-

core ses blessés?–Le bruit commun, au moment de la retraite, était que l'armée se porterait par Coïmbre sur la rive droite du Mondégo, afin de pouvoir subsister; et que là, on choisirait des positions que l'on défendrait si l'ennemi se présentait.

On quitta Pombal le 11 mars. Le sixième léger, dont je faisais partie, formait l'extrême arrière-garde : l'ennemi nous poussa vigoureusement parce qu'on nous avait laissés un peu trop en arrière du gros des troupes : nous fûmes pris en queue et de flanc, pendant près d'une lieue, par les feux de son artillerie légère. Je me rappelle qu'un boulet creux enleva une section entière de ma compagnie. Cette espèce de projectile produit un effet très-meurtrier lorsqu'il éclate à la tête d'une colonne après avoir décrit sa parabole : j'ignore pourquoi nous n'en faisons point aussi usage dans nos armées de terre. Nous y viendrons un jour; mais ceux qui gouvernent perdent toujours beaucoup de leurs sujets, avant d'imiter les avantages saisis par l'ennemi dans ses moyens de destruction. Le

globe dont il s'agit, remplit le double effet de l'obus et du boulet; j'en ai vu qui contenaient jusqu'à quatre-vingt balles, qui sont lancées avec force dans toutes les directions, au moment où il éclate. Le sifflement particulier de ce projectile fait d'ailleurs impression sur le moral des troupes.

Nous avions déjà perdu assez de monde avant d'arriver à Pombal; et l'ennemi nous serrant de près, le sixième léger traversa cette petite ville sans pouvoir s'y arrêter pour se rallier, comme l'art semblait le prescrire, afin de retarder l'ennemi, et de protéger la retraite des corps qui nous précédaient : en sorte que les troupes anglaises occupèrent un instant Pombal, ainsi que le vieux château Maure qui la domine; mais nous fûmes bientôt maîtres à notre tour des ruines du fort, et de la ville. Le maréchal Ney, à qui aucune faute n'échappait, accourut à nous au galop, en criant : « Chasseurs! vous perdez votre « belle réputation, et vous vous désho- « norez à jamais si vous ne rechassez à « l'instant l'ennemi de Pombal ! allons, que

« les braves me suivent ! » sûr de l'effet de ces paroles, il pousse avec vîtesse son cheval blanc vers la ville. Excités par cet exemple, nous nous élançons tous à la course dans Pombal, et nos soldats en chassent l'ennemi, après lui avoir fait un grand mal. Ce trait, glorieux pour un autre, n'ajoute rien à la réputation du héros de Guntzbourg et d'Elchingen : on sait que sa vie militaire ne fût qu'une longue suite d'actions d'éclat.

Lorsque le duc de Montmorenci périt sur l'échafaud pour avoir pris les armes contre son Roi, sa mort n'effaça point le souvenir de ses hauts faits, et l'histoire déplora sa perte. Il en est de même du maréchal Ney : la faute du sujet, ne détruit point le mérite antérieur du guerrier.

L'impulsion courageuse que le maréchal Ney communiqua aux troupes, à Pombal, assura la conduite que l'armée devait tenir pendant la retraite ; si, dès cette première attaque, il eût laissé prendre un ascendant marqué à l'ennemi, notre marche rétrograde se serait bientôt métamorphosée en

fuite. C'est un bon précepte que de faire conserver le sentiment de leur force aux troupes qui se retirent. Nous semblâmes nous conformer à ce principe en reprenant Pombal à la baïonnette et en n'évacuant cette ville qu'à la nuit.

Le 12, l'affaire de Rédinha eut lieu. Cette ville est située au pied d'un rideau, dans une vallée riante et fertile, qu'arrose l'Adanços qui paraît se multiplier par ses nombreux détours. En descendant du plateau, on traverse Rédinha pour aller franchir cette petite rivière sur un vieux pont en pierre, qui se trouve au nord de la ville : ce pont est étroit, et offre un passage de défilé.

Le combat de Rédinha est du nombre de ceux où les chefs se montrent plus grands que leur réputation, et où les troupes font des prodiges inouis de valeur, sans que la renommée publie au loin la gloire des combattans. A peine le bruit de la conduite héroïque des français dans cette journée, dépassa-t-il les limites du champ de bataille : ce combat devrait

cependant occuper un rang distingué dans les fastes de l'honneur national.

La deuxième division du sixième corps, seule, demeura sur le rideau élevé que forment les hauteurs en avant de la ville : la position était peu militaire, puisque les troupes avaient un défilé à dos, et qu'il fallait traverser Rédinha avant d'arriver au pont; mais le duc d'Elchingen avait été obligé de la faire occuper pour laisser éloigner les autres corps, l'artillerie et les bagages innombrables qui nous encombraient. Il était d'ailleurs très-urgent d'arrêter assez l'ennemi pour que Masséna, qui nous devançait avec le reste de l'armée, eût le temps d'enlever de vive force le pont de Coïmbre : on savait déjà qu'il se trouvait une garnison ennemie dans cette grande ville. Retarder la marche de Wellington d'un jour, était, dans cette occurence, une opération importante d'où pouvait dépendre la sûreté et même le salut de notre armée.

Le maréchal Ney rémédia en partie à la défectuosité de la position par la

manière savante dont il sut disposer les régimens de la deuxième division : il les fit soutenir par le brave troisième de hussards et par quelques escadrons de dragons. Ces troupes n'avaient avec elles que six ou huit bouches à feu.

Bientôt l'ennemi parut : il sembla redouter quelque piège en voyant nos soldats déployés dans une position qu'il ne jugeait point défendable : il sonda le pays, fouilla les bois à sa droite, essaya de tâtonner nos troupes pour découvrir leur véritable intention; et, les voyant déterminées à combattre, il commença une véritable attaque.

Nos corps soutinrent vigoureusement le choc, ils combattirent une grande partie de la journée sans céder un pouce de terrain; mais, leur valeur ayant contraint l'ennemi à déployer une force de vingt-cinq mille hommes, il fallut enfin songer à la retraite.

Le duc d'Elchingen donna ordre à chaque bataillon d'envoyer son drapeau, avec un adjudant et des guides généraux, de

l'autre côté du ravin, où des officiers d'état-major étaient chargés de leur indiquer les places que leurs régimens respectifs devaient occuper, après avoir franchi le défilé. Tous les chefs de troupes étaient prévenus, à un signal donné, d'effectuer leur pleine retraite, au pas précipité; les uns en passant par le pont, et les autres en se dirigeant vers des gués qui avaient été reconnus d'avance, sur la droite et sur la gauche de Rédinha. Chaque corps devait ensuite aller se reformer, à la course, sur l'emplacement qui lui avait été assigné sur l'autre penchant de la vallée, à l'endroit même où se trouvait déjà son drapeau. Cette vallée, assez étroite, était bornée de l'autre côté par des hauteurs, formant position, sur lesquelles on avait placé la division Marchand, avec toute son artillerie, pour protéger les troupes engagées lorsqu'elles abandonneraient le rideau opposé.

Dans la soirée, le maréchal Ney donna lui-même le signal de la retraite : le mouvement rétrograde fut rapide et parfaite-

ment exécuté. L'ennemi, voyant tout à coup disparaître nos troupes qui descendaient vers la ville afin de passer le défilé, courut en avant pour gagner le sommet du rideau, d'où il croyait pouvoir plonger des coups certains sur nos masses entassées auprès du pont, encombré par la foule de nos soldats : mais le maréchal Ney avait fait embusquer d'avance deux bataillons du vingt-septième et du cinquantième de ligne, avec ordre de bien recevoir l'ennemi lorsqu'il approcherait de l'arrête du plateau. En effet, ces deux bataillons reçurent les anglais à brûle-pourpoint par un des plus beaux feux de deux rangs qui aient été faits depuis l'invention de la poudre. Ce feu meurtrier fit rebrousser l'ennemi et lui détruisit beaucoup de monde. Ces deux bataillons d'embuscade, se retirèrent ensuite avec autant d'ordre, que s'ils fussent revenus d'un champ d'exercice.

Les troupes de la deuxième division, ayant toutes traversé la petite vallée, se reformèrent rapidement au-dessous du gé-

néral Marchand. Alors une canonnade vive et soutenue arrêta court les masses ennemies qui voulaient descendre des hauteurs de Rédinha ; et nous eûmes la facilité de continuer tranquillement notre retraite. Le but du maréchal Ney fut rempli ; l'artillerie, les bagages gagnerent du pays, et la marche de l'armée anglo-portugaise fut retardée d'une journée.

Je n'ai point exagéré le nombre des ennemis en disant qu'ils déployèrent, à l'affaire de Rédinha, une force de vingt-cinq mille hommes contre notre seconde division. Les prisonniers faits dans le combat, par le troisième de hussards et par nos tirailleurs, nous dirent même qu'ils étaient trente mille combattans.

Quelque brave que l'on soit, on est toujours enclin à voir plus d'ennemis qu'il n'y en a réellement ; et ce n'est que lorsqu'on a une assez grande habitude de la guerre que l'on peut juger, à l'aspect, du nombre des troupes. Outre l'influence de l'impression dont nous sommes plus ou moins susceptibles en apercevant l'enne-

mi, il existe encore une illusion d'optique qui séduit notre jugement, et qui nous porte à croire les troupes voisines moins nombreuses que si on les regardait dans le lointain : c'est ce qui fait, qu'au premier moment, nous croyons quelquefois l'ennemi en plus grande force que nous; et il faut faire une espèce de retour sur soi-même pour rectifier le jugement des yeux. C'est rendre service aux militaires qui peuvent se trouver dans le cas de faire des rapports aux chefs, que de leur recommander le retour dont je viens de parler, et sans lequel ils paraîtraient apercevoir toujours l'ennemi à travers un verre multiplicateur.

En considérant la circonstance critique où l'armée de Portugal se trouvait, ayant devant elle l'armée de Wellington qui la serrait de près, et à dos la ville de Coïmbre qui était occupée par une garnison beaucoup plus considérable qu'on ne le supposait, on conviendra qu'il est bien glorieux pour nos armes, qu'une seule division française ait arrêté si long-temps

vingt-cinq à trente mille hommes à la journée de Rédinha. Ce combat inégal, soutenu de notre côté avec un courage si opiniâtre, dans le moment où la discipline se trouvait le plus relâchée dans l'armée, et à une époque où tous nos soldats étaient saturés de guerre, prouve tout ce que l'on doit attendre de leur valeur lorsqu'ils combattront pour une cause juste, après un intervalle de paix.

Wellington n'ignorait pas combien notre position était embarrassante, puisqu'il savait que le point qui devait nous servir de retraite se trouvait maintenant occupé par un corps nombreux de son armée, tandis que nous avions imaginé qu'il ne serait gardé que par une poignée de monde. Le bruit commun porta les forces qui étaient à Coïmbre, à quinze ou vingt mille hommes. Cette connaissance devait exciter l'armée anglo-portugaise à nous pousser avec vigueur, afin de nous acculer tout-à-fait au Mondégo.

Le maréchal Ney ayant appris cet état de choses dans la nuit, nous fit partir le 13,

à deux heures du matin, pour nous rendre à la Condeixa, village à deux lieues de Coïmbre. En avant de cet endroit, et à peu de distance, se trouvent des montagnes boisées qui battent et défendent la grande route. La veille, au moment où nous combattions à Rédinha, les corps qui nous précédaient avaient trouvé l'avant-garde du corps de Coïmbre, qui s'était retranchée sur ces belles positions pour nous barrer le passage. Cette avant-garde fut débusquée et rejetée dans Coïmbre. Le prince Masséna fit sommer la garnison de cette ville d'évacuer sur-le-champ, ou qu'il allait enlever la place de vive force, et que tout serait passé au fil de l'épée. Le gouverneur qui avait pu entendre le canon de Rédinha, et qui d'ailleurs se sentait en force, dédaigna cette sommation. Il exprima ironiquement qu'il ferait sa réponse le lendemain : il espérait nous voir prisonniers.

Ayant acquis la certitude que Coïmbre était occupée par un corps considérable, sachant qu'une grande partie de la gar-

nison était retranchée et fortifiée dans les maisons, dans les édifices en pierres de taille qui avoisinent et qui défendent le pont, il fallut renoncer à l'idée de forcer ce passage; projet que nous eussions pu effectuer si l'opération de la retraite eût été un secret : mais l'ennemi connaissait notre mouvement huit jours avant de l'entreprendre. Nous avons souvent laissé échapper bien des occasions avantageuses en Espagne, en divulgant trop facilement nos intentions; à la guerre, le secret et la dissimulation préparent les succès.

L'armée française prit à son tour position sur les hauteurs de la Condeixa, que l'ennemi occupait la veille. On plaça sur la grande route des amas de bois que l'on incendia à l'approche des anglais; et plus en arrière, on avait fait des abatis de gros arbres. Nos troupes furent rangées de manière à tirer tout l'avantage possible du terrain, qui nous était déjà très-favorable par sa configuration. Enfin on se prépara à résister à l'ennemi s'il se présentait à nous. Notre position, à la vérité,

était inexpugnable de front, mais nous étions obligés de faire face des deux côtés, et cela diminuait beaucoup nos forces; on pouvait d'ailleurs nous tourner facilement vers notre gauche. Pour donner le change à Wellington, et le tromper sur le nombre de nos troupes qui lui faisaient face, on ordonna d'allumer une grande quantité de feux; deux hommes devaient entretenir le bivac d'une escouade. Cette ruse, outre l'avantage de grossir nos forces aux yeux de l'ennemi, l'empêchait encore de distinguer nos mouvemens à travers l'épaisseur de la fumée; et le vent était tel, qu'il nous permettait de découvrir les siens.

En nous voyant affecter la confiance et la sécurité, les anglais devaient présumer que nous avions dessein de coucher sur cette position; cette idée pouvait les déterminer à attendre au lendemain pour nous attaquer avec toutes leurs forces, et dans cette hypothèse, nous eussions eu la facilité de profiter de l'obscurité pour nous dégager sans coup férir.

Il est toujours sage d'éviter les affaires inutiles, surtout pendant les retraites; mais dans le moment de crise où nous nous trouvions, il était de la plus haute importance d'éluder le combat. Si Masséna eût tenu l'armée de Wellington dans une situation semblable à la nôtre, je crois qu'il l'aurait prise en entier. Nous étions dans une position à capituler.

Heureusement pour nous, il se trouva à la Condeixa une route qui conduisait à Miranda-de-Ciervo; quelque mauvaise qu'elle fût, on se hâta de la prendre aussitôt que le Prince eut reconnu l'impossibilité de forcer le passage de Coïmbre.

Un ennemi plus habile, nous sachant dans la nécessité absolue de nous retirer, aurait dirigé de Tomar une forte division en droite ligne sur Espinhal, dans la Sierra Alquecidao. Ces troupes, qu'on aurait pu faire marcher sans havre-sacs (*), seraient venues se placer, avant nous, sur la haute

---

(*) Dans nos premières guerres, le général Bernadotte dut plusieurs avantages à la vitesse des troupes qu'il faisait ainsi voyager à la légère.

montagne en pain de sucre qui se trouve en avant de Miranda, et qui défend si avantageusement l'approche de cette petite ville : alors notre armée n'aurait plus eu de retraite : Wellington étant maître des deux seules routes praticables, nous eussions été forcés de nous enfoncer à travers les montagnes, d'abandonner nos bagages, nos blessés, notre artillerie, et peut-être tous nos chevaux. Heureux encore si l'infanterie avait pu vaincre tous les obstacles naturels du pays, tels que les passages de rivières et les torrens qu'il fallait franchir.

L'ennemi ayant aperçu notre marche de flanc vers Miranda, envoya une forte colonne, par les montagnes, pour nous couper cette route; mais ce mouvement fut ordonné trop tard : notre changement de direction était déjà avancé lorsque la tête de la colonne ennemie déboucha, et vint presque donner au centre de notre armée. Le Prince courut risque d'être pris avec son état-major, en quittant le corps du maréchal Ney pour rejoindre les divisions qui nous précédaient; et cela, parce qu'on

avait négligé de faire observer le débouché des montagnes. Manquant souvent de guides, et n'ayant que de mauvaises cartes, le peu de connaissance que nous avions du pays aurait dû donner de plus grands avantages à l'ennemi.

La droite de cette colonne anglaise, qui avait forcé le pas pour venir s'emparer de la route de Miranda, ayant eu des chemins très-étroits à parcourir, ne pouvait être *appuyée* par les troupes qui la suivaient, lorsqu'elle parut à notre portée; et, n'ayant point assez de consistance pour nous arrêter, elle fut obligée de rebrousser pour ne pas être écrasée; elle se posta en observation à quelque distance; et pendant qu'elle se massait, nous continuâmes notre marche. Cette colonne donna sur notre arrière-garde, mais elle ne put l'entamer.

Dans la soirée, nous prîmes position à une lieue et demie de la Condeixa, sur des hauteurs favorables. Là, je me sentis libre d'un grand poids; car, je l'avouerai, j'avais été oppressé par une forte appréhension que l'ennemi ne profitât mieux des cir-

constances. Je ne craignais point pour moi; mais, comme militaire, je m'identifiais involontairement avec la gloire de l'armée dont je faisais partie, et je redoutais un échec honteux pour nos armes. Beaucoup de français s'étaient trouvés dans des circonstances qui ne laissaient d'autre alternative que la victoire ou la mort; mais pour la première fois, il me semblait que nous ne pouvions choisir qu'entre la mort et la captivité, si l'ennemi moins lent nous eût vigoureusement attaqués. Telle avait été notre situation pendant la matinée : il avait fallu tout le sang-froid de nos chefs, et la plus prompte détermination, pour dégager aussi heureusement l'armée.

Les hauteurs où nous bivaquâmes formaient un amphithéâtre de montagnes assez rapides, que nous défendîmes pied à pied. Wellington, qui connaissait le pays, avait fait manœuvrer dans la nuit une forte colonne qui devait tourner notre gauche, et nous forcer, par ce mouvement, à évacuer le terrain plus vîte dans la journée suivante. Le duc d'Elchingen, de son

côté, avait employé l'obscurité à faire filer les bagages et l'artillerie des corps qui nous devançaient; il avait renvoyé tout ce qui nous était superflu, et n'avait gardé avec son corps d'armée qu'une seule compagnie d'artillerie légère : il avait donné et provoqué des ordres rigoureux pour que l'on brûlât indistinctement toutes les charrettes, voitures, et les équipages de luxe qui embarrassaient et retardaient la marche de l'armée. Les chemins étaient continuellement encombrés par les bagages et par les bêtes de sommes; la plupart des compagnies avaient jusqu'à vingt mules ou baudets à leur suite, pour traîner leurs équipages, leurs malades et leurs vivres. On prescrivit de couper les jarrets à tous ces animaux, dont beaucoup revenaient à vide, et ne faisaient qu'employer inutilement des soldats hors des rangs. Ces mesures, quoique violentes, étaient dictées par la sagesse. Dans la soirée du treize, un train fort considérable de voitures, de caissons, de pièces d'artillerie, s'était trouvé embarrassé au pied de la montagne où

nous avions bivaqué ; si l'ennemi s'en fût aperçu, et qu'il eût jeté quelques obus, tout ce parc aurait pu sauter. D'ailleurs, les routes étaient partout d'une grande difficulté ; elles n'offraient de largeur que la voie d'une charrette ordinaire ; en sorte qu'au moindre accident, tous les convois, et les troupes qui les suivaient, se trouvaient dans la nécessité d'arrêter ; l'extrême arrière-garde était souvent exposée à combattre plus long-temps qu'elle n'aurait dû le faire ; elle pouvait souffrir beaucoup en protégeant tant d'équipages inutiles ; il valait donc mieux les détruire que de sacrifier, à leur défense, le sang de nos braves soldats. Tous ceux qui avaient des équipages de luxe, des charrettes chargées de marchandises ou d'effets précieux, raisonnaient différemment ; ils ne se soumirent pas de suite aux ordres donnés : on est habitué dans les armées à en recevoir souvent de pareils que l'on n'exécute point, parce qu'on attend toujours, pour les suivre, que les chefs eux-mêmes s'y soient conformés. Mais, dans l'occasion dont il

s'agit, la tête donna le bon exemple; quelques militaires ainsi que Messieurs les collets dorés et argentés, qui n'avaient pas obéi, auraient dû être punis sévèrement.

L'ennemi nous attaqua le 14 au matin. Nous le reçûmes de notre mieux : notre mousqueterie, et notre artillerie légère, qui était étonnamment bien servie, durent lui détruire beaucoup de monde.

Lorsque le maréchal Ney jugea que nos convois d'artillerie et les transports avaient gagné assez d'avance, il donna l'ordre à notre première ligne d'abandonner sa position, et d'aller se reformer derrière tout son corps d'armée, qui était disposé en échelons, par brigade, en s'élevant de montagne en montagne. Le coup d'œil que nos troupes offraient, formait un spectacle de toute beauté; et nos soldats voyant au-dessus d'eux toutes les brigades qui les regardaient combattre, déployaient une valeur plus grande. La seconde ligne, après avoir vendu cher le terrain qu'elle défendait, s'en allait à son tour; et l'ennemi trouvait encore devant lui une nou-

velle position à attaquer, et des troupes fraîches à combattre. En plongeant nos regards dans la plaine, nous voyions s'avancer des colonnes ennemies d'une profondeur immense. Les divisions anglaises et les divisions portugaises se succédaient alternativement : on reconnaissait la disposition des troupes à la différence des couleurs. A mesure que les masses approchaient du théâtre du danger, elles semblaient devenir plus actives; des officiers s'en détachaient fréquemment pour recevoir, transmettre, ou donner des ordres. Une fois à portée de nos coups, ces masses se développaient et prenaient aussi part au combat. L'approche de deux armées ennemies, cette grande affluence d'hommes, qui, sans se haïr, sont déterminés à s'entre-donner la mort, et résignés à la recevoir, forment le tableau le plus imposant.

La colonne ennemie qui avait manœuvré pendant la nuit, et qui nous flanquait pour tourner notre gauche, fut observée, et maintenue en respect, après avoir été repoussée une fois très-vigoureusement.

Nos soldats nommèrent cette belle retraite, la journée des positions. Tous les mouvemens furent exécutés dans un ordre parfait : nous étions protégés, à la vérité, par des hauteurs de plus en plus avantageuses, et l'on profita de tous les accidens du terrain. Nos tirailleurs, nos adroits voltigeurs, acharnés à la défense, ne se retiraient qu'à la dernière extrémité, ne dépassant jamais un arbre, un rocher, sans s'y arrêter pour brûler encore le nouvelles cartouches sur l'ennemi. J'étais assez près pour bien distinguer les officiers anglais et portugais d'avant-garde : lorsque leurs soldats se rebutaient, ils les faisaient avancer à coups de sabre et à coups de fouet. Dans des cas semblables, les paroles suffisent pour stimuler le courage du français.

Nous nous arrêtâmes sur la grande montagne conique en avant de Miranda : l'ennemi dégoûté par notre vigoureuse défense, et harassé de fatigue, nous y laissa *éclairer* nos bivacs. Attaquer de vive force ce cône formidable, était une opération majeure

qu'il n'eût point été prudent aux anglais d'entreprendre ; il fallait nous tourner, ce qui demandait du temps, ou attendre que nous abandonnassions cette montagne. Nous levâmes le camp à onze heures du soir, parce que l'ennemi avait envoyé des colonnes sur notre droite, dans l'intention de couper une partie de notre corps d'armée au passage de la Ceira, rivière très-rapide, dont le gué est dangereux, lors même que les eaux ne sont point accrues par les pluies. La rive droite de cette rivière présente un rideau d'un abord redoutable à l'attaquant. Nous incendiâmes Miranda à notre départ, afin de retarder la marche de l'ennemi ; et nous nous dirigeâmes sur le village de Foz-de-Arronce, derrière lequel se trouvait un pont en pierre sur la Ceira. Ce passage, offrant une espèce de double défilé, il fallait beaucoup de temps à l'armée pour le franchir : il était donc essentiel de mettre le feu à Miranda pour éviter de nous trouver pressés à ce passage de rivière. La guerre nous forçait, encore en nous retirant, de nuire

à des habitans dont nous ne pouvions nous empêcher d'admirer la conduite.

Avant d'arriver à Foz-de-Arronce, nous trouvâmes de nouveau beaucoup d'équipages qui encombraient la route : le maréchal Ney, voyant qu'on avait négligé d'exécuter les ordres donnés pour la réduction des transports, ordonna à l'arrière-garde de tout brûler, à commencer par sa propre voiture, que ses gens avaient conservée à son insçu. Jamais ordre ne fut exécuté de meilleur cœur; les soldats s'élancèrent au même instant sur les voitures, et ils y mirent le feu, après s'être emparés des provisions qu'elles contenaient.

On avait aussi aposté des gardes de gendarmerie sur le pont de la Ceira, pour couper les jarrets à toutes les bêtes de somme inutiles : les jours suivans l'armée se trouva beaucoup plus libre et plus légère dans sa marche; et nous avions plus de monde dans les rangs, malgré les pertes éprouvées dans la retraite, depuis Pombal.

A la guerre, il est presque toujours dangereux de laisser des troupes adossées à

un défilé; c'est surtout une grande imprudence que d'en acculer à une rivière, lorsque la retraite d'une armée est bien prononcée, et qu'elle se trouve dans l'impossibilité de reprendre immédiatement l'offensive. Cependant, nous laissâmes, sans nécessité, sur la rive gauche de la Ceira, sept régimens d'infanterie, une brigade de cavalerie légère, et quelques pièces de canon. Le hasard voulut que l'ennemi profitât de cette faute sans la connaître; car, s'il l'eût connue, il en aurait tiré plus d'avantage.

Les troupes que nous avions en position sur la rive gauche, se reposaient tranquillement depuis le matin, lorsque l'ennemi arriva à la chute du jour : il avait l'intention de se placer sur le bord de la rivière, présumant que nos troupes étaient déjà établies sur la rive opposée. Dans cette persuasion, il prit nos avant-postes pour de simples gardes avancées, qui avaient l'ordre de se replier à son approche, après une légère résistance, et il voulut les pousser rapidement. Nos postes,

qui se sentaient soutenus par deux divisions, tinrent assez ferme; nous lançâmes une nuée de tirailleurs pour les *appuyer*; ces tirailleurs furent repoussés par l'arrivée des masses ennemies, et ils mirent, en se retirant, la déroute dans quelques pelotons qui devaient les soutenir. Un de nos régimens, voyant revenir ces pelotons en désordre, s'enfuit tout à coup en semant des cris d'alarmes. A l'aspect de cette fuite tumultueuse, tous les autres corps, excepté le soixante-neuvième de ligne et le sixième léger qui se trouvaient près du maréchal Ney, furent saisis d'une véritable terreur panique, et se précipitèrent en foule vers la rivière : l'affluence était si considérable que les militaires s'écrasaient, s'étouffaient, ou se trouvaient précipités des parapets dans l'eau, en s'efforçant de franchir le pont tous à la fois. D'autres, qu'ils sussent ou non nager, se jetaient inconsidérément à la rivière pour la traverser, et dans cette scène d'épouvante, deux cents soldats demeurèrent engloutis sous les eaux, avec le drapeau du

régiment qui avait lâché pied le premier (*).

Le duc d'Elchingen, toujours inébranlable, ne pouvait attribuer qu'à l'obscurité naissante, la fuite de tant de braves soldats qui s'étaient si souvent distingués sous ses yeux. Cette demi-obscurité fut la cause d'une équivoque funeste : les troupes de la rive droite crurent que les deux régimens qui se trouvaient auprès du maréchal appartenaient à l'ennemi ; les fuyards, en s'éloignant, eurent la même idée, et l'on tira sur nous de tous côtés. Plusieurs personnes et quelques chevaux furent tués ou blessés dans le groupe du duc d'Elchingen : cette méprise fatale me faisait craindre pour les jours de ce guerrier, que je fixais d'un œil attentif; j'aimais à contempler la figure calme d'un héros, dans une occasion périlleuse, et aussi imprévue.

On vit alors le dévouement de quelques officiers qui, se sacrifiant d'eux-mêmes à l'intérêt général, rivalisèrent d'ardeur en

(*) Ce drapeau fut trouvé, plusieurs mois après, par des paysans, dans un moment où le lit de la riviere était presque à sec.

s'élançant au-devant des balles pour prévenir de la méprise, et faire cesser le feu.

Dans cet intervalle, un bataillon du soixante-neuvième, commandé par l'intrépide Dutoya, et trois compagnies du sixième léger, s'étaient précipités au pas de charge du côté vers lequel le désordre avait commencé : les cris des fuyards, le bruit des tambours, des trompettes et des cors, avaient aussi frappé l'ennemi d'épouvante; il fuyait à son tour dans un désordre semblable au nôtre. César rapporte une action pareille, où les soldats des deux partis, saisis à la fois d'une terreur panique, se mirent à fuir en même-temps. Les troupes les plus valeureuses ont aussi leurs faiblesses; il est des circonstances où le moindre signe d'effroi peut mettre en déroute une armée victorieuse. Après la bataille de Fridelinghen, les troupes du maréchal de Villars, qui venaient de remporter la victoire, entraînées par une crainte soudaine, s'enfuirent subitement en déroute au-delà du champ de bataille dont elles venaient de chasser

l'ennemi avec une valeur incomparable. J'ai vu plusieurs exemples semblables dans les dernières guerres.

Le colonel Damour, excellent militaire d'ailleurs, fut je crois la cause innocente de la bagarre survenue au pont de la Ceira : voyant revenir nos premiers tirailleurs, il se laissa emporter par son courage et courut en avant pour reconnaître ce qui occasionnait leur fuite; mais il tomba bientôt dangereusement blessé, et demeura au pouvoir de l'ennemi, sans que son régiment eût connaissance de cet accident. Le chef de bataillon, qui devait le remplacer, n'était point un homme de tête; au lieu de donner des ordres lorsqu'il devenait pressant de le faire, il voulut attendre son colonel; et ce régiment, se mit simultanément en retraite, ou plutôt en déroute, à la vue de nos tirailleurs qui rebroussaient devant l'ennemi. Ce corps communiqua son effroi aux autres troupes; elles furent entraînées par l'exemple, et par la masse des fuyards qui venaient de les rompre en les traversant.

Celui qui voit la guerre de sang-froid, est étonné de la facilité et de la promptitude avec lesquelles les meilleures troupes se laissent imprimer, tour à tour, les sentimens les plus nobles, ou les plus timides : de ces rapides impressions dépendent souvent les mouvemens qui décident la victoire ou la défaite.

Dans les combats, l'impulsion, bonne ou mauvaise, produit l'effet d'une masse de neige que l'ouragan détache du sommet d'une montagne : elle se grossit en roulant dans sa chute accélérée, et elle forme enfin l'avalanche dont le poids énorme renverse les arbres les plus vigoureux. Ainsi l'élan du courage se communique rapidement de proche en proche, il pénètre à la fois tous les rangs d'une force à laquelle rien ne peut résister. Mais si la crainte, au contraire, s'empare des âmes, les soldats les plus éloignés du danger sont souvent les premiers à fuir. Les généraux ne sauraient donc trop apprécier les militaires qui donnent l'élan dans les occasions incertaines : ils doivent récompenser, avec

soin, ceux qui recherchent les entreprises les plus périlleuses, et qui en sortent avec éclat ; ils doivent surtout punir d'une manière infamante quiconque montre de la faiblesse. L'indulgence dans ce cas serait un crime.

Après avoir réparé le désordre, le maréchal fit passer, à nuit close, sur la rive droite de la rivière, tout ce qui était demeuré inébranlable auprès de sa personne. Le pont ayant été miné, il donna l'ordre de le faire sauter dans la nuit : la mine produisit son effet.

Dans la débâcle de cette soirée, on vit des officiers qui avaient donné mille fois des preuves d'une grande bravoure, fuir confondus avec les soldats les plus pusillanimes, et se précipiter aussi vers la rivière. Ces militaires, qui dans tout autre moment, auraient bravé le danger le plus imminent, fuyaient un péril qui n'existait point. Les espagnols ont donc quelque raison, de ne point accorder à leurs guerriers un courage indépendant des circonstances; ils disent : « Tel capitaine a été

« brave à telle journée. » Le lendemain, on reconnaissait à leur mine honteuse les militaires qui avaient fui. La plupart des soldats qui avaient perdu quelque partie de leur armement, avant de traverser la rivière, retournèrent dans la nuit sur le terrain pour ramasser ce qui leur manquait : ils couraient alors un danger réel, mais ils étaient revenus de leur terreur panique, et ils auraient bravé mille morts plutôt que d'être notés d'infamie aux yeux de leurs camarades. Voilà bien l'homme : un composé de faiblesse et de grandeur!

Lorsque le bruit de l'événement survenu à Foz-de-Aronce parvint au Grand-quartier-général, les envieux exagérèrent considérablement le désordre. Il est d'indignes militaires à qui les basses intrigues sont familières : incapables de gagner leur avancement à la pointe de leur épée, ils emploient la flatterie et la médisance pour surprendre la confiance des chefs. Il existait alors dans l'armée une espèce de schisme qui avait pris naissance dans les caquets de l'état-major : le soin officieux

de rapporter des paroles indifférentes par elles-mêmes, avait nui au bon accord de nos généraux. Masséna et Ney avaient chacun leurs partisans. Les uns étaient jaloux de voir le duc d'Elchingen couvrir et assurer seul la retraite; les autres désiraient, au contraire, qu'il fût chargé de la conduite de toute l'armée. Dans ces circonstances, quelques personnages qui croyaient faire leur cour au prince d'Essling, témoignaient une certaine joie de l'accident survenu au sixième corps, et ils altéraient les faits en les racontant.

Masséna désirant connaître la vérité, renvoya l'un de ses aides-de-camp, le colonel Pilet, sur les bords de la Ceira; il vint visiter le poste où j'étais de garde, et parut vouloir me questionner avec adresse. Je racontai franchement ce qui s'était passé, et l'on sut bientôt, à l'état-major-général, que le mal était loin d'être aussi grand qu'on l'avait d'abord rapporté. Cette nouvelle ne satisfit point ceux qui avaient grossi le désordre.

Ces détails minutieux montrent le germe

de la mésintelligence qui empêcha, plus tard, le prince d'Essling de siéger parmi les juges du maréchal Ney.

Le 16, le duc d'Elchingen voulut garder les mêmes positions, sur les bords de la Ceira. Du poste où j'étais, je vis distinctement lord Wellington sur la rive opposée; il était suivi d'un état-major nombreux, et s'avança pour faire la reconnaissance de nos positions.

Le 17, nous passâmes l'Alva à Ponte-Mursey, ou Ponte-Murcella. Les paysans, qui connaissaient notre retraite, avaient coupé eux-mêmes leur pont: cette conduite était louable et patriotique; mais le comte d'Erlon, qui ouvrait la marche, et qui nous précédait de deux journées, avait fait rétablir le passage avec une grande célérité.

La position de Ponte-Murcella, sur la rive gauche de l'Alva, est inexpugnable: on peut la considérer comme une des clefs de Lisbonne; c'est le pendant de la montagne de Boussaco: elle défend l'intérieur du Portugal de toute irruption. Les portugais avaient fortifié ce passage, par

des redoutes et par des retranchemens, au moment où nous avions pénétré dans leur pays : l'Alva, qui cesse souvent d'être guéable, rend encore cette barrière plus formidable. Dans les jours qui précédèrent la bataille de Boussaco, cette position avait été confiée au général Hill; mais lorsqu'il fut assuré que notre armée prenait une autre direction, il n'y laissa que quelques troupes, et rejoignit, avec le reste de son corps, l'armée de Wellington.

On croyait séjourner à Ponte-Murcella; mais l'ennemi s'étant rendu maître d'un pont qui se trouvait à une ou deux lieues sur notre gauche, et qui n'était gardé que par un seul bataillon français, nous fûmes obligés d'abandonner les bords de l'Alva dans l'après-midi du 18. Notre position très-bonne de front, n'était plus tenable lorsqu'elle fut tournée.

Quelques groupes de maraudeurs qui s'étaient imaginé nous retrouver dans les mêmes bivouacs où ils nous avaient laissés, tombèrent au pouvoir de la cavalerie ennemie. Elle s'empara aussi de ceux de

nos soldats fatigués qui s'étaient arrêtés dans les villages pendant cette marche de nuit.

Avant d'avoir franchi la Ceira et l'Alva, il s'en fallait de beaucoup que notre armée fût exempte de danger : le corps ennemi qui occupait Coïmbre, ayant eu connaissance de la marche de flanc que nous fûmes obligés de faire en partant de la Condeixa, aurait pu venir nous barrer le passage d'une de ces deux rivières, et j'ignore comment nous eussions pu alors sortir d'une situation aussi critique. Mais une fois sur la rive droite de l'Alva, nous devenions libres de nos mouvemens, et l'armée n'avait plus rien à craindre. En effet, nous arrivâmes à Célorico presque sans avoir vu d'ennemi ; et si l'armée eût été plus sagement conduite ensuite, nous eussions pu facilement rentrer en Espagne sans perdre un seul homme. Nous avions fait quelques fautes comme militaires au commencement de la campagne ; nous devions, comme sujets faibles d'un chef puissant, en commettre de nouvelles en

la terminant. On aimait mieux s'exposer à des revers presque certains que d'irriter le gouvernement en agissant sans ordres positifs.

Avant d'aller plus loin, je ferai observer que Wellington, dans cette retraite difficile, ne fit point éprouver à notre armée tout le mal qu'il aurait pu nous faire. Ce général ne tentait que des mouvemens encore peu hardis : lors même que le succès eût toujours couronné les manœuvres de ses colonnes, nous n'eussions reçu que des échecs peu considérables. Les mouvemens de Wellington semblaient n'avoir pour but que d'entamer la gauche d'un de nos corps d'armée; en sorte que la partie de troupes menacées, se trouvait chaque fois assez peu nombreuse pour pouvoir se dégager, en gagnant de vîtesse sur les troupes ennemies.

Avec une armée aussi forte et déjà aguerrie, le général anglais pouvait avoir des vues plus grandes; il devait chercher, dans ses manœuvres, à embrasser à la fois un corps entier. Une assez grande

quantité de troupes, près d'être tournées, ne se tire pas facilement d'affaire. Un corps d'armée ne peut forcer sa marche comme le ferait un simple régiment ou une brigade; il se trouve dans l'obligation de combattre les troupes qui viennent couper sa retraite; le soin de sa défense le retarde beaucoup; et pendant qu'une seule colonne l'occupe, le gros de l'armée ennemie a le temps d'arriver, et peut prendre part au combat; alors le corps qui s'est laissé manœuvrer court les plus grands risques; malgré sa valeur, il peut être tout-à-fait écrasé, et on lui fera certainement bon nombre de prisonniers. Si l'armée en retraite est instruite assez à temps du mouvement que vous tentez, et que pour l'éviter, elle précipite son départ et force sa marche, il vous reste toujours l'espoir d'atteindre et d'écraser son arrière-garde. Le résultat heureux d'un mouvement mesquin, dans l'occasion dont il s'agit, devient donc le pis aller d'une manœuvre plus hardie. Si au contraire vous avez seulement pour but de couper

une arrière-garde ; aussitôt qu'elle saura votre mouvement, il lui sera facile de l'éluder, et vous la verrez disparaître et s'évanouir devant vous, sans que vous puissiez lui faire le moindre mal.

Lorsqu'une armée est en pleine retraite, qu'on sait à *priori* qu'elle ne peut ressaisir l'offensive pendant son mouvement rétrograde, on peut hardiment tout entreprendre contre elle. Le général qui poursuit ne doit jamais laisser de repos à l'ennemi qui se retire. Un chef, dans cette occasion, ne doit point craindre de fatiguer son monde par des marches forcées ni par des mouvemens de nuit ; il aura toujours assez de troupes : les soldats supportent tout lorsque l'ennemi paraît fuir devant eux : leur force physique et leur courage se trouvent augmentés. On doit d'ailleurs bien se persuader que ce n'est point la grande masse de troupes qui suit une armée en retraite qui peut la faire souffrir ; ce sont les corps que le général habile sait jeter sur les flancs et même sur les derrières de l'ennemi qui plie, qui peuvent lui faire éprouver de

grands dommages. Aussi, doit-on louer Wellington d'avoir fait occuper Coïmbre par des forces considérables, au moment où nous allions nous retirer de Santarem; cette disposition rendit un service signalé aux portugais : s'il eût négligé ce moyen, notre armée aurait pu prendre position sur le Mondégo, et nous fussions peut-être demeurés encore long-temps en Portugal. Mais le chef qui commandait à Coïmbre montra peu de vigueur en restant dans ses murs, tandis que l'armée française opérait un mouvement si périlleux à la Condeixa.

Lorsque nous fûmes arrivés à Célorico, il s'éleva une nouvelle discussion entre le prince d'Essling et le duc d'Elchingen. Ces deux généraux avaient des caractères de fer : si le maréchal proposait une chose, le prince en voulait une autre, et la marche des troupes était souvent retardée sans la moindre utilité. La situation de Masséna était difficile : il n'osait rentrer en Espagne sans les ordres du chef du gouvernement français; et cependant, il devait sentir qu'il était urgent pour l'intérêt de l'armée,

d'abandonner de suite le peu de pays qu'elle occupait encore en Portugal. Le Prince voulait peut-être attendre qu'une affaire quelconque, ou un mouvement de Wellington, pût lui servir de prétexte, afin d'être à l'abri de tout reproche. Le Duc désirait qu'on ne hasardât rien, et que notre armée n'attendît l'ennemi que sous les murs d'Almeïda. Le peu d'accord entre ces deux chefs fit, que dans la soirée du 22, on vit changer trois ou quatre fois l'ordre de marche, et qu'enfin nous finîmes par ne point partir.

Le 23, l'armée perdit le maréchal Ney; il se rendit subitement en Espagne, par ordre du Prince, à la suite des altercations survenues entr'eux : cette circonstance produisit chez l'ennemi la sensation d'une victoire.

Le comte Loison prit alors le commandement du sixième corps d'armée; mais ce corps, qui s'était toujours conduit d'une manière glorieuse sous le maréchal, ne se sentait plus capable, sous un autre, de faire les mêmes choses. L'éloignement

inattendu du duc d'Elchingen avait tout-à-fait *démoralisé* l'esprit de ses trois divisions. Depuis que nous avions été constitués en sixième corps, aux époques à jamais glorieuses d'Austerlitz et de Friedland, nous avions contracté peu à peu l'habitude de nous considérer comme une famille de guerriers, dont le mérachal Ney avait toujours été le guide. Il était donc bien naturel alors que nous regrettassions sincèrement ce chef : nous ignorions qu'il deviendrait coupable un jour. Les officiers et les soldats du reste de l'armée furent aussi très-affectés de son départ.

Les troupes ont souvent, à la guerre, une prévention défavorable, pour celui qui remplace le chef qu'elles affectionnent: on ne peut la dissiper qu'en faisant de nouvelles preuves, à chaque nouveau commandement que l'on obtient. Mais quelque courageux et habile qu'il se fût montré, il était bien difficile, au général Loison, de se faire distinguer par la masse des soldats, après le maréchal Ney; la comparaison ne pouvait que faire ressortir les

hautes qualités de ce dernier. Un jour de bataille, il n'y avait point de plus beau ni de plus intrépide guerrier; il était partout et remédiait à tout; s'il poursuivait l'ennemi, nul n'avait plus d'activité, il le pressait sans relâche pour le frapper à chaque instant; il se tenait souvent dans nos premiers tirailleurs pour observer de plus près (*), et pour mieux profiter des fautes. Était-il chargé d'une retraite? sa vigilance n'avait point d'exemple; il indiquait toutes les positions, plaçait tous les postes, et dans la nuit, lorsque le sommeil, réparait nos fatigues, il allait même visiter les gardes avancées. Si nous nous trouvions serrés, il ne se retirait qu'après s'être assuré que nos dernières troupes étaient hors d'embarras. Voyait-il un de ses carrés menacé par une nombreuse cavalerie, il accourait au galop se renfermer au milieu. A sa voix, à son aspect,

(*) Le maréchal Lannes disait, dans les derniers temps, que depuis qu'on avait la manie des lunettes d'approche, on ne voyait plus rien à la guerre, parce qu'on regardait de trop loin.

les bataillons les plus chancelans devenaient aussi fermes que des murs d'airain. C'est par ces moyens que ce guerrier, malgré sa rudesse, savait se faire aimer des troupes. Admirable sur le champ de bataille, il ne lui manquait, pour être un général parfait, que d'entendre mieux la direction ou la conduite des armées, lorsqu'elles ne combattaient point.

J'ai parlé du duc d'Elchingen comme le ferait le dernier soldat de l'ancien sixième corps d'armée : en entreprenant cet ouvrage, si je me suis isolé de tout penchant à la partialité, j'ai aussi secoué tout esprit de contrainte. Ce qui fut vrai autrefois ne peut cesser de l'être aujourd'hui.

Cependant, ceux qui regrettaient le plus le maréchal Ney, lui reprochaient vivement, en eux-mêmes, d'abandonner l'armée dans un moment encore critique, et où sa présence pouvait devenir si nécessaire; on aurait désiré qu'il imitât la conduite de plusieurs fameux héros de l'antiquité, qui, dans des occasions semblables, sacrifiaient avec orgueil leur

amour-propre à l'intérêt commun. Mais ces sacrifices glorieux sont toujours inspirés par l'esprit national, et déjà il n'existait plus ni dans nos armées, ni dans l'intérieur de la France : l'égoïste ambition avait remplacé partout ce sentiment patriotique et généreux.

Après le départ du maréchal Ney pour l'Espagne, on remarqua beaucoup moins d'activité dans l'armée, et ses mouvemens n'avaient plus la même précision. Les régimens d'arrière-garde, abandonnés à eux-mêmes, n'étaient plus visités par les principaux chefs. Et ce qu'il y avait de pire, c'est que les troupes croyaient s'apercevoir qu'elles étaient mal conduites. On voit donc qu'il eût été sage de faire retirer de suite l'armée en Espagne, au lieu d'abattre son esprit et son énergie en prolongeant inutilement la durée de la retraite. Cependant on tergiversa; on voulut demeurer quelque temps à Guarda, pays stérile, qui n'offrait aucune ressource à l'armée; mais, le 29 mars, nous fûmes obligés d'abandonner cette ville à la hâte

parce que l'ennemi, ayant manœuvré dans la nuit, se trouvait, pour ainsi dire, aux portes de la place, sans que l'on en eût le moindre soupçon au quartier-général. La brigade du général Maucune manqua être victime de l'ignorance où l'on était des mouvemens des anglais : cette brigade occupait encore ses positions en avant de Guarda, tandis que l'ennemi était venu s'établir à un quart de lieue sur les derrières, entre le général Maucune et la ville, dans la vieille redoute, dite d'Alorna.

Masséna ne voulut point croire d'abord que l'ennemi eût pu prendre poste dans cette redoute; mais s'en étant assuré par lui-même, il ordonna de suite la retraite; et nous mîmes bientôt la Coa entre nous et l'armée anglo-portugaise : cette rivière coule dans un lit reserré entre des montagnes assez élevées et rocailleuses.

Le sixième corps, qui formait alors l'aile droite de l'armée, s'étendait jusqu'à deux lieues d'Almeïda, en suivant toujours les bords de la Coa. Le deuxième corps, qui formait l'aile gauche, était près

de la source de cette même rivière, et occupait Sobugal.

Nous tenions ces positions depuis deux ou trois jours, lorsque l'ennemi fit paraître quelques bataillons sur la rive opposée. Le peu de monde qu'il nous présentait, prouvait bien qu'il n'avait point l'intention d'attaquer *un front* qui nous était très-favorable; et quelque fût le nombre de troupes que Wellington eût pu rassembler sur notre droite, nous n'avions rien à appréhender vers ce point, puisqu'il se trouvait, pour ainsi dire, sous le canon d'Almeïda.

Les dispositions réciproques des deux armées, firent croire un instant, que l'ennemi bornerait là les opérations de sa campagne; mais, le jugement le plus sain étant sujet à errer, un général doit être en garde contre tous les événemens, pour ne point s'exposer à devenir le jouet d'un faux calcul.

Le 2 avril, le général Reynier, qui commandait toujours le deuxième corps, manda au prince d'Essling, que l'armée

anglaise manœuvrait devant lui, et qu'il s'attendait à être attaqué le lendemain par des forces supérieures. Le 3, de grand matin, il écrivit encore au Prince que l'armée anglo-portugaise était en mouvement, pour tourner son corps d'armée; qu'en conséquence, il prévenait Son Altesse qu'il se trouvait forcé d'abandonner ses positions, et qu'il avait déjà donné les ordres pour la retraite. Masséna lui répondit sur-le-champ, qu'il fallait tenir à Sobugal, et se battre s'il était attaqué; qu'au surplus, il lui enverrait des renforts. J'ignore si le Prince avait effectivement promis des renforts, ou si le comte Reynier avait cru devoir le dire à ses troupes pour les encourager, mais je sais que ces renforts ne furent point envoyés.

Les deux lettres du général Reynier ne laissaient plus de doute sur les intentions de l'ennemi; ses forces étant concentrées sur l'extrémité de notre aile gauche, on voyait que Wellington ne songeait guères à s'arrêter sur la rive de la Coa, pour établir ses cantonnemens, et laisser

reposer son armée : il était évident, au contraire, qu'ayant tourné la Coa à sa source, il allait tomber en masse sur le deuxième corps. Pourquoi donc n'avoir pas envoyé au général Reynier, les troupes nécessaires pour qu'il pût combattre l'ennemi sans un désavantage aussi marqué? Et si l'on était déterminé d'avance à céder la position, pourquoi ne pas laisser retirer de suite le deuxième corps, sans l'exposer d'abord à être défait? On ne doit compromettre un corps d'armée, que lorsqu'il peut en résulter des avantages immenses : on sacrifie des troupes, lorsque leur perte assure le salut de la masse d'une armée : mais à quoi aurait pu servir la défaite du général Reynier? Le chef du gouvernement en aurait-il moins voulu à l'armée, après cet échec, pour avoir évacué le Portugal sans ses ordres?

L'ennemi n'ayant point trouvé prudent de nous attaquer de front, avait en effet tourné le deuxième corps à Sobugal ; l'attaque fut chaude; et malgré la disproportion du nombre, les troupes du comte

Reynier opposèrent la plus valeureuse résistance. On chargea à la baïonnette : un de nos obusiers, que l'ennemi avait démonté, fut pris et repris plusieurs fois consécutives, avant d'être abandonné sur le champ de bataille. Le jeune et brave Lamorinière, qui commandait la batterie, combattit en déterminé, et trouva une mort glorieuse en s'efforçant de reconquérir sa pièce : nous fussions parvenus à l'emmener, si nos fantassins eussent entendu quelque chose à la manœuvre des canons. Cet obusier, disputé avec tant d'acharnement, est je crois la première bouche à feu que les anglais aient gagnée sur nous de vive force dans la guerre d'Espagne et de Portugal.

Le comte Reynier songea enfin à la retraite; il en était temps : on aurait peut-être dû l'effectuer plutôt, malgré les ordres qu'on avait de se battre. Celui qui ordonne, sans être sur le terrain, ne peut prévoir les modifications que doivent nécessairement apporter la vîtesse des mouvemens, et le nombre ou la force de l'ennemi.

C'est à l'officier général qui reçoit les instructions du chef, à savoir les réctifier au besoin. L'ennemi était déjà formé sur les routes par lesquelles le deuxième corps devait se retirer, lorsque la retraite s'opéra. Cette affaire, très-honorable pour le comte Reynier, et pour les troupes qu'il commandait, nous coûta au moins quatorze cents hommes.

La manœuvre de Wellington était belle et habile; mais ses troupes n'auraient point dû laisser échapper notre corps d'armée; elles devaient le prendre, ou l'écraser en entier. Cette action, que l'on pouvait et qu'il fallait éviter, obligea enfin le Prince à faire retirer l'armée sous les murs d'Almeïda et de Rodrigo.

Nous avions été tellement abreuvés de dégoûts dans le Portugal, qu'à notre retour en Espagne, contrée qui ne nous rappelait que de tristes souvenirs, et ne nous promettait qu'un avenir dangereux, il nous semblait cependant éprouver la même joie que lorsque l'on foule de nouveau le sol de la patrie, après une longue absence.

Avant que nous n'eussions brûlé nos bateaux et nos pontons, lord Wellington, qui connaissait l'opiniâtreté de son adversaire, ne soupçonnait point qu'il se déterminât à abandonner soudainement le Portugal; il devait, au contraire, paraître bien plus probable au général anglais, que Masséna n'attendait que les progrès de l'armée de Badajoz, pour agir ensuite offensivement, sur l'une et l'autre rive du Tage, de concert avec les troupes françaises qui pénétreraient dans l'Alentéjo. C'est en partie pour prévenir l'exécution de ce plan, qu'une puissante diversion fut préparée à Cadix et à Gilbraltar.

Pendant que les ducs de Dalmatie et de Trévise obtenaient des succès éclatans dans l'Estramadure espagnole, et qu'ils prenaient Badajoz, le duc de Bellune était demeuré chargé de la conduite du siége de Cadix. La mer qui l'entourait sur tous les points, le grand éloignement qui la séparait de nos batteries, ne mettaient plus cette ville commerçante et guerrière à l'abri de nos feux. Ses monumens superbes,

qui naguères semblaient défier les siècles, se trouvaient maintenant menacés d'une destruction prochaine : irritée par la vue continuelle de ces édifices, notre artillerie avait enfin trouvé le moyen de les atteindre.

On avait coulé des mortiers d'une dimension nouvelle ; leurs globes énormes portaient, à une distance incroyable, le ravage de la foudre. Ces bombes tombaient jusque dans l'intérieur de Cadix, et le temps semblait nous garantir la possession des ruines de cette ville. Les Cortès, réfugiés dans ce dernier boulevart de l'Espagne, ne se laissèrent point abattre sous le poids du découragement : ils conçurent même le hardi projet, de profiter de l'éloignement du maréchal Soult, pour délivrer l'Andalousie. Ils combinèrent une grande opération dont le but était de faire lever le siége de Cadix, en prenant toutes les lignes des français à revers, tandis qu'elles seraient attaquées de front par la garnison, et que les vaisseaux et les chaloupes canonnières menaceraient tous les points de débarquement. En même-temps

Ballesteros devait s'emparer de Séville; et Ronda devait être enlevée par les nombreux montagnards des environs, qui étaient dans un état continuel d'insurrection. Une entreprise si sérieuse devait mettre aussi le duc de Dalmatie dans l'impossibilité de jeter un corps en Portugal. Les espagnols réunirent tous leurs moyens; ils ne négligèrent rien de ce qui pouvait faire réussir cette belle conception. Mais le duc de Bellune, aussi vigilant que valeureux, devina tous les projets de l'ennemi, et il fit échouer ce vaste plan. Ce chef n'avait alors sous son commandement que les seules troupes du siége; les autres généraux, qui occupaient les royaumes de Grenade et d'Andalousie, se trouvaient indépendans, et le duc de Bellune ne pouvait employer leurs troupes que de gré à gré; c'est-à-dire, qu'il ne pouvait compter sur leur secours, parce qu'en Espagne la plupart des généraux agissaient toujours pour leur gloire et leur intérêt personnel, plutôt que pour le bien général. Le duc de Dalmatie avait donc négligé à tort de

remettre le commandement général des forces au duc de Bellune : cette imprévoyance pouvait devenir funeste.

Dans les premiers jours de mars, l'armée espagnole prononça son mouvement d'attaque ; elle était secondée par une forte division anglaise, aux ordres du lieutenant-général Graham ; et le général Lardizabal dirigeait l'expédition. Le 5, cette armée combinée manœuvra dans le dessein d'attaquer les lignes de Saint-Pétri, de culbuter ceux qui les défendaient, et de se joindre à ce qui sortirait de Cadix pour marcher ensuite sur Chiclana, où se trouvaient nos magasins, nos hôpitaux, nos munitions et beaucoup de canons. Déjà les têtes de colonnes ennemies arrivaient près de Saint-Pétri, lorsque le duc de Bellune déboucha par les bois, presque sur les derrières de l'armée combinée. S'étant tenu au courant de tous les mouvemens de l'ennemi, ce général avait manœuvré de manière à profiter de la connaissance où il était des intentions de ses adversaires pour les anéantir pendant leur marche. Ce projet

hardi changea la situation des alliés; au lieu de combattre pour des trophées, ils furent contraints de pourvoir à leur propre défense. Cependant l'ennemi se trouvant en bien plus grande force que ne l'avait d'abord présumé le duc de Bellune, une sanglante affaire suivit cette rencontre : l'on vit dans cette occasion tout ce que peut la science du chef et la valeur des troupes contre le nombre. Le général français n'avait pu disposer que de dix bataillons : ils souffrirent beaucoup. L'armée ennemie éprouva aussi de grandes pertes : elle eût été complétement détruite si les généraux Sébastiani et Godinot se fussent immédiatement conformés aux avis du maréchal; mais, se croyant aussi menacés, leurs renforts n'arrivèrent que lorsque les troupes de Lardizabal et de Graham furent en sûreté à Cadix et dans l'île de Léon. Ainsi, au duc de Bellune seul appartient l'honneur d'avoir fait échouer l'armée ennemie, dans le projet qu'elle avait formé de s'emparer de Chiclana.

Le général Darricau, qui commandait à

Seville, repoussa Ballesteros, et l'insurrection de la Ronda n'eut pas un bon succès; mais les montagnards indomptés continuèrent à menacer cette ville, et chaque jour la garnison courait risque d'être égorgée.

L'éloignement du maréchal Soult, l'absence de l'armée de Portugal avaient imprimé une activité extraordinaire aux provinces du midi et de l'occident de l'Espagne. Les efforts des Cortès avaient été imités en petit dans toutes les autres provinces : partout les débris des partis espagnols s'étaient réorganisés, et ils s'étaient aguerris en harcelant continuellement les petites garnisons, et les détachemens de correspondance. L'Espagne était dans cet état d'agitation lorsque l'armée de Masséna revint du Portugal. Notre présence, après une campagne infructueuse, n'était guère propre à calmer les esprits; et le voisinage de Wellington ne pouvait que les exciter davantage à la résistance.

L'armée de Portugal ne pouvait camper long-temps à proximité d'Almeïda et de

Rodrigo, sans épuiser promptement les approvisionnemens de ces deux places, et il devenait urgent qu'elles fussent pourvues de vivres pour plusieurs mois. Aussi, le 8 avril, nous levâmes les camps en avant de Rodrigo, et nous nous portâmes sur Salamanque. Les troupes qui se trouvaient sous Almeïda, se retirèrent par San Felices-el-Grande.

Nous ne fûmes pas plutôt dans les environs de Salamanque, que l'on sentit la nécessité de faire soutenir la garnison de Rodrigo par un certain nombre de troupes, afin de contenir les partis ennemis, et d'empêcher les coureurs de Wellington de se répandre dans le pays. La première division du sixième corps, celle du comte Marchand, retourna immédiatement sur ses pas; et, le 15 avril, elle prit poste dans le faubourg de Rodrigo, sur la rive gauche de l'Aguéda.

Le 23 du même mois, le général Marchand, à la tête de deux mille quatre cents hommes, poussa une découverte sur le pont de Marialba, à deux grandes lieues

de Ciudad-Rodrigo. Nous trouvâmes l'ennemi au pont, en assez bonne mesure, et nous apprîmes que Wellington bloquait Almeïda : cette place avait été réparée par les soins de la garnison que nous y avions laissée, en entrant en Portugal; le général Brenier en était gouverneur.

Wellington voulait à tout prix s'emparer d'Almeïda; les mêmes motifs qui nous en avaient fait entreprendre le siége en 1810, excitaient le général anglais à s'en rendre maître. Il était d'ailleurs d'une haute importance pour les portugais de nous enlever une ville qui pouvait nous défendre plus tard l'entrée de leur pays. A cette époque, il était encore naturel de supposer que nous pourrions, dans la suite, tenter une nouvelle invasion. L'Europe étonnée des moyens immenses de la France, voyait depuis long-temps de nouvelles et plus formidables armées couvrir et réparer les pertes de cette nation guerrière. Cependant, Wellington voulait mettre à profit le temps où il se sentait assez fort pour opérer en Espagne; mais il lui fallait une

place sûre pour ses établissemens, et qui pût lui servir comme de point d'appui. L'occurrence était des plus favorables : plusieurs grandes affaires, des combats continuels, les maladies, les fatigues, le besoin, la désertion des soldats auxiliaires, avaient à peu près réduit notre armée à trente mille hommes; celle de l'ennemi était au moins forte du double. Wellington savait en outre qu'Almeïda était très-mal approvisionnée : ce général avait donc la certitude que cette place se rendrait bientôt, s'il pouvait nous empêcher de la secourir.

Le prince d'Essling, de son côté, éprouvait de grandes inquiétudes, car son armée était devenue peu nombreuse, et il n'ignorait pas que la garnison d'Almeïda n'avait plus que pour un mois ou six semaines de vivres. Il fallait donc se résoudre à voir bientôt tomber cette place importante, ou s'apprêter à la secourir : Masséna était incapable d'hésiter. Ce Prince ordonna tous les préparatifs nécessaires, pour entreprendre de ravitailler à temps cette

forteresse; mais il fut très-mal secondé par les administrations. Cependant, toutes les troupes aux ordres de Masséna se mirent en mouvement; et le 30 avril, elles étaient déjà réunies sous les murs de Rodrigo. Nous vîmes même arriver le duc d'Istrie, conduisant, à peu près, mille à douze cents chevaux de l'ancienne garde.

Après avoir passé la revue de toutes les troupes de l'armée, le Prince ordonna plusieurs découvertes successives sur Marialba et Fuente-Guinaldo, comme pour s'assurer si l'ennemi, instruit de notre approche, n'évacuerait point ses positions; et dans le cas contraire, pour prendre connaissance de ses intentions.

Quelques prisonniers faits dans ces découvertes, nous affirmèrent que l'intention du général anglais était d'attendre Masséna, et de le combattre; ces prisonniers connaissaient parfaitement nos forces; et ils paraissaient concevoir l'espérance que nous serions battus, vu notre infériorité en nombre. On pouvait étendre cet esprit de confiance à toute l'armée anglo-portugaise,

qui, enflée d'orgueil après notre retraite du Portugal, devait être naturellement bien disposée.

Nos troupes, convaincues que le seul moyen d'obtenir la tranquillité, était de battre l'ennemi, et de secourir Almeïda, désiraient avec une impatience guerrière, d'en venir promptement aux mains : le résultat de leurs efforts promettait le repos et l'abondance pour terme de leurs pénibles travaux.

Notre armée s'ébranla le deux mai ; elle était dans une fort bonne disposition d'esprit : généraux et soldats, tous espéraient que cette expédition aurait d'heureux succès (*).

Nous vîmes, dès le premier jour, que le Prince avait fort bien concerté ses mouvemens ; car ils rendirent inutiles toutes les dispositions que l'ennemi avait faites, pour défendre le pont et les hauteurs de

(*) Quelques dragons dont les montures étaient exténuées de fatigues, disaient : « Si nos chevaux « refusent de galopper, nous chargerons au pas, « et nous sabrerons comme les autres. »

Marialba; ses avant-postes se replièrent devant nous, et nous bivaquâmes à hauteur de Spéca et de Gallégos.

Le 3, nous rencontrâmes l'ennemi en avant de Fuentes-d'Onoro; on le fit reconnaître, et dans l'après-midi, la troisième division du sixième corps l'attaqua; elle parvint à le rejeter de l'autre côté du ravin escarpé et du ruisseau qui se trouvent près d'Onoro. Vers le soir, on dirigea une attaque sérieuse sur le village même; il se trouvait à peu près au centre de la ligne ennemie et était rempli de troupes. Cette attaque fut poussée avec beaucoup de vigueur, et le village fut enlevé avec la plus grande intrépidité. Mais l'ennemi, qui sentait toute l'importance de conserver ce point, fit descendre de fortes masses sur le village; en s'y rendant, elles souffrirent beaucoup par le feu bien fourni de notre artillerie; cependant, à l'entrée de la nuit, elles parvinrent à s'emparer de nouveau de Fuentes-d'Onoro, parce que l'obscurité ne nous permettait plus de faire soutenir les troupes que nous y avions déjà.

Le 4, le Prince fit reconnaître avec le plus grand soin la droite de l'armée ennemie : c'était le seul point abordable ; car l'armée anglo-portugaise était séparée de nous, par un ravin profond et rocailleux qui défendait le front de sa ligne d'un bout à l'autre ; et son aile gauche était appuyée aux ruines du fort de la Conception, où Wellington avait eu la précaution de jeter quelques bataillons, avec de l'artillerie de campagne.

Dans la nuit du 4 au 5, Masséna fit porter les trois divisions du sixième corps, avec une du huitième, et toute la cavalerie du comte Montbrun, sur le flanc droit de l'ennemi, et au point du jour, nous commençâmes l'attaque.

Le combat de l'avant-veille, quoique d'un succès assez léger, avait pourtant animé nos soldats; tous ressentaient l'aiguillon de la gloire; et l'on peut affirmer qu'un général en chef eut rarement à commander une armée mieux disposée, et plus déterminée à vaincre.

La brigade Maucune entama l'affaire en

enlevant de vive force, du premier choc, les bois et le village de Pozzo-Bello, qui fourmillaient de tirailleurs ennemis. Nous en tuâmes et blessâmes un grand nombre; et si le peu de cavalerie légère que nous avions à la suite de notre brigade, sous les ordres du général Lamotte, nous eût suivis, comme elle aurait dû le faire, nous eussions ramassé un nombre considérable de prisonniers. Nos tirailleurs en saisirent environ cent cinquante ou deux cents, et s'il eût été possible à nos fantassins de courir plus vîte, le quatre-vingt-cinquième régiment anglais demeurait en notre pouvoir : le désordre fut tel, pendant un instant, que les soldats de ce régiment, au lieu de songer à se défendre, fuyaient tous, en s'embarrassant dans leur marche, comme un nombreux troupeau de moutons qui tournent à la fois les uns autour des autres.

Pendant le même intervalle, l'intrépide comte Montbrun avait mis en fuite les partisans de Don Julien; il avait chargé la cavalerie anglaise, et l'avait pressée assez

loin l'épée dans les reins. Ce général enfonça ensuite deux ou trois quarrés de la meilleure infanterie anglaise; c'étaient les grenadiers royaux, qu'on avait placés de manière à couvrir l'aile droite ennemie pour la défendre de notre cavalerie; ces quarrés furent sabrés. Mais une nouvelle charge de l'ennemi, et le feu de son artillerie, empêchèrent d'emmener tous les prisonniers que le comte Montbrun avait faits; dans le nombre de ceux qui restèrent au pouvoir de notre cavalerie, se trouvaient plusieurs officiers supérieurs (*).

L'aile droite de l'armée anglaise, battant en retraite, eut, pendant près d'une lieue, notre cavalerie et notre artillerie légère à ses trousses.

En approchant de Fuentes-d'Onoro, sur les derrières, nous remarquions dans les colonnes, ennemies qui occupaient de fai-

---

(*) Un lieutenant-colonel anglais, qui fut pris dans cette occasion, ayant reçu un coup de sabre sur la figure, se plaignit à nous de cette discourtoisie. Nous lui répondîmes qu'on ne l'aurait jamais pris pour le frapper, mais qu'on l'avait frappé pour le prendre.

bles monticules, cette espèce de serpentement, de vacillation, qui dénotent toujours l'incertitude et la crainte, et qui d'ordinaire précèdent immédiatement le désordre.

A mesure que nous avancions, le neuvième corps attaquait de front le village de Fuentes-d'Onoro, et parvint à s'en emparer. Par une étrange fatalité, nos quatre divisions et toute la cavalerie s'arrêtèrent, je ne dirai point au moment où nous aurions pu gagner la victoire, car tous nos soldats la considéraient comme déjà gagnée, mais je dirai, à l'instant où un dernier effort allait nous en faire recueillir les fruits. Pour ne point arrêter en si belle carrière, il eût fallu qu'un chef habile fût *là*, pour nous précipiter au milieu des masses ennemies : retenues par le seul état d'indécision, où elles semblaient flotter, un dernier élan eût déterminé leur fuite. C'était le vrai moment de triompher; mais le Prince, qui ne se trouvait point alors à notre portée, ne put saisir cette précieuse occasion de ranimer l'éclat de la brillante réputation qui avait précédé son comman-

dement de l'armée de Portugal, à l'époque du siége de Rodrigo. Lorsqu'il parut la première fois dans nos camps, en Espagne, tous nos soldats en avaient une si haute idée, qu'ils se précipitaient en foule à sa rencontre, comme pour voir une divinité guerrière. La fortune, qui précédemment avait toujours favorisé Masséna, regrettant de l'avoir trahi à sa dernière expédition, semblait avoir voulu se réserver de couronner, par une victoire éclatante, la suite des hauts faits du défenseur de Gènes et du vainqueur de Souwaroff. Mais, pour la première fois peut-être, le prince d'Essling ne distingua pas les palmes que la gloire lui avait destinées.

La plupart de nos généraux de division étant possesseurs de congés, ou ayant déjà l'ordre de se rendre à Paris, ne montrèrent point, à l'affaire du 5 mai, cet entier dévouement qui produit l'abandon de soi-même dans les occasions décisives ; et quoique le sentiment de la victoire régnât dans tous les rangs, les chefs ne furent point inspirés par ces mouvemens hé-

roïques, qui font graver d'avance leurs noms dans les tables de la postérité. Il fallait que le général Loison s'illustrât en prenant sur lui de porter sur-le-champ le sixième corps au milieu des masses ennemies; mais on hésita plus d'une heure en attendant les ordres du Prince, et nos soldats virent s'évanouir à regret une des plus belles occasions de vaincre.

L'armée anglo-portugaise, chancelante, indécise, embrouillée dans les manœuvres que nécessitait un changement de front forcé, eut le temps de se raffermir et de rétablir son ordre de bataille. Wellington, voyant nos mouvemens paralysés, fit même attaquer de nouveau le village de Fuentes-d'Onoro, et ses troupes en réoccupèrent une partie.

Le comte Montbrun avait senti l'énormité de la faute que l'on commettait, en s'arrêtant au moment décisif; il voulut l'empêcher; mais il ne fut point secondé par les autres généraux présens; et sa cavalerie ne pouvait agir seule.

Wellington ayant eu tout le temps de

rasseoir son armée, je pense que Masséna se conduisit avec sagesse en ne la faisant point attaquer une seconde fois. L'ennemi, se voyant adossé à la Coa, n'ayant qu'une seule route praticable pour son artillerie et ses bagages, aurait senti la nécessité de vaincre en combattant : la conviction d'être perdu si l'on recule, produit souvent l'héroïsme. Aussi voyons-nous dans l'histoire des guerres qu'il a presque toujours été funeste d'attaquer un ennemi réduit au désespoir : je citerai pour exemple la désastreuse bataille de Poitiers, dont le souvenir fera toujours éprouver une triste impression aux cœurs français. En permettant à Wellington de rallier son aile droite, nous avions perdu cet ascendant que donne toujours un heureux début sur un ennemi ébranlé; l'avantage de la matinée devenait presque nul; c'était comme une nouvelle affaire qu'il eût fallu entamer : elle aurait été des plus meurtrières; et l'eussions-nous gagnée, cette victoire eût coûté aussi cher qu'une défaite. Si au contraire nous étions battus, nous

compromettions les armées d'Estramadure et d'Andalousie, en les mettant dans l'obligation de se replier; et dès-lors les affaires d'Espagne se seraient trouvées pour nous dans la même situation qu'après la bataille des Arapiles.

Mais quelques puissantes que paraissent ces considérations, elles ne pouvaient avoir lieu dans l'instant favorable dont j'ai parlé, et que nous avions de commis la faute de ne point saisir. Dans les batailles, il est presque toujours un moment précieux qui détermine la victoire; c'est au génie du chef à le saisir avidement lorsqu'il se présente : un général qui le laisse échapper n'est point digne de vaincre.

Le corps de l'armée ennemie était déjà ébranlé par la crainte en voyant fuir son aile droite, qui venait d'être battue; cette aile en se réunissant au gros des troupes ne pouvait qu'y semer le désordre; ce mouvement devait augmenter le trouble et la frayeur de l'ennemi, en diminuant forcément ses moyens de défense : car nous étions ordonnés de manière à pour-

suivre l'attaque; et les anglais, ne l'étant point pour résister, se trouvaient dans la nécessité de manœuvrer sous notre feu pour nous faire front : enfin, dans cet instant, toutes les chances étaient en notre faveur. Pourquoi donc ne point continuer la bataille?... En supposant que le choc terrible que nous pouvions donner n'eût point produit tout le succès qu'on devait en attendre, il était toujours temps de s'arrêter après l'avoir essayé.

Ayant négligé cette heureuse occasion d'acquérir de la gloire, on se borna pendant le reste de la journée à échanger quelques coups de canon. Cette affaire, y compris l'attaque de l'avant-veille, nous coûta deux mille hommes, hors de combat (*); l'ennemi en perdit au moins trois mille.

Wellington, connaissant le péril auquel son armée avait été exposée, employa la nuit du 5 au 6 à se retrancher sur tous

(*) J'étais au nombre des blessés : il y a plus de malheur que de mérite à être atteint souvent par les balles de l'ennemi.

les points. Le 6, au matin, l'ennemi avait déjà remué beaucoup de terre, et une partie de son infanterie s'était couverte par de petits murs en pierres rapportées. Le 6 et le 7, l'ennemi continua tranquillement ses travaux; nous ne cherchâmes point à les interrompre.

Dans l'après-midi du 7, le Prince fit demander à l'ordre quelques hommes déterminés, pour aller de bonne volonté à Almeïda : il s'agissait de traverser toute l'armée ennemie et de surmonter tous les périls qui pouvaient survenir dans l'espace de deux lieues, pour aller remettre au général Brenier l'ordre de détruire le matériel de la place, de faire sauter les ouvrages, et de tâcher de s'échapper ensuite avec sa garnison. Il se présenta quatre soldats sur toute l'armée; deux de ces hommes intrépides étaient du sixième régiment d'infanterie légère : ce fut un de ces derniers qui réussit; il se nommait André Tillet (*). Les trois autres furent

(*) Ce court voyage du chasseur Tillet est très-intéressant; on ne peut le lui entendre raconter, sans

sans doute victimes de leur généreux dévouement : ils ne reparurent plus.

Dans la même soirée nous vîmes arriver le maréchal Marmont, duc de Raguse ; il

---

ressentir aussi les fortes émotions qu'il devait éprouver à chaque nouveau péril qu'il avait à surmonter. Je citerai seulement quelques circonstances qui donneront une idée de son courage et des dangers qu'il a courus : craignant d'être pris pour espion, il ne voulut point se déguiser ; il traversa les lignes ennemies, en plein jour, vêtu de son uniforme, et contrefaisant le soldat blessé : il appuya ensuite vers le bord de la Coa, et se cacha derrière un rocher jusqu'à l'entrée de la nuit. Alors il se mit en marche, évitant adroitement les postes ennemis. Arrivé à une certaine distance, il lui fallut faire un saut de dix à douze pieds de profondeur pour continuer sa route ; il s'élance et tombe, en sautant, dans un endroit qui servait de refuge à une vingtaine de familles de paysans espagnols qui avaient fui leur village encombré de troupes. Tous ces habitans dormaient paisiblement ; mais en cherchant une issue au milieu de l'obscurité, Tillet foule aux pieds quelques femmes et quelques paysans qui se réveillent en criant au voleur ; pour se sauver, il marche sur d'autres personnes qui crient encore plus fort en se réveillant ; il allait être pris, lorsque, heureusement pour lui, il imagine de se coucher dans un groupe et de ronfler comme les autres. On rechercha pendant plus d'une demi-heure ce qui pouvait avoir occasionné ce tumulte, et l'on parut ensuite se rendormir. Alors Tillet se leva avec précaution ; il chercha doucement

prit aussitôt le commandement du sixième corps. Quelques jours après, il remplaça le Prince dans le commandement en chef de l'armée, et Masséna partit pour Paris.

---

l'issue de l'enceinte des rochers où il était, et l'ayant enfin trouvée, il s'éloigna le plus vite possible d'un endroit qui avait manqué lui être si funeste : les paysans l'auraient infailliblement tué, s'ils l'eussent découvert.

Enfin, Tillet parvint malgré tous les obstacles jusqu'à une demi-lieue d'Almeïda, et comme il s'était trouvé au siége de cette place, il se reconnut facilement ; mais craignant de donner dans les postes ennemis, il voulut attendre le point du jour. Lorsque l'aurore parut, il s'avança vers la place à pas de loup, afin de découvrir les sentinelles anglaises, et de choisir le passage qui lui paraîtrait le plus favorable et le moins périlleux. Il était monté sur un rocher pour mieux découvrir, lorsqu'il s'aperçut qu'il était vu d'un poste ennemi, qui venait même de détacher quelques hommes vers lui pour le reconnaître. Effrayé de l'idée d'échouer au port, Tillet se mit à fuir du côté d'une source où il s'était désaltéré ; il suivit autant que possible l'empreinte que ses pieds avaient laissée sur la rosée, afin d'empêcher les soldats ennemis, qui venaient à lui, de reconnaître à ses vestiges la nouvelle direction qu'il pouvait avoir suivie. La source vers laquelle Tillet s'était dirigé s'enfonçait à moitié sous un rocher moussu et obscur. Malgré les précautions employées par Tillet, les soldats anglais reconnurent et suivirent ses traces ; ils se dirigèrent aussi vers la fontaine. Tillet qui les

J'ignore si le prince d'Essling connaissait déjà l'arrivée prochaine du duc de Raguse, au moment où notre armée presque victorieuse parut s'arrêter, comme par enchantement, au milieu de l'affaire du 5 mai.

Le jour suivant nous entendîmes des salves d'artillerie de la place d'Almeïda;

---

observait à travers des branchages de chêne-vert, se voyant sur le point d'être pris, mit aussitôt dans sa bouche l'ordre écrit dont il était porteur, et malgré la grande fraîcheur de l'eau, il entra jusqu'au cou dans la source. Lorsque ceux qui le cherchaient furent tout près de lui, il plongea et s'enfonça tout-à-fait sous le rocher qui servait d'abri à la fontaine. Les anglais, après avoir fait le tour de cette source, en regardant par tout, crurent avoir mal suivi la piste et s'en retournèrent à leur poste. Tillet resta encore quelque temps dans l'eau, et en sortit tout glacé, pour approcher d'Almeïda. Près d'arriver sur les glacis de la place, il trouva deux sentinelles ennemies au détour d'un chemin, et il profita du moment où elles se promenaient en lui tournant le dos, pour s'élancer à la course et pour se précipiter dans le chemin couvert. Les postes français le reçurent d'abord à coups de fusil, mais l'ayant reconnu, ils le conduisirent au gouverneur, auquel il remit ses dépêches. Depuis, ce brave soldat a été récompensé par une pension et par la croix de la Légion d'honneur. Sans cette action éclatante la garnison d'Almeïda eût été perdue.

elles annonçaient que le général Brenier avait reçu ses instructions.

Nous fîmes alors un changement de front, et nous revînmes reprendre la même position que nous occupions le 4, devant Fuentes-d'Onoro; nous y demeurâmes le 9; et le 10, notre armée opéra son mouvement rétrograde sur Ciudad-Rodrigo : ainsi la garnison d'Almeïda fut abandonnée à elle-même.

Cependant, dans la nuit du 10 au 11, nous entendîmes plusieurs explosions de mines, c'était la destruction de quelques ouvrages de la place d'Almeïda, et le signal de l'évasion de sa brave garnison, qui parvint à s'échapper à la honte de l'armée ennemie qui s'était habituée à regarder les troupes du général Brenier comme une proie assurée (*).

L'affaire du 5 mai, qui pouvait produire les plus grands résultats, doit être considérée comme la dernière opération de la campagne de Portugal; c'est aussi la der-

---

(*) Voyez l'intéressant rapport du brave général Brenier, dans le Moniteur du 12 juin 1811.

nière expédition du prince d'Essling. Le sort a voulu qu'elle ne produisît aucun fruit, puisque la réussite du général Brenier n'est due qu'à l'adresse d'un émissaire, à la détermination de la garnison d'Almeïda et au hasard : ces circonstances sont absolument indépendantes des affaires du 3 et du 5 mai, ainsi que des mouvemens de notre armée, puisque nous n'avons même pu protéger la retraite des troupes de cette garnison.

L'expédition de Portugal offrait des difficultés insurmontables : elles ont pu entraîner de grandes fautes; mais la fin de cette campagne n'en a pas moins été à la gloire de nos soldats, et l'affaire d'Onoro, quoiqu'infructueuse, prouve leur grand courage. Malgré la disproportion du nombre, l'armée ennemie, éblouie par notre retraite du Portugal, avait couru les plus grands risques à l'affaire du 5 mai; cette journée aurait dû faire repentir amèrement les anglais de s'être écartés pour la première fois du plan de prudence qu'ils avaient suivi jusqu'alors. Mais le héros de

Zurich, déjà affaissé sous le poids de ses anciens lauriers, ne vit point la nouvelle couronne que la victoire lui présentait. Ayant manqué une occasion si favorable, il était facile de prévoir les événemens qui nous attendaient par la suite en Espagne.

Le maréchal Marmont fit rentrer l'armée dans ses cantonnemens; nous demeurâmes quelque temps à Salamanque pour nous refaire des longues fatigues de la campagne.

L'impossibilité où nous étions de reprendre immédiatement l'offensive, permit à lord Wellington de se porter dans les provinces du midi de l'Espagne avec une grande partie de ses forces. Ce général voulait essayer de rétablir les affaires des espagnols, dans l'Estramadure et dans l'Andalousie; il savait que le duc de Dalmatie était rentré à Séville, après s'être affaibli en laissant une garnison française dans Badajoz, et il voulut profiter de l'éloignement de nos armées pour reprendre cette place. La proximité d'Elvas mettant à la disposition du général anglais

toute l'artillerie, les munitions et les vivres nécessaires, le siége fut bientôt entrepris.

Après avoir réuni tout ce qu'il pouvait avoir de troupes disponibles, le maréchal Soult abandonna l'Andalousie, où il gouvernait en roi, et il s'avança au secours de Badajoz. Malgré la belle et intrépide défense du général Philippon, le duc de Dalmatie allait être bientôt témoin de la chute de cette place; car les troupes qu'il amenait n'étaient point assez nombreuses pour obliger l'armée ennemie à lever le siége. Mais le duc de Raguse, qui nous commandait depuis peu, voulut contribuer à la délivrance de cette forteresse. Il réunit l'armée de Portugal en avant de Salamanque, et tandis qu'avec les deux divisions de la droite, il simulait un mouvement d'attaque sur les troupes que lord Wellington avait laissées dans les environs d'Almeïda, toutes les divisions de la gauche filèrent sur la route de l'Estramadure. Après avoir masqué ce mouvement, les deux premières divisions suivirent aussi la marche de l'armée, en se dirigeant par Plasencia vers Almaraz sur le Tage.

Cette marche savante eut lieu pendant les chaleurs étouffantes du mois de juin : outre leurs armes, et leur équipement, déjà beaucoup trop lourd, chacun de nos soldats portait encore sur son dos pour quinze jours de biscuit.

Après avoir passé le Thiétar à gué, nous traversâmes de longues plaines monotones, couvertes d'arbustes sauvages, dont les branches exhalaient une odeur suffocante de résine. Tous les ruisseaux étaient desséchés, et la terre crevassée par l'ardeur brûlante du soleil, semblait s'être resserrée dans les seuls endroits où il avait existé des sources. Sur ces routes désertes, la soif dévorait nos entrailles; plusieurs soldats succombèrent, pendant la marche, dans les angoisses de cet inexprimable tourment : ne pouvant le supporter un seul instant de plus, un brave caporal et un chasseur du sixième léger, se firent sauter la cervelle, à cent pas du Tage, quoiqu'ils vissent couler les eaux de ce fleuve à leurs pieds.

Cependant, après avoir franchi le Tage

sur des barques, l'armée du maréchal Marmont arriva dans les environs de Mérida : sa jonction avec les troupes du duc de Dalmatie obligea lord Wellington à lever en grande hâte le siége de Badajoz, pour rentrer en Portugal. Ce royaume servait de tanière, dans la presqu'île, au léopard anglais : il s'y refugiait toutes les fois que les armées françaises approchaient avec des forces à peu près égales.

La délivrance de Badajoz ranima l'énergie de nos sòldats : peu habitués à voir leurs généraux se pòrter des secours, le début du maréchal Marmont leur donna de flatteuses espérances pour l'avenir. Depuis que l'armée de Portugal avait quitté Salamanque, pour pénétrer dans l'Estramadure, elle semblait avoir ressaisi l'offensive. Mais ces heureux effets de l'harmonie entre les chefs ne devaient pas toujours durer.

Les anglais s'étant éloignés, notre armée fut répartie dans des cantonnemens où nous fûmes bientôt tourmentés par les maladies, suite d'une inaction subite et

de la mauvaise qualité des alimens. Dans les pays chauds, il faut aux troupes des liqueurs fortes; et à Truxillo, pendant les chaleurs brûlantes de l'été, les soldats de notre division n'avaient ordinairement que de l'eau croupie pour se désaltérer.

Vers le 15 septembre, le duc de Raguse, après avoir rassemblé son armée, manqua surprendre les troupes de Wellington, encore disséminées dans leurs cantonnemens. Une attaque mal exécutée par notre avant-garde, sauva cet affront au général anglais : il devait alors éprouver un échec considérable.

Cette entreprise n'ayant point réussi, l'armée de Portugal fut s'établir dans une nouvelle ligne de cantonnemens, depuis Salamanque jusqu'à Tolède. Les anglais, ayant sans doute aussi besoin de repos, nous laissèrent tranquilles dans cette situation, que la grande étendue de pays que nous occupions rendait des plus hasardeuses. La rareté des subsistances avait empêché de resserrer les troupes, autant que la prudence l'exigeait.

Pendant que les affaires étaient dans cet état à l'occident et vers le midi de l'Espagne, le maréchal Suchet poursuivait ses succès dans les provinces de l'est : habile guerrier, et plus heureux que tous les autres généraux français, il marquait chaque journée par des triomphes nouveaux. Maître de toutes les places fortes qui bordent la méditerranée, il s'occupait alors de l'important siége de Valence. On redoutait que les habitans ne fissent une seconde Saragosse de leur ville, comme si une défense aussi sublime pouvait se renouveler, lorsque le premier élan de l'indignation des peuples est amorti par le temps.

Pour seconder au besoin le maréchal Suchet, deux divisions de l'armée de Portugal, avec une bonne cavalerie, partirent des environs de Tolède, se dirigeant vers les côtes orientales de l'Espagne. J'étais de cette expédition. Nous traversâmes assez rapidement les fertiles provinces qui nous séparaient de la mer; elles n'avaient point été pressurées ni épuisées par le séjour

des grands rassemblemens de troupes : le pays offrait partout des vivres en abondance (*).

En arrivant à Yécla, nous apprîmes que Valence n'avait pu résister aux armes victorieuses du maréchal Suchet : cette ville si fière s'était rendue. Dès-lors, le séjour de nos deux divisions dans le royaume de Valence n'était plus d'aucune utilité ; nous eussions dû rétrograder de suite vers la province de Tolède. Cependant, le général Montbrun, qui commandait notre expédition, excité par un zèle malentendu, voulut pousser jusqu'à Alicante. Il fit *parader* les troupes autour de cette place, la somma inutilement de se rendre et jeta quelques obus dans la ville avant de se retirer. Cette *pointe* sur Alicante nous fit connaître et regretter un des plus beaux pays que puisse peindre l'imagination des

(*) En traversant la Manche, nous savourâmes à longs traits les vins délicieux de Val-de-Penas, et nous étions déjà disposés à la plus franche gaieté avant d'entrer à Argamanzilla, patrie que Cervantes donne à Don Quichotte. Nous arrivâmes dans le village de ce héros espagnol, le 1.er janvier 1812.

poëtes. Nos soldats, en s'éloignant, enviaient le sort des troupes du maréchal Suchet, destinées à combattre dans un climat heureux, où la vigne féconde fournit les vins les plus exquis.

Le comte Montbrun, qui avait toute l'intrépidité d'un vrai guerrier, n'en montra pas le désintéressement dans cette expédition. Des impôts arbitraires furent levés dans plusieurs endroits, et ces exactions changèrent l'esprit des habitans de ces contrées : ils avaient d'abord paru disposés, à recevoir favorablement les français qui venaient de faire la conquête de Valence.

Pendant le retour, nos soldats, que le vin excitait à la joie, remplissaient continuellement l'air du bruit de leurs chansons. Mais en rentrant à Tolède les chants cessèrent, la gaieté disparut, et la consternation régna sur tous nos visages.

Ciudad-Rodrigo était tombée au pouvoir des anglais; lord Wellington avait profité de notre absence, et de l'éloignement de l'armée de Portugal pour *escamoter* (*)

(*) Expression employée dans les rapports du temps.

cette place : elle fut assiégée et prise en douze jours. Le maréchal Marmont n'arriva point assez tôt pour la secourir. Cette perte nous fut d'autant plus sensible qu'il était facile de prévoir les fâcheuses conséquences qu'elle entraînerait. Salamanque étant désormais à découvert, le duc de Raguse se trouvait dans l'obligation d'y laisser continuellement un gros détachement de son armée; et cela diminuait beaucoup le nombre des troupes disponibles qu'il aurait pu opposer aux entreprises des anglais dans l'Estramadure. La possession de Rodrigo, au contraire, augmentait les forces actives de Wellington, et le rendait maître de tous ses mouvemens.

Le maréchal Marmont avait fait élever deux forts sur les bords du Tage, auprès d'Almaraz, pour garder le pont de bateaux qui permettait la libre communication de l'une à l'autre rive. Ces deux têtes de pont étaient susceptibles d'une bonne et assez longue défense : mais leur garnison, formée de détachemens de différens corps, avait été alarmée par les discours craintifs

de quelques officiers, peu dignes de commander à des français. L'idée de la chute récente de Rodrigo, mettant cette garnison dans des transes continuelles : elle semblait prévoir le sort qui l'attendait.

Bientôt le général Hill se jeta, par une marche rapide, sur le fort construit à la rive gauche du Tage, il l'attaqua d'assaut et l'emporta d'emblée : la garnison, au lieu de faire une vigoureuse résistance, baissa elle-même les ponts-levis à l'ennemi, en fuyant pour tenter de gagner le rivage opposé. Quelques officiers, et le gouverneur, qui possédait plus de courage que de force de tête, se défendirent seuls : ils soutinrent l'assaut avec fureur, tuèrent plusieurs ennemis de leur propre main; et percés d'honorables coups, ils demeurèrent enfin au pouvoir des anglais, après avoir préféré une mort glorieuse à la conservation d'une vie déshonorée.

Cet événement prouve que l'intrépidité du commandant n'est qu'une faible garantie de la sûreté des places; il faut encore qu'il sache inspirer aux troupes une con-

fiance et un courage qui augmentent avec le danger.

Le fort de la rive droite était défendu par des suisses qui l'évacuèrent lâchement, quoiqu'ils fussent séparés des troupes du général Hill par le Tage, le pont de bateaux n'étant point tendu. En général, dans les dernières guerres, les suisses ne se sont point montrés aussi braves qu'ils passaient pour l'être autrefois : ils sont loin de valoir nos troupes nationales.

Après avoir détruit tous les bateaux du pont, les anglais se retirèrent par Truxillo, emmenant avec eux les officiers expirans qui s'étaient si vaillamment défendus. Cette vigoureuse expédition, qui empêchait l'armée de Portugal de se porter dans le sud de l'Estramadure, sembla annoncer que Wellington voulait encore entreprendre le siége de Badajoz, et cette place, en effet, fut bientôt attaquée. Le long épuisement des provinces, le dénuement total des vivres, la perte du pont d'Almaraz, tout parut empêcher le duc de Raguse de se porter une seconde fois au secours de

cette forteresse. Elle tomba, et sa chute, suite de la prise de Ciudad-Rodrigo, permit à lord Wellington d'agir offensivement dans la province de Salamanque. Ne semble-t-il pas que ces premiers malheurs, proviennent du faux mouvement des deux divisions qui s'étaient dirigées sur Alicante?... Des revers d'une plus haute importance encore suivirent ces événemens.

De longues et savantes manœuvres amenèrent la bataille des Arapiles : le maréchal Marmont ayant été blessé, l'armée ennemie, deux fois plus nombreuse que la nôtre remporta la victoire. Lord Wellington n'en sut point recueillir tous les avantages : habitué à résister, il ne l'était point à vaincre. Au lieu de s'arrêter sur le champ de bataille, il aurait dû nous pousser vigoureusement jusque dans Alba; et si, dans la même soirée, toute sa cavalerie eût passé la Tormès pour nous couper la route de Pènaranda, l'armée de Portugal n'existait plus. Mais l'ennemi n'apprécia pas tout son triomphe; il se laissa tromper par la conduite imposante de la division

Foy, qui soutenait la retraite de l'armée. Quelque malheureuse que fut l'issue de cette bataille, la division de l'intrépide et actif Bonnet n'en fit pas moins des prodiges de valeur pendant l'action.

Le 23 juillet, lendemain de cette affaire, si imprudemment engagée, la cavalerie anglaise sabra deux de nos bataillons. Nous vîmes alors paraître l'avant-garde d'une armée que le Roi Joseph amenait pour nous renforcer : ces vieux corps, cette superbe cavalerie, cette artillerie formidable, arrivaient quinze heures trop tard. L'étoile de Wellington voulut que le duc de Raguse livrât bataille avant cette jonction!

Cette faute eut des suites funestes : l'armée du centre de l'Espagne fut contrainte d'évacuer Madrid; elle se dirigea vers les provinces orientales après avoir laissé une garnison française dans le Retiro (*). Les travaux du siége de Cadix, dignes monumens du courage et du génie des français, furent abandonnés. Ces immenses ouvra-

---

(*) Cette garnison capitula : ceux qui la composaient ont prétendu qu'ils avaient été *livrés*.

ges, qui excitaient depuis long-temps l'effroi des ennemis, devinrent alors pour eux un objet d'admiration.

Après s'être trouvées dans la nécessité d'évacuer toutes les provinces du midi de l'Espagne, nos armées furent bientôt en état d'agir offensivement : plus concentrées, elles avaient accru leur force ; et elles reprirent Madrid pendant que lord Wellington s'acharnait à réduire le fort de Burgos. Mais, grâces à la valeur du général Lebreton, la fortune du chef anglais échoua devant cette bicoque.

La marche de l'armée de Madrid, commandée par Joseph, et dirigée par le maréchal Soult, obligeant Wellington à lever le siége de Burgos, il fut vivement pressé, pendant sa retraite, par l'armée de Portugal qui brûlait de se venger (*).

Après quelques combats brillans, assez honorables pour nos troupes, les deux

(*) Le général Clauzel, qui dirigeait l'armée depuis la blessure de M. le maréchal Marmont, avait alors remis le commandement en chef au général Souham.

armées françaises opérèrent leur jonction sur les bords de la Tormès. Nous passâmes cette rivière auprès d'Alba, et nous rejoignîmes l'armée anglo-portugaise sur le même champ de bataille où elle nous avait battus, deux mois et demi auparavant. Les crânes et les ossemens de nos camarades gissaient épars sur les sillons; nous reconnûmes encore les débris des vêtemens de quelques-uns de nos amis. Ce triste spectacle animait nos courages. Dans notre impatience nous accusions nos généraux d'une coupable lenteur; nous semblions pressentir que l'armée anglo-portugaise nous échapperait encore. Et en effet, elle était en pleine retraite; nous la vîmes bientôt défiler devant nous, presque à portée de canon, en nous prêtant le flanc. Toutes les dispositions étaient faites, et il nous restait encore assez de jour pour l'attaquer avec avantage, lorsque la pluie la plus abondante que j'aie vue de ma vie, tomba par torrens. Cette circonstance, qui nous mit dans l'impossibilité d'agir, contribua puissamment à favoriser

la retraite de lord Wellington, vers les frontières du Portugal.

Alors les armées françaises furent réparties dans diverses provinces; elles s'y occupèrent à faire une guerre assez active aux bandes de partisans. La pénurie des fourrages obligea les armées ennemies à demeurer aussi dans leurs cantonnemens, pendant l'hiver de 1813. Les choses étaient dans cet état, lorsqu'un officier anglais, que je vis aux avant-postes, près de Béjar, me donna la première nouvelle du désastre de Moskou.... Il fallut bientôt y croire.

Quoiqu'affaiblis par plusieurs années de combats continuels, dans nos momens de gloire comme pendant nos revers, le gouvernement avait toujours paru nous laisser dans un abandon total. Mais lorsqu'il fallut masquer la perte irréparable de cette armée de Russie, qui ne pouvait être vaincue que par les élémens, le chef de l'Empire jeta les yeux sur les braves des armées d'Espagne. Nous fûmes donc encore épuisés par des ordres fréquens, qui rappelaient vers le nord l'élite de nos troupes et de nos chefs.

Alors Wellington reprit ses opérations offensives : elles furent suivies de la déroute de Vitoria, qui contraignit les français à abandonner enfin l'Espagne. Cette honteuse affaire, ayant aplani les Hautes-Pyrénées aux armées étrangères, le victorieux Suchet fut obligé d'abandonner le théâtre de sa gloire : mais toujours redoutable, il cueillit de nouveaux lauriers en se retirant.

Ces dernières pages présentent d'une manière succinte, l'enchaînement des faits qui ont amené notre expulsion de l'Espagne; c'est à tort qu'on en attribue la gloire aux espagnols : ils doivent surtout l'affranchissement de leur patrie aux forces de l'Angleterre et à celles du Portugal.

Les espagnols étaient plongés dans un sommeil apathique lorsqu'une, perfidie inouie leur enleva Ferdinand VII. Le reveil fut terrible. L'indignation transforma tout à coup, dans la péninsule, l'esprit de bigoterie en fureur guerrière. De nombreuses armées furent levées; on fortifia à la hâte beaucoup de villes et de couvens, et l'on entendit partout des chants

belliqueux se mêler aux hymnes consacrées à la Divinité. Avec le sentiment profond de la justice de leur cause, tous les espagnols portaient dans leur cœur la confiance de la victoire. Cependant, ils ne purent résister à la supériorité de courage que l'habitude de vaincre avait donnée à nos soldats. Les armées espagnoles, aussitôt vaincues qu'elles étaient attaquées, disparaissaient devant nous comme les sables emportés par les vents. De sanglantes défaites, la chute de Saragosse, ralentirent les énergiques efforts des peuples de l'Espagne. Cette nation outragée renonça alors, en partie, au plan de défense active qu'elle avait d'abord embrassé; et elle opposa son inertie naturelle à l'invincibilité des français.

Cependant, les débris des armées espagnoles, de nombreux corps francs, commandés par de généreux patriotes; des bandes de *Guerrillas*, à la tête desquelles se trouvaient des contrebandiers, des aventuriers, et même d'anciens chefs de brigands, parvinrent à maintenir continuel-

lement la plupart des provinces dans un état de guerre, avantageux à la cause de la nation. Ce serait une erreur de croire que tous ces chefs de partisans combattissent pour l'amour de leur pays : beaucoup d'entr'eux étaient mus par l'avidité du butin, plutôt que par la noble ardeur de la gloire.

On cite encore comme une grande preuve de dévouement patriotique, chez les espagnols, d'avoir souvent abandonné leurs habitations à notre approche. Cette conduite était dans leurs propres intérêts : lorsqu'un espagnol sort avec sa bourse dans la poche et son manteau sur l'épaule, il ne reste rien chez lui. Il n'en est pas de même en France, où la fortune des citoyens consiste généralement dans leurs meubles, et dans les objets de leur commerce et de leur industrie. Aussi quelle que soit la cause de la guerre, il serait difficile de persuader à des français d'abandonner simultanément la ville qu'ils habitent.

Les espagnols ont du courage, mais on a beaucoup exagéré la valeur qu'ils ont

montrée dans la dernière guerre : ceux qui pendant le cours de six années, les ont toujours vu battre; ceux qui se sont trouvés à plusieurs batailles et à un grand nombre de combats, dont les résultats étaient, à proportion, aussi étonnans que les plus célèbres défaites des sarrasins, ne peuvent avoir une si haute idée de leur bravoure actuelle. Ces éloges excessifs qu'on a prodigués au courage des espagnols, ne sont dus qu'à leur persévérance, vertu inhérente à leur vanité. Malgré nos victoires, ils ne désespérèrent jamais du salut de leur patrie, mais ils agissaient généralement avec peu de vigueur pour reconquérir leur indépendance nationale. Ils semblaient tout attendre du temps et de la justice divine.

Souvent, après avoir été faibles dans les dangers, les espagnols mouraient avec la plus ferme résignation. Les sentimens religieux qui leur faisaient froidement supporter la mort, hors du combat, avaient bien moins de puissance sur leur âme, pendant l'action, que l'amour de

la gloire n'avait d'empire sur le cœur de nos soldats.

Si les espagnols n'ont pas toujours montré, dans la dernière guerre, cette haute valeur qu'on devait attendre d'eux, leur constance a prouvé que, si des armées conquérantes peuvent envahir des provinces, la force ne suffit point pour assujettir une nation fière et unie. La violence peut comprimer des peuples à caractère, mais elle ne les soumet point : plus on courbe l'acier, plus son ressort est énergique.

Des secours étrangers ont avancé la délivrance de l'Espagne, mais on ne peut disconvenir qu'en s'obstinant à demeurer libres sous le joug même de l'esclavage, les espagnols seuls, à la longue, nous eussent expulsés de leur presqu'île. Les armées, même les plus nombreuses, doivent succomber dans les guerres nationales, parce qu'elles ont à lutter contre la force toujours croissante de l'irrésistible opinion.

J'ai parlé sans haine des ennemis que

nous avions à combattre, et tout en me méfiant de mon amour pour mes compatriotes, je n'ai point imité quelques français qui se sont efforcés d'avilir nos armées. Quels sont les citoyens qui voudraient se hasarder à servir leur pays, si la gloire acquise pouvait être flétrie par des écrivains sans foi, suivant telles ou telles circonstances ? Ce n'est qu'en honorant le mérite et la valeur qu'on assure de dignes soutiens à l'État. Mais, lorsque les convulsions politiques se calment, on voit apparaître la justice comme le soleil après l'orage. La France apprécie ses anciens braves : des hommages, trop long-temps comprimés, ont été noblement rendus à ces nombreux Cincinnatus, qui, au premier signal, serviraient de bouclier au trône, et de glaive à la patrie.

FIN.

APPENDICE

En forme de Notes.

Page 5, ligne 17. Le Portugal à des eaux minérales, etc.

I. Les eaux de Caldas, près d'Obidos, sont situées à quatorze lieues au nord de Lisbonne. Ce bel établissement n'était d'abord qu'un modeste hôpital fondé, en 1488, par la reine Eléonore. Vers le milieu du dernier siècle, D. Jean V le fit reconstruire sur un plan plus vaste et plus digne de la magnificence royale. Le gouvernement y fait transporter et soigner à ses frais les personnes indigentes auxquelles les médecins ordonnent les bains d'eaux sulfureuses faibles. On n'exige aucune rétribution des riches habitans et des étrangers qui affluent dans ce lieu, attirés par la diversité des plaisirs ou par les effets salutaires des eaux. L'administration, au lieu de payer les employés, prélève un certain droit sur les dons qu'on est dans l'usage de leur faire.

Beaucoup de français, degoûtés par la longueur et par l'injustice de la guerre, profitaient des blessures qu'ils recevaient en Espagne pour rentrer en France, sous le prétexte d'avoir besoin de prendre les eaux. Pour obvier à cet abus, le

chef du gouvernement ordonna qu'à l'avenir les blessés prendraient les eaux en Espagne ou en Portugal. Cette mesure produisit un bon effet, les blessures ne furent plus aussi longues à guérir que lorsqu'on nourrissait l'espoir d'en profiter pour rentrer dans sa patrie : on aimait mieux rejoindre promptement la masse des troupes, que de se trouver isolé dans un hôpital, où l'on courait toujours le risque d'être enlevé.

P. 6, *l.* 17. *Il a des bosquets d'orangers.*

II. « Il y a peu de temps que l'on voyait en-« core à Lisbonne, dans le jardin du comte de « Saint-Michel, le premier oranger qui a été « apporté de la Chine en Europe et qui a été la « souche de tous ceux qu'on y a cultivés depuis. » (*Lettres sur le Portugal, publiées par H. Ranque.*)

P. 9, *l.* 17. *Des parcelles d'or.*

III. Je me rappelle en effet qu'un chirurgien de notre division, le docteur Lemarchand, trouva quelque peu d'or en parcourant les bords du Tage. Anciennement ceux qui recherchaient des paillettes de ce métal le long du fleuve, les trouvaient déposées dans les angles rentrans qu'il forme dans son cours. Aujourd'hui que l'or est plus commun en Europe, on ne s'occupe plus de ces recherches : le produit ne dédommagerait pas de leurs peines ceux qui pourraient s'y livrer.

P. 25, *l.* 19. *Ce mouvement sur Almeïda.*

IV. Masséna, qui était demeuré à Salamanque

pendant ces premières opérations, écrivit, le 29 juillet 1810, au prince de Neufchâtel, major-général, pour lui rendre compte des circonstances de l'investissement d'Almeïda. Sa lettre présentait la vérité parée comme une coquette dont les voiles laissent entrevoir les beautés et cachent les défauts : il ne parlait que de la partie la plus brillante des faits. Mais la fin du rapport de Wellington remédia complétement à ce que Masséna avait omis.

« . . . .

» Malgré la grande supériorité de l'ennemi, dit le général anglais, « nos troupes ont résisté à « toutes les tentatives pour les rompre, et après « une action très-vive, elles ont effectué leur re- « traite dans le *meilleur ordre*, en passant la Coa....

« Nos troupes ayant traversé cette rivière, l'en- « nemi a tenté trois fois d'emporter le pont d'as- « saut, mais il a été repoussé chaque fois avec « beaucoup de perte. »

Si la vérité était quelquefois trop élégante dans nos bulletins, il est aussi bien difficile de l'apprécier lorsqu'on la rencontre affublée à l'anglaise dans les narrations de nos rivaux.

P. 31, *l.* 9. *Nous trouvâmes encore, etc.*

V. La pièce suivante sera lue avec intérêt par les gens de guerre.

Rapport sommaire des opérations du siége d'Almeïda.

« La place d'Almeïda est très-forte, et en partie taillée dans le roc : elle a une fort bonne enceinte bastionnée et casematée, revêtue en gra-

nit, couverte par des demi-lunes, avec des fossés très-larges, et une contrescarpe revêtue, précédée enfin par un très-bon chemin couvert. Quelques cavaliers sont distribués dans les bastions et sur les angles de flanc. En général, la fortification est bien adaptée au site ; elle domine les environs, et en même-temps s'en trouve assez bien défilée. Il y avait au milieu un ancien et grand château carré, flanqué par de grosses tours rondes, d'une maçonnerie très-forte et à l'épreuve de la bombe. L'ennemi y tenait ses poudres avec une partie de ses magasins.

« Après une reconnaissance détaillée de la place, le point d'attaque fut déterminé sur le bastion St.-Pédro, qui était flanqué par d'assez petites demi-lunes, et qui se trouvait le plus isolé dans la défense générale. D'ailleurs, il montrait à peu près la moitié de son revêtement, et le terrain en avant était le plus favorable pour nos approches, comme pour l'établissement des batteries.

« Le 15 au soir la tranchée fut ouverte, on entama, dès cette première nuit, la plus grande partie des communications, et tout le développement de la première parallèle à 200 toises, distance moyenne des glacis. Au jour on était couvert presque partout, ou du moins masqué avec des gabions ; mais dans beaucoup d'endroits on avait trouvé le : roc il fallait l'attaquer par la mine pour perfectionner les cheminemens et creuser véritablement les tranchées dans le granit. Dès la quatrième nuit, l'artillerie put commencer ses travaux en avant de la première parallèle, et entamer à la fois ses onze batteries où elle trouva les mêmes difficultés. Partout ces obstacles furent

surmontés par de grands efforts, par un dévouement continuel et par une activité sans exemple. En même-temps on s'occupait à creuser en arrière de nouvelles communications qui, combinées avec les couverts naturels, s'étendaient jusqu'au-delà de 500 toises de la parallèle. Celle-ci était à peu près perfectionnée, néanmoins l'artillerie dut conduire à travers champs, des pièces avec leurs approvisionnemens. Toutes ces opérations s'exécutaient à une distance très-rapprochée de la place, sans beaucoup de pertes de notre part, quoique nous fussions en prise à un grand développement de fortifications, parce que l'ennemi lançait peu de projectiles courbes.

« Le 26 au matin, notre feu commença des onze batteries. Elles avaient pour la plupart le terrible objet d'enfiler et ricocher les remparts, et de les contrebattre ; enfin trois d'entr'elles devaient battre en brêche et ruiner le bastion S. *Pédro* avec les demi-lunes collatérales à une distance de 150 à 180 toises. Notre feu prit par ses directions convergentes quelque supériorité sur celui de l'ennemi, qui nous opposait cependant un bien plus grand nombre de pièces. Dans la journée nos ricochets avaient déjà démonté plusieurs canons et labouré les traverses et les parapets, tandis que nos feux directs ruinaient les embrasures, et que les feux courbes désolaient l'intérieur des ouvrages. Quelques dépôts de poudre sautèrent dans Almeïda et plusieurs édifices furent incendiés. Aussi vers le soir la place ne tirait plus. Alors les projectiles creux furent plus particulièrement dirigés dans la ville. Vers les huit heures du soir, une de nos bombes tomba dans

le château sur un caisson qu'on déchargeait devant la porte du magasin général, l'embrasa et communiqua le feu à 150 milliers de poudre. Ce fut l'éruption d'un volcan. On crut que toute la place avait sauté (*) ; il s'en suivit un violent incendie qui se prolongea et s'étendit pendant la nuit. Une grande quantité de débris tomba dans nos tranchées qui gagnaient déjà le pied du glacis, et terminaient la deuxième parallèle.

« Le 27, je me rendis à la tranchée dès la pointe du jour, et l'on put alors juger des ravages de cette explosion. Le château, la cathédrale, toutes les habitations voisines avaient disparus. J'ordonnai aussitôt de cesser le feu, et je fis sommer le gouverneur anglais, M. William Cox, en lui envoyant par mon premier aide-de-camp la capitulation ci-jointe. Pendant les pourparlers qui durèrent très-long-temps, le marquis d'Alorna s'approcha des remparts que couronnait la garnison ; aussitôt que les soldats reconnurent cet ancien général en chef des troupes de Portugal, et l'un des hommes les plus recommandables de leur pays, ils témoignèrent par leurs acclamations l'enthousiasme que sa présence leur inspirait. Cependant, le gouverneur prolongeait la négociation, cherchait à gagner du temps et finit par refuser de signer la capitulation à laquelle je ne voulais rien changer. Dès-lors, je fis commencer le feu plus vivement contre la place, et peu d'heures après, au milieu de la nuit, on me rapporta

(*) Et cela était vrai : on remarqua que la seule maison qui ne fut point endommagée appartenait à un français, établi depuis long-temps dans la ville.

signée du général anglais, une copie de la capitulation qui était restée dans ses mains.

« La garnison forte de 5,000 hommes de troupes portugaises, est sortie avec les honneurs de la guerre, et après avoir déposé les armes sur les glacis, reste prisonnière ainsi que le général anglais que lord Wellington y avait envoyé avec deux seuls officiers de sa nation. Nous avons trouvé dans la place, beaucoup de munitions de bouche, six drapeaux, cent quinze pièces d'artillerie (*), parmi lesquelles un petit équipage d'artillerie de montagne, qui nous sera très-utile pour notre expédition.

« Les corps du génie et de l'artillerie ont fait sur le terrain des approches, une heureuse application des plus savantes combinaisons de la guerre de siége et de toutes les ressources de l'attaque, pour suppléer à ce qui nous manquait de moyens et concentrer tous les efforts sur un seul point qui devait nécessairement être écrasé. Les généraux Lasowski et Eblé, commandant le génie et l'artillerie de l'armée, se sont montrés avec la plus grande distinction de talens et de dévouement à la tête de ces corps distingués : ils ont été parfaitement secondés par leurs officiers et soldats. Je n'ai pas moins à me louer du courage, de la persévérance et de l'infatigable activité des troupes de ligne; tous ont déployé le même dévouement dont ils avaient déjà fait preuve pendant le siége de Ciudad-Rodrigo. »

Au fort de la Conception, le 30 août 1810.

Le maréchal prince d'Essling, commandant en chef l'armée de Portugal.

signé MASSÉNA.

(*) Sans compter celles qui n'étaient point montées.

P. 32, *l.* 17. *Qu'il égorgeait, etc.*

VI. La cruauté des espagnols, ne fût point, comme on pourrait le croire, une suite des excès de nos troupes. Lorsque nous entrâmes en Espagne, dans l'année 1808, nos soldats se conduisirent peut-être moins mal que dans les guerres d'Allemagne. Cependant, à peine avions-nous pénétré en Galice, que nous trouvâmes le long des routes les cadavres de quelques militaires français martyrisés avec une férocité inouie. On leur avait crevé les yeux, arraché le nez et les ongles; on leur avait fondu du plomb dans la bouche et dans les oreilles; d'autres avaient la langue et les poignets coupés, le corps *tenaillé* et tout couvert de *couchilladas* (entailles faites avec des couteaux.) De semblables abominations ne deshonorent-elles pas la cause la plus sainte?.. J'avoue que, par la suite, la conduite de nos soldats indignés ne fut guère propre à calmer la barbarie des galiciens.

Pour venger l'assassinat de quelques-uns de nos détachemens, on nous ordonna quelquefois d'incendier plusieurs lieues de pays et d'en détruire toute la population. Ces ordres avilissans furent exécutés.

P. 33, *l.* 25. *Nous perdîmes donc, etc.*

VII. Copie d'une Lettre adressée par Masséna à S. A. S. le prince de Neufchâtel et de Wagram.

MONSEIGNEUR,

« Aux termes de la capitulation pour la reddition d'Almeïda, les milices portugaises doivent

rentrer dans leurs foyers. Cependant je leur ai fait dire que nous garderions ceux qui voudraient entrer au service de S. M. l'Empereur et Roi: douze cents hommes de bonne volonté se sont présentés, et j'en ai fait un corps de pionniers dont moitié va être employée à combler les tranchées et à déblayer la ville, et l'autre moitié à la réparation de la route d'Almeïda à Pinhel.

« J'ai pris à l'égard du vingt-quatrième régiment de ligne portugais, un parti qui me semble convenable au bien du service de S. M. : je le retiens ici au lieu de l'envoyer en France, et je veux lui donner pour chefs et pour officiers une portion de ceux de leur nation attachés à l'armée de Portugal. J'utiliserai ainsi les bonnes dispositions reconnues dans ce régiment, sa haine envers les anglais et le zèle de Messieurs les officiers portugais qui m'ont été envoyés. J'ai mis à la disposition du général commandant l'artillerie les cent douze canonniers portugais qui ont demandé à servir, et je retiens en outre soixante cavaliers qui ont témoigné le même désir. J'aurai cependant soin d'avoir toujours les yeux sur ces troupes et de ne les placer que dans les postes les moins importans. Il me sera bien agréable d'apprendre par Votre Altesse que S. M. approuve ces différentes dispositions.

Je suis avec un respectueux dévouement, etc.

Signé MASSÉNA.

Au fort de la Conception, le 30 août 1810. »

P. 43, *l.* 13. *Ou peut-être de l'ordre du Christ.*

VIII. L'émigration des habitans nous empêchait souvent d'éclaircir nos doutes.

Au reste les ordres de Aviz, de St.-Jago, et du Christ sont les principaux ordres du Portugal; mais on les a tellement avilis en les prodiguant, qu'ils ne donnent plus aucune considération à ceux qui s'en trouvent décorés. Il en est toujours ainsi dans les gouvernemens où la seule protection peut obtenir le prix du mérite et de la valeur.

P. 69, *l.* 17. *Sa vue qui avait beaucoup souffert.*

IX. Masséna, étant à la chasse avec l'ex-Empereur et le prince de Neufchâtel, reçut quelques grains de plomb qui lui effleurèrent le globe de l'œil. Le prince de Neufchâtel avait sans doute tiré en même-temps que Napoléon Buonaparte, car, aussitôt que ce dernier s'aperçut que Masséna était blessé, il s'écria : « c'est toi, Berthier qui « l'as fait. »

Cette anecdote m'a été rapportée par un parent du prince d'Essling.

P. 72, *l.* 20. *En notre faveur.*

X. Le général Clauzel, à la tête d'un corps assez nombreux, arriva je crois, le lendemain de la bataille, aux portes de Vitoria : il fut très-surpris lorsqu'il reconnut que cette ville était déjà au pouvoir des armées ennemies. Ayant alors

connaissance de la déroute de la veille, il s'empressa de rétrograder dans la direction des provinces occupées par les troupes du maréchal Suchet. Ce ne fut qu'après avoir fait un long détour que le général Clauzel rejoignit, dans les Pyrénées, les débris de l'armée de Joseph.

Avant que Wellington reprît ses opérations offensives, l'actif général Foy avait été détaché avec sa division, du gros de l'armée française, pour aller faire la guerre aux corps espagnols qui infestaient la Biscaye et les provinces adjacentes. Les succès avaient bientôt répondu au mérite de ce général. Des corps ennemis, fiers d'avoir toujours pu se soustraire aux mouvemens combinés des colonnes françaises, se virent tout à coup menacés dans diverses directions, et ils se trouvaient atteints et assaillis par les points qu'ils avaient jugés les plus sûrs pour leur retraite. Le général Foy, excellent topographe, se frayait, dans ses expéditions, des chemins inconnus même aux espagnols. Quelques jours avaient suffi pour détruire les hôpitaux, les magasins et autres établissemens des diverses bandes. Castro, que d'autres généraux avaient attaquée en vain, fut assiégée et prise d'assaut. La perte de cette place, qui était un foyer d'insurrection, frappa d'épouvante tous les partis dont le général Foy n'avait pas encore eu le temps de s'occuper; ils s'éloignèrent bientôt de la province.

Lorsque nous eûmes connaissance de la marche de l'armée de Wellington, les troupes de la Biscaye quittèrent les environs de Bilbao pour se rapprocher de la grande route de Vitoria, afin de protéger le retour des convois, et de

rejoindre plus promptement le gros de l'armée, lorsqu'elles en recevraient l'ordre. Étant à Bergara, nous vîmes passer la division de l'intrépide Maucune, qui escortait vers Bayonne une grande partie des familles que notre séjour en Espagne avait compromises. Malheureusement pour les personnages de la cour de Joseph et surtout pour beaucoup de nos généraux, on avait jugé plus prudent de garder avec la masse de l'armée, toutes les immenses fortunes qui auraient pu rentrer en France, sans accident, avec le convoi escorté par le général Maucune.

Une division espagnole s'étant approchée de Bergara, par la grande route de Vitoria, le général Foy réunit quelques troupes et marcha sur-le-champ à sa rencontre, en se dirigeant vers Mondragon; nous repoussâmes d'abord l'ennemi et nous lui fîmes quelques prisonniers, qui avaient leurs poches pleines d'or et d'argent. Ces prisonniers nous apprirent la sinistre nouvelle de la bataille de Vitoria; ils nous dirent que l'or qu'ils portaient avait été pris dans nos caissons et que toute l'artillerie de notre armée, nos immenses bagages, d'innombrables voitures, étaient demeurés au pouvoir des alliés. Ils nous prévinrent aussi que leurs troupes s'étant emparées de la grande route pendant l'action, les nôtres s'étaient retirées en désordre à travers les montagnes qui conduisent de Vitoria à Pampelune. La confirmation de cette grande défaite, et l'arrivée des corps qui suivaient l'avant-garde espagnole ralentirent beaucoup la vigueur avec laquelle nous avions d'abord repoussé l'ennemi.

Dans ces entrefaites, le général Foy reçut une

balle dans la poitrine ; cette blessure ne fut point assez forte pour abattre son courage ni sa présence d'esprit. Il maîtrisa la douleur, et les soldats qui l'entouraient ne virent point changer ses traits ; il continua même à donner les ordres.

Nous nous retirâmes dans une position avantageuse, et le général Foy se rendit à Bergara d'où il expédia à tous les détachemens disséminés dans la Biscaye, l'ordre d'abandonner sur-le-champ leurs garnisons pour se réunir à lui.

Lorsque nous fûmes rendus à Toloza, le général Foy avait près de vingt mille hommes sous son commandement. C'est avec ce corps qu'il combattit et arrêta, le 25 juin 1813, sur les hauteurs de Toloza, l'aile droite de l'armée victorieuse. L'ennemi étonné de la présence de cette nouvelle armée française, devint plus circonspect dans sa marche.

Après avoir jeté une bonne garnison dans Saint-Sébastien, le général Foy se rapprocha de la Bidassoa pour en défendre le passage. Sans la détermination de ce chef, sans sa prévoyance, les armées ennemies franchissaient immédiatement les Pyrénées, et Bayonne tombait en leur pouvoir ; car cette place, à cette époque, n'était pas en état de défense. Presque toutes nos forteresses avaient été dépouillées pour armer au loin des villes qui ne devaient point nous rester.

Si l'indécis Joseph n'eût reçu la bataille qu'après avoir été joint par le corps de Clauzel et par les troupes que le général Foy avait réunies, jamais les armées étrangères n'eussent pénétré dans les belles provinces du midi de la France. Ces renforts considérables, que l'ignorance avait dédaignés

avant l'affaire, furent abandonnés après la défaite : les deux chefs qui les commandaient, livrés à eux-mêmes, ne reçurent aucun ordre qui leur donnât connaissance de la déroute.

P. 79, l. 14. Les cris aigus des oiseaux de proie.

XI. Les aigles, et les vautours de la plus grande espèce, sont très-communs en Espagne ; nous en tuâmes plusieurs pendant le siége de Ciudad-Rodrigo : il en planait continuellement au-dessus de nos têtes.

Sur le chemin de Lédesma à Vitigoudinos, pendant une halte, un aigle fondit du haut des airs au milieu du régiment, et rapide comme une balle, il s'enleva dans la même seconde, après avoir arraché un morceau de viande, attaché sur le sac d'un soldat.

A Puento-Congosto, sur la Tormès, nous voyions chaque jour des aigles et des vautours fondre sur les paniers des femmes occupées à laver, le long de la rivière, les intestins des animaux tués à la boucherie. Plusieurs d'entr'elles avaient même de longs bâtons pour repousser ces oiseaux voraces, qui s'obstinaient souvent à ravir leur proie.

P. 91, l. 3. Cette ligne si étendue.

XII. Aperçu des troupes et des pièces d'artillerie, qui défendaient les ouvrages des positions de l'armée anglo-portugaise, devant Lisbonne.

La première ligne avait trente-deux ouvrages, défendus par 9,440 hommes d'infanterie, par 6

obusiers, 73 pièces de douze, 47 pièces de neuf et 15 pièces de six.

La seconde ligne avait soixante-cinq ouvrages, garnis de 137 pièces de douze et de 65 de neuf ces différens ouvrages renfermaient 15,400 hommes d'infanterie.

Pour couvrir au besoin le point d'embarquement à Saint-Julien, l'ennemi avait encore onze ouvrages, garnis de 6 obusiers, de 20 pièces de vingt-quatre, de 48 pièces de douze, de 9 pièces de neuf et de 6 pièces de six. Ces onze ouvrages étaient défendus par 3,850 hommes d'infanterie.

Total : 108 ouvrages, armés de 432 bouches à feu, et défendus par 28,690 hommes d'infanterie.

Le reste de l'armée alliée, avec l'artillerie de campagne, était employé à maintenir les communications des forts, et composait les différentes réserves.

P. 97, l. 11. Au moins du double de la nôtre.

XIII. En 1801 les forces de terre, en Portugal, consistaient en 29 régimens d'infanterie, 12 de cavalerie, 4 d'artillerie, une légion de troupes légères, un corps d'ingénieurs, et 43 régimens de milice, forces qui s'élevaient à 60,000 hommes de troupes disponibles, à peu près. En 1810, le Portugal avait en outre organisé beaucoup de corps francs, et la nation, fortement menacée dans son indépendance nationale, devait avoir fait les plus grands sacrifices pour accroître son état militaire. On peut donc, sans exagération, estimer à soixante-dix mille le

nombre des troupes portugaises qui étaient sur pied, lors de notre incursion en Portugal. Les forces de la marine, dont le principal arsenal est à Lisbonne, offraient encore de grandes ressources pour la défense des lignes de Torrès-Védras.

P. 106, *l.* 17. *Pouvait voir nos feux.*

XIV. Extrait d'une dépêche de lord Wellington, datée de Cartaxo, le 8 décembre 1810.

« Le corps ennemi commandé par le général « Gardanne, qui était revenu à Sobreira-For- « mosa, a continué sa marche vers la frontière, « et d'après les nouvelles qui en sont parvenues, « il est rentré en Espagne.

« Je n'ai pas appris que ce corps ait eu de « communication avec les troupes de l'ennemi « postées sur le Zézère, dont il n'était éloigné « que de trois lieues.

Et plus bas : « Il paraît que cette marche a « été ordonnée par quelque général supérieur, « et qu'elle se lie à quelqu'autre plan. »

P. 119, *l.* 25. *Ils nommèrent des boulangers, etc.*

XV. Les capitaines des compagnies prussiennes sont dans l'usage de faire ce que l'urgence nous commandait en Portugal ; ils prescrivent tel ou tel métier à leurs soldats, et le bâton est l'argument qu'on emploie pour convaincre ces derniers qu'ils sont propres à l'exercer.

P. 126, l. 4. Les compagnes des généraux.

XVI. Le maréchal Masséna avait lui-même une maîtresse qui le suivait depuis la France, et toute l'armée voyait avec peine qu'il se donnât ce ridicule. La présence de cette femme peut avoir influé sur quelques opérations de la campagne de Portugal : on a prétendu, par exemple, que le prince d'Essling n'aurait pas fait attendre aussi long-temps l'armée, la veille de la bataille de Boussaco, s'il eût été seul.

P. 128, l. 20. De ces atrocités, etc.

XVII. Dans tous les temps, après de longues campagnes, les armées nombreuses se sont portées aux mêmes excès, et les peuples qui en ont été les victimes, se sont toujours plaints de leurs ennemis avec une énergique aigreur : ceux qui souffrent des maux de la guerre, les attribuent, souvent à tort, à la férocité de leurs adversaires. La plupart des désordres commis par les français, en Espagne et en Portugal, étaient une conséquence inévitable de leur vie errante. L'impitoyable nécessité atténue beaucoup de choses : mais il en est aussi que la conscience ou la religion ne pardonneront jamais à ceux qui les ont commises.

Quelques misérables, dont l'âme semblait se plaire à défier la colère céleste, osèrent profaner la sainteté des tombeaux. Une révoltante rapacité portait ces audacieux à descendre dans l'asile des morts pour les dépouiller de leurs derniers ornemens. Les restes de quelques illustres personnages, ministres, princes, ou rois, après de

longues années d'un saint repos ; furent ainsi troublés par des mains impies. Un anneau, la décoration d'un ordre, la poignée d'une épée ou d'un poignard, étouffaient les remords de ces avides profanateurs !

Je rapporterai ici un fait singulier dont j'ai été témoin. A notre entrée en Espagne, en 1808, lorsque les anglais se furent rembarqués à la Corogne, notre division se dirigea sur Orensé, et le régiment dont je faisais partie occupa Allariz. Les habitans de ce dernier endroit ayant abandonné leurs demeures, nous nous trouvâmes dépourvus de tout. La prudence exigeant que nous eussions de la lumière pendant la nuit, en cas d'alerte, nous entrâmes, plusieurs officiers et moi, dans l'église d'un couvent de nonnes, pour prendre des cierges. Un certain capitaine M..., remarquant de la terre nouvellement remuée, s'imagina que le trésor de la ville pouvait être enfoui dans cet endroit de l'église : malgré nos instances, il voulut éclaircir ses doutes, et il commença à fouiller la terre avec une bêche. Alors un d'entre nous lui dit : capitaine, vous seriez bien surpris, si vous alliez voir sortir un bras menaçant?... Il donna encore un coup d'un air moqueur et sa bêche découvrit un bras, dont la main était fermée... Les chairs conservaient le coloris de la vie; les formes étaient celles d'un ange... Je vis pâlir le capitaine, et il laissa tomber l'instrument sacrilège. Ce bras était sans doute celui de quelque jeune religieuse que la mort avait surprise la veille; la terre l'avait reçue sans cercueil, et au-delà de cette vie, ses mains semblaient encore s'élever vers la Divinité.

Plusieurs officiers du sixième régiment d'infanterie légère peuvent garantir ce fait, qui, au reste, n'a rien de miraculeux : il est tout naturel qu'en fouillant une tombe, on découvre le corps qu'elle renferme.

P. 129, l. 2. Ceux qui dans des voyages.

XVIII. La catastrophe de la frégate la Méduse, sur laquelle était un de mes anciens camarades de l'école polytechnique, M. Brédif, ingénieur au corps royal des mines, vient encore de prouver jusqu'à quelles extrémités peut nous entraîner le soin de notre conservation.

P. 134, l. 23. Des hauteurs d'Almada.

XIX. Entre Lisbonne et Almada, le Tage n'a guère que deux mille brasses, à peu près la portée d'un obusier de chasse. Il nous eût d'ailleurs été facile d'établir des bombardes sur le fleuve, pour diminuer un peu la distance.

P. 136, l. 2. Complétement détruite.

XX. La veille de cette bataille, le 18 février 1811, l'armée de la Carrèra était établie sous la protection des feux de Badajoz, mais le duc de Dalmatie fit lancer, par-dessus la ville, des obus de huit pouces dans le camp ennemi, afin d'obliger les généraux espagnols à éloigner leurs troupes. En effet, l'armée de secours leva bientôt le camp; et elle fut prendre poste à 1,200 toises plus loin, dans les anciennes lignes de Berwick,

hors de la protection du canon de la place et de celui des forts. C'était ce que le maréchal Soult attendait pour anéantir cette armée.

P. 151, *l.* 11. *En divulgant, etc.*

XXI. La vanité, jointe à l'insuffisance des espagnols, leur faisait affecter la plus grande réserve envers les officiers français; et la supériorité qu'ils croyaient avoir sur nos domestiques, les engageait à se rendre très-familiers avec eux. Nos hôtes cherchaient surtout à se lier avec les valets des états-majors et des généraux, espèce de gens qui rapportent tout ce qu'ils entendent à la table de leurs maîtres pour se donner de l'importance. Aussi les habitans surprirent souvent le secret de nos mouvemens, et ils en profitèrent plus d'une fois pour faire échouer nos projets. A l'armée, les chefs devraient toujours éviter de parler des opérations militaires devant ceux qui les servent.

Les femmes, en Espagne, voyaient les français d'un œil plus favorable que ne le faisaient les hommes : il est vrai que nous nous conduisions mieux avec elles qu'envers ceux-ci. Le climat, nos manières et l'habitude les avaient gagnées : elles aimaient assez les français pour des ennemis; et dans les derniers temps, elles ne se purifiaient plus avec de l'eau bénite, lorsqu'il nous arrivait d'effleurer leurs vêtemens sans intention. Mais ce que l'on gagnait d'un côté, on le perdait de l'autre; les progrès que nous faisions auprès des dames contribuaient à nous aliéner davantage l'affection des hommes. Au reste, ceux d'entre nous qui se

sont fait aimer des femmes en Espagne, ne peuvent se vanter beaucoup de leurs succès : les espagnoles, en général, sont peu délicates dans leurs choix. Quoiqu'elles soient jolies, gracieuses, spirituelles et passionnées, l'âme n'est point satisfaite de la préférence qu'elles accordent. Elles n'inspirent pas à la fois, comme les françaises, l'estime et l'amour.

P. 179, *l.* 15. *Une nouvelle discussion.*

XXII. Lorsque nous fûmes rentrés en Espagne, nous eûmes bientôt lieu de nous convaincre de la satisfaction que les habitans ressentaient de l'éloignement du maréchal Ney. Ils nous demandaient avec un rire sardonique si nous étions Néïstes ou partisans de Masséna.

Au surplus, pendant tout le temps que je suis demeuré dans la péninsule, je n'ai jamais vu un espagnol rire avec cette franchise qui annonce la simplesse d'un bon cœur. A travers la joie même des habitans, on distinguait toujours un arrière sentiment de haine.

P. 180, *l.* 20. *Le comte Loison, etc.*

XXIII. Outre la haine nationale dont nous étions tous l'objet, les habitans de la péninsule vouaient encore une haine particulière et individuelle à la plupart de nos généraux : cette haine personnelle, quelquefois méritée, était souvent injuste. Quoi qu'il en soit, le souvenir s'en perpétuera dans quelques provinces. Sur les frontières

de Portugal, lorsque les enfans sont méchans, on les menace de l'apparition du général Loison, comme de celle du diable ou d'un loup-garou. Si les espagnols et les portugais s'emportent contre leurs mules, ils leur donnent, en signe de mépris, les noms de ceux de nos généraux dont ils croient avoir le plus à se plaindre.

P. 189, *l.* 13. *Cet obusier, etc.*

XXIV. L'armée de Joseph laissa, il est vrai, quelques pièces démontées sur le champ de bataille de Talavéra; mais, si la gloire consiste quelquefois à enlever les batteries de l'ennemi, il y a peu de mérite à trouver les canons qu'il abandonnent volontairement.

P. 189, *l.* 18. *Le général Reynier.*

XXV. Le général Reynier s'occupait beaucoup de géographie : on a dit avec quelque raison, que les autres chefs avaient des cartes pour faire la guerre, mais que lui faisait la guerre pour avoir des cartes : ce général savait aussi acquérir de la gloire tout en étudiant les pays qu'il parcourait.

P. 195, *l.* 16. *Immédiatement conformées.*

XXVI. Extrait du Rapport de M. le maréchal duc de Bellune, à S. A. S. le prince de Neufchâtel.

« . . . .

« Le quatrième corps, qui n'est pas sérieuse-
« ment occupé, aurait pu m'envoyer une partie
« de ses forces. J'ai fait prier M. le général Sé-
« bastiani de manœuvrer par Estepona, pour

« inquiéter l'ennemi et le compromettre s'il exécu-
« tait son mouvement sur moi : ce corps si nom-
« breux et si beau, ne m'a été d'aucun secours.

« . . . .

« Je le répète, l'armée ennemie était de vingt-
« deux mille hommes, y compris huit mille hom-
« mes d'infanterie anglaise, sept cents hommes
« de cavalerie espagnole et cinq cents cavaliers
« anglais. Les renseignemens des prisonniers, des
« habitans du pays, et tous mes rapports ne lais-
« sent aucun doute sur ce nombre. Si j'avais
« seulement été aidé par le quart du quatrième
« corps, toute cette armée était perdue.

« . . . .

Le maréchal duc de Bellune n'avait pu opposer à cette armée, qu'à peu près sept mille hommes : le reste des troupes de siège étaient chargées de garder les travaux et de repousser les attaques vraies ou fausses, faites sur tous les points.

P. 200, *l*. 8. *De l'ancienne garde.*

XXVII. Cette brillante cavalerie qui n'admettait dans ses rangs que des guerriers dont le cœur et le bras avaient été mille fois éprouvés, ne nous fut cependant d'aucune utilité en Espagne. Les chefs qui la commandaient, égarés par leur morgue, ont souvent refusé d'obéir aux généraux de la ligne, même lorsqu'il s'agissait de secourir un de nos corps en danger. Les maréchaux de France redoutaient d'ailleurs de faire donner ces beaux régimens, partout où le chef du gouvernement ne se trouvait pas en personne.

Nous reçûmes, il est vrai, environ douze cents chevaux de l'ex-garde, mais par une espèce de convention tacite, il semblait que le duc d'Istrie n'eût conduit ce renfort au prince Masséna, qu'à condition que ce dernier ne s'en servirait point. Et en effet ces intrépides cavaliers ne donnèrent pas à l'affaire d'Onoro; mais le sang bouillait dans leurs veines; ils brûlaient de combattre. Les lanciers polonais qui faisaient partie de ces belles troupes, demandaient à grands cris, qu'*on leur donnât un carré anglais!*

P. 228, *l.* 20. *Le siége de Badajoz.*

XXVIII. Immédiatement après la prise du pont d'Almaraz, je fus envoyé en parlementaire à l'armée anglaise sous le but apparent de remettre de l'argent aux officiers blessés, qui seuls s'étaient si vaillamment défendus. Mais le fond de ma mission était de tâcher de découvrir si l'ennemi se proposait réellement d'entreprendre le siége de Badajoz. Je partis muni de la pièce suivante.

« Il est ordonné à M. Guingret, capitaine au « sixième régiment d'infanterie légère, de se ren- « dre en parlementaire à l'armée anglaise, pour « remettre les dépêches dont il est porteur à M. « le lieutenant-général Hill, commandant un « corps de l'armée aux ordres de lord comte « Wellington.

« M. le capitaine Guingret marchera avec cin- « quante chevaux, afin d'éviter toute rencontre « facheuse. Mais dans le cas où il rencontrerait « des partis espagnols; il devra se présenter à

« eux, non comme ennemi, mais comme chargé
« de mission d'un officier général des armées
« françaises, près du commandant des forces de
« Sa Majesté britannique. »

Le général de division,
signé **M. S. FOY.**

Je trouvai les avant-postes du général Hill à six lieues par-delà Truxillo : quoique je me fusse présenté comme parlementaire, la sentinelle avancée tira sur moi, presque à bout-portant, et s'enfuit à la course après m'avoir manqué. Le chef du poste parut confus et indigné de l'accueil que je venais de recevoir, et pour réparer la faute de son factionnaire ; il en commit lui-même une aussi grande en me laissant pénétrer dans le cantonnement de son corps. Je ne fus pas plutôt dans le village, que je demandai à me rafraîchir : je présumais bien qu'on ne me laisserait pas boire seul, et je savais que quelques rasades, versées à propos, inspirent la confiance et excitent à parler. Au bruit de mon arrivée, tous les officiers du cantonnement accoururent pour voir le parlementaire; et comme, en parlant mauvais espagnol, j'affectais de ne pas comprendre ce qui se disait en anglais, ou en portugais, j'appris bientôt tout ce que ces Messieurs pouvaient savoir eux-mêmes.

J'avais obtenu du commandant portugais qu'il m'envoyât au quartier-général; j'en étais à plus de moitié route lorsque je rencontrai le général Cambell, qui me fit sagement rétrograder. Je lui remis mes dépêches et j'insistai pour attendre la réponse.

Je soupai avec plusieurs officiers anglais et portugais, et j'eus lieu de me convaincre que ces Messieurs se souciaient fort peu de faire bonne chère, pourvu qu'ils pussent boire copieusement. Après le repas, je me couchai sur un banc; les autres convives demeurèrent toute la nuit sous la table. Un officier m'ayant apporté la réponse du général Hill, je rejoignis ma division sans aucun accident.

J'écrivis tout ce que j'avais pu recueillir d'intéressant pendant ma mission, et ce rapport fut adressé à M. le maréchal duc de Raguse. J'exposais que les armées combinées allaient assiéger Badajoz, et que lord Wellington avait le projet d'agir ensuite offensivement dans la province de Salamanque.

P. 228, *l.* 21. *Le long épuisement des provinces.*

XXIX. A Naval Moral, vivant à la table du colonel, nous fûmes quinze jours sans avoir une seule bouchée de pain, encore nous estimions-nous bien heureux d'avoir de la viande, quelques légumes et un peu de vin. Dans certaines parties des campagnes, les malheureux habitans furent contraints de manger de l'herbe pendant plusieurs mois. Des villages entiers étaient dépeuplés par la famine, et ce fléau faisait aussi d'horribles ravages dans les villes. Ayant été appelé à Talavéra, pour exercer les fonctions de capitaine-rapporteur, je fus chargé de l'instruction d'une affaire dans laquelle le blé destiné aux troupes avait été vendu aux habitans, une once d'or la

fanéga, à peu près 250 francs le sac. Et à cette époque, il s'en fallait de beaucoup que la détresse fût arrivée au point où elle parvint par la suite : il mourait journellement plusieurs personnes dans les rues. Au milieu de ces calamités, la plupart des français se montraient encore généreux : ils partageaient, avec leurs hôtes, les faibles ressources qu'ils se procuraient au loin; et les francs-maçons faisaient distribuer des soupes économiques aux familles espagnoles les plus malheureuses.

P. 229, *l.* 11. *La bataille des Arapiles.*

XXX. Le passage du Duero, devant l'armée anglaise, est une des plus belles opérations militaires qu'ait exécutées le maréchal Marmont. Il trompa tellement lord Wellington par d'habiles manœuvres, que nous passâmes ce fleuve difficile, presque sans coup férir, en face d'une armée double de la nôtre. Du Duero à la Tormès, l'armée de Portugal fut encore, on ne peu plus savamment conduite; les divisions anglaises coururent de grands risques, et lord Wellington fut contraint d'abandonner les positions avantageuses de San Cristoval, champ de bataille qu'il avait long-temps étudié, dans l'espérance de nous obliger à l'y attaquer.

A peine avions-nous franchi la Tormès, qu'un orage furieux éclata : les vents déchaînés, de longs éclairs et la foudre qui grondait sur nos têtes, semblaient être le sinistre présage du sang qui allait couler. La nuit calma les élémens, et un beau soleil éclaira les deux armées pendant la bataille.

Le duc de Raguse sembla manœuvrer, pour

couper la retraite de Ciudad-Rodrigo aux anglais, et, ayant à combattre un ennemi bien supérieur en nombre, il s'étendit beaucoup trop loin vers la gauche. Les deux chefs opposés occupaient les Arapiles, qui sont deux monts semblables, distans l'un de l'autre d'une portée de canon. Sur le mamelon même où était le maréchal Marmont, j'entendis le général Clauzel lui soumettre un autre ordre de bataille, allant même jusqu'à prédire la défaite dans le cas où il ne renoncerait pas à celui qu'il semblait avoir adopté. Mais une seule crainte paraissait occuper le duc de Raguse, c'était de voir s'échapper l'armée anglo-portugaise : la présomption du courage, entraîne souvent à commettre de grandes fautes.

Quoique les espagnols n'eussent point contribué au gain de cette bataille, ils en tiraient cependant une grande vanité; et depuis ils nous menacèrent souvent d'une nouvelle *Arapilade*.

De tous les chefs que l'armée de Portugal avait eus, le maréchal Marmont est celui qui exigeait la plus sévère discipline parmi les troupes, et qui maintenait l'ordre le plus exact dans les administrations. Aussitôt qu'un dégât était commis dans quelque village, l'estimation était faite, et la retenue en était exercée sur les appointemens des corps : toutes les consommations, tous les travaux étaient rigoureusement payés. Cependant la protection que ce chef semblait accorder aux espagnols, la justice qu'il leur rendait, ne lui gagnèrent point les cœurs : tous les habitans étaient plus irrités de sa fierté envers eux, que satisfaits de son désintéressement.

P. 234, *l*. 5. *Ayant aplani les Pyrénées.*

XXXI. N'ayant plus de troupes à diriger vers les Pyrénées, Napoléon Buonaparte jugea que la présence seule d'un habile homme de guerre, pourrait encore arrêter les progrès des armées anglo-espagno-portugaises. Il nous renvoya le maréchal Soult. Chargé de défendre les frontières méridionales de notre chère patrie, ce général rassembla les débris de nos divisions, il remplaça notre artillerie perdue, il releva le moral abattu de ses anciens compagnons de gloire, et dans quelques jours, il forma une vigoureuse armée de soldats mutilés dans mille combats. Depuis Sarre jusqu'à Bayonne, depuis Bayonne jusqu'à Toulouse, tous les lieux, tous les habitans furent témoins de nos courageux efforts. Sans cesse attaquans ou attaqués, nous retardâmes chaque jour la marche d'une armée triple de la nôtre, et l'histoire dira que nous ne cédâmes jamais une position sans que la terre ne fût arrosée de notre sang et engraissée des cadavres de l'ennemi.

P. 235, *l*. 22. *Des bandes de Guerrillas.*

XXXII. Quelques-uns de ces partis étaient commandés par des femmes, je fus attaqué dans les environs de Lerma par la troupe d'une de ces amazones : elle était à la tête d'un escadron de Guerrillas qu'elle excitait hardiment par son exemple et par sa voix. Mes soldats, peu galans les armes à la main, répondirent assez brutalement aux agaceries de cette héroïne.

La belle collégiale offrit encore à l'armée

française un exemple singulier du courage des femmes espagnoles, lorsqu'une forte passion agit sur leur cœur. Issue d'une bonne famille de Valladolid, cette courageuse beauté aima un chef de partisans, dont elle voulut partager tous les périls. Entraînée dans la carrière des armes, elle combattit d'abord les français avec un enthousiasme semblable à celui que le besoin de la gloire inspire aux guerriers. Mais lorsqu'elle fut assurée de l'inconstance de son amant, l'indignation s'empara de son cœur, et elle passa tout à coup de l'amour le plus violent au ressentiment le plus profond. Après s'être assurée des plus braves soldats de la bande, elle embrassa notre parti, et, excitée par l'acharnement de l'amour outragé, elle rechercha toutes les occasions de combattre l'homme pour lequel elle eût sacrifié sa vie lorsqu'il était fidèle. Cette femme extraordinaire signala plusieurs fois sa valeur et son adresse en poursuivant sa vengeance. Tous ceux qui l'ont connue, conviendront qu'il était peu d'espagnoles aussi belles ; étrangère à toutes les autres passions, elle ne semblait exister que pour l'amour et la gloire.

P. 237, *l.* 6. *Aussi étonnans que, etc.*

XXXIII. Je citerai l'exemple de la bataille d'Alba, gagnée par le comte Kelerman : avec quelques régimens de cavalerie, ce général attaqua et anéantit l'armée du duc del Parque, forte de quarante mille hommes : quelques minutes suffirent pour la mettre dans une déroute complète. Une belle et savante chargé, ordonnée à propos,

et exécutée par le brave comte de la Ferrière, à la tête du troisième de hussards, commença la bataille et détermina la victoire. Tous nos cavaliers étaient las d'assommer, et ils avaient tous tordu leurs sabres à force de frapper. Nous prîmes plusieurs drapeaux et les canons de l'ennemi. Deux heures de jour de plus, et il ne se sauvait pas un seul peloton de l'armée du duc del Parque : au reste, elle fut toute dispersée ; et depuis, nous n'entendîmes plus parler du chef qui la commandait, ni des soldats qui la composaient. Cette étonnante victoire, après laquelle les habitans d'Alba enterrèrent trois mille de leurs gens, ne nous coûta que neuf hommes tués, y compris deux officiers. Le nombre des espagnols blessés qui parvinrent à s'échapper dut être considérable ; de notre côté, nous n'eûmes pas en tout cinquante hommes hors de combat.

FIN DES NOTES.



